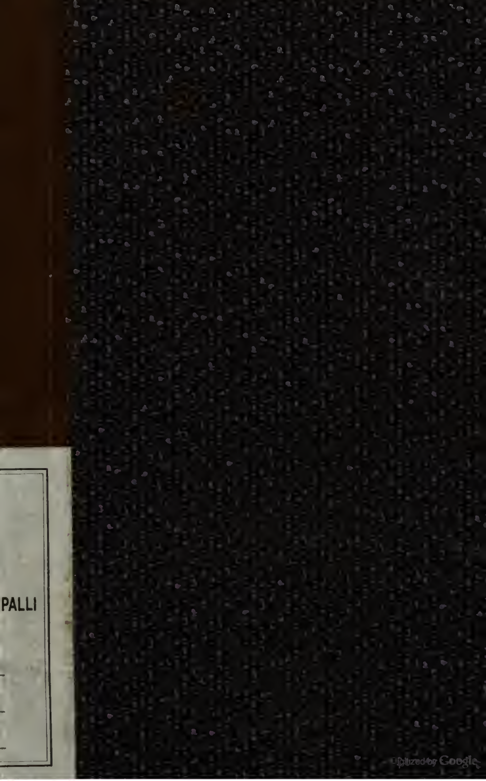
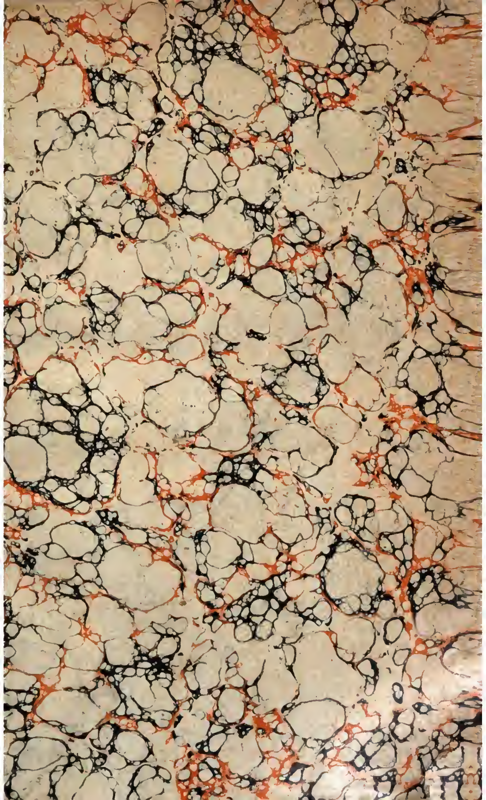

PALLI







III 4 VIII 10

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

PAUL FÉVAL

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ALIZIA PAULI	1 vol.
LES AMOURS DE PARIS	2 —
LE BERCEAU DE PARIS	1 —
BLANCHEFLEUR	1 —
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN	3 —
LE CAPITAINE SIMON	1 —
LES COMPAGNONS DU SILENCE	3 —
LES DERNIÈRES FÉES	1 —
LES FANFARONS DU ROI	1 —
LE FILS DU DIABLE	4 —
LE TUEUR DE TIGRES	1 —

QUATRE FEMMES ET UN HOMME

(3e édition) un volume grand in-18.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

PAR

PAUL FÉVAL

PREMIÈRE SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES EN FAIT D'ARMES

I

LA VALLÉE DE LOURON.

Il y avait autrefois une ville en ce lieu, la cité de Lorre, avec des temples païens, des amphithéâtres et un capitole. Maintenant, c'est un val désert où la charrue paresseuse du cultivateur gascon semble avoir peur d'émousser son fer contre le marbre des colonnes enfouies. La montagne est tout près. La haute chaîne des Pyrénées déchire juste en face de vous ses neigeux horizons, et montre le ciel bleu du pays espagnol à travers la coupure profonde qui sert de chemin aux contrebandiers de Venasque. A quelques lieues de là, Paris tousse, danse, ricane et rêve qu'il guérit son incurable bronchite aux sources de Bagnères-de-Luchon; un peu plus loin, de l'autre côté, un autre Paris, Paris rhumatisant, croit laisser ses sciatiques au fond des sulfureuses piscines de Barèges-les-Bains. Éternellement, la foi sauvera Paris, malgré le fer, la magnésie ou le soufre.

C'est la vallée de Louron, entre la vallée d'Aure et la vallée de Barousse, la moins connue peut-être des touristes effrénés qui viennent chaque année découvrir ces sauvages contrées; c'est la vallée de Louron avec ses oasis fleuries, ses torrents prodigieux, ses roches fantastiques et sa rivière, la brune Clarabide, sombre cristal qui se meut entre deux rives escarpées, avec ses forêts étranges et son vieux château vaniteux, fanfaron, invraisemblable comme un poëme de chevalerie.

En desendant la montagne, à gauche de la coupure, sur le versant du petit pic Véjan, vous apercevez d'un coup d'œil tout le paysage. La vallée de Louron forme l'extrême pointe de la Gascogne. Elle s'étend en éventail entre la forêt d'Ens et ses beaux bois du Fréchet qui rejoignent, à travers le val de Barousse, les paradis de Mauléon, de Neste et de Campan. La terre est pauvre; mais l'aspect est riche. Le sol se fend presque partout violemment. Ce sont des gaves qui déchirent la pelouse, qui déchaussent profondément le pied des hêtres géants, qui mettent à nu la base du roc; ce sont des rampes verticales, fendues de haut en bas par la racine envahissante des pins. Quelque troglodyte a creusé sa demeure au pied, tandis qu'un guide ou un berger suspend la sienne au sommet de la falaise. Vous diriez l'aire isolée et haute de l'aigle.

La forêt d'Ens suit le prolongement d'une colline qui s'arrête tout à coup, au beau milieu de la vallée, pour donner passage à la Clarabide. L'extrémité orientale de cette colline présente un escarpement abrupte où nul sentier ne fut jamais tracé. Le sens de sa formation est à l'inverse des chaînes environnantes. Elle tendrait à fermer la vallée comme une énorme barricade jetée d'une montagne à l'autre, si la rivière ne l'arrêtait court.

On appelle dans le pays cette section miraculeuse *le Hachaz* (le coup de hache). Il y a naturellement une légende; mais nous vous l'épargnerons. C'était là que s'élevait le capitole de la ville de Lorre, qui sans doute a donné son nom au

val de Louron. C'est là que se voient encore les ruines du château de Caylus-Tarrides.

De loin, ces ruines ont un grand aspect. Elles occupent un espace considérable, et, à plus de cent pas du Hachaz, on voit encore poindre parmi les arbres le sommet déchiqueté des vieilles tours. De près, c'est comme un village fortifié. Les arbres ont poussé partout dans les décombres, et tel sapin a dû percer, pour croître, une voûte en pierres de taille. Mais la plupart de ces ruines appartiennent à d'humbles constructions où le bois et la terre battue remplacent bien souvent le granit.

La tradition rapporte qu'un Caylus-Tarrides (c'était le nom de cette branche, importante surtout par ses immenses richesses) fit élever un rempart autour du petit hameau de Tarrides, pour protéger ses vassaux huguenots après l'abjuration d'Henri IV. Il se nommait Gaston de Tarrides, et portait titre de baron. Si vous allez aux ruines de Caylus, on vous montrera l'arbre du baron.

C'est un chêne. Sa racine entre en terre au bord de l'ancienne douve qui défendait le château vers l'occident. Une nuit, la foudre le frappa. C'était déjà un grand arbre; il tomba au choc et se coucha en travers de la douve. Depuis lors, il est resté là, végétant par l'écorce, qui seule est restée vive à l'endroit de la rupture. Mais le point curieux, c'est qu'une pousse s'est dégagée du tronc, à trente ou quarante pieds des bords de la douve. Cette pousse a grandi; elle est devenue un chêne superbe, un chêne suspendu, un chêne miracle, sur lequel deux mille cinq cents touristes ont déjà gravé leur nom.

Ces Caylus-Tarrides se sont éteints, vers le commencement du dix-huitième siècle, en la personne de François de Tarrides, marquis de Caylus, l'un des personnages de notre histoire. En 1699, M. le marquis de Caylus était un homme de soixante ans. Il avait suivi la cour au commencement du règne de Louis XIV, mais sans beaucoup de succès, et s'était

retiré mécontent. Il vivait maintenant dans ses terres avec la belle Aurore de Caylus, sa fille unique. On l'avait surnommé dans le pays Caylus-Verrou. Voici pourquoi :

Aux abords de sa quarantième année, monsieur le marquis, veuf d'une première femme qui ne lui avait point donné d'enfants, était devenu amoureux de la fille du comte de Soto-Mayor, gouverneur de Pampelune. Inès de Soto-Mayor avait alors dix-sept ans. C'était une fille de Madrid, aux yeux de feu, au cœur plus ardent que ses yeux. Le marquis passait pour n'avoir point donné beaucoup de bonheur à sa première femme, toujours renfermée dans le vieux château de Caylus, où elle était morte à vingt-cinq ans. Inès déclara à son père qu'elle ne serait jamais la compagne de cet homme. Mais c'était bien une affaire, vraiment, dans cette Espagne des drames et des comédies, que de forcer la volonté d'une jeune fille ! Les alcades, les duègnes, les valets coquins et la sainte inquisition n'étaient, au dire de tous les vaudevillistes, institués que pour cela !

Un beau soir, la triste Inès, cachée derrière sa jalousie, dut écouter pour la dernière fois la sérénade du fils cadet du corrégidor, lequel jouait fort bien de la guitare. Elle partait le lendemain pour la France avec monsieur le marquis. Celui-ci prenait Inès sans dot, et offrait en outre à M. de Soto-Mayor je ne sais combien de milliers de pistoles.

L'Espagnol, plus noble que le roi et plus gueux encore que noble, ne pouvait résister à de semblables façons. Quand monsieur le marquis ramena au château de Caylus sa belle Madrilène long voilée, ce fut une fièvre générale parmi les jeunes gentilshommes de la vallée de Louron. Il n'y avait point alors de touristes, ces lovelaces ambulants qui s'en vont incendier les cœurs de province partout où le train de plaisir favorise les voyages au rabais; mais la guerre permanente avec l'Espagne entretenait de nombreuses troupes de partisans à la frontière, et monsieur le marquis n'avait qu'à se bien tenir.

Il se tint bien; il accepta bravement la gageure. Le galant qui eût voulu tenter la conquête de la belle Inès aurait dû d'abord se munir de canons de siége. Il ne s'agissait pas seulement d'un cœur: le cœur était à l'abri derrière les remparts d'une forteresse. Les tendres billets n'y pouvaient rien, les douces œillades y perdaient leurs flammes et leurs langueurs, la guitare elle-même était impuissante. La belle Inès était inabordable. Pas un galant, chasseur d'ours, hobereau ou capitaine, ne put se vanter seulement d'avoir vu le coin de sa prunelle.

C'était se bien tenir. Au bout de trois ou quatre ans, la pauvre Inès repassa enfin le seuil de ce terrible manoir. Ce fut pour aller au cimetière. Elle était morte de solitude et d'ennui. Elle laissait une fille.

La rancune des galants vaincus donna au marquis ce surnom de Verrou. De Tarbes à Pampelune, d'Argelès à Saint-Gaudens, vous n'eussiez trouvé ni un homme, ni une femme, ni un enfant, qui appelât monsieur le marquis autrement que Caylus-Verrou.

Après la mort de sa seconde femme, il essaya encore de se remarier, car il avait cette bonne nature de Barbe-Bleue qui ne se décourage point; mais le gouverneur de Pampelune n'avait plus de filles, et sa réputation de geôlier était si parfaitement établie, que les plus intrépides parmi les demoiselles à marier reculèrent devant sa recherche.

Il resta veuf, attendant avec impatience l'âge où sa fille aurait besoin d'être cadenassée. Les gentilshommes du pays ne l'aimaient point, et, malgré son opulence, il manquait souvent de compagnie. L'ennui le chassa hors de ses donjons. Il prit l'habitude d'aller chaque année à Paris, où les jeunes courtisans lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui.

Pendant ces absences, Aurore restait à la garde de deux ou trois duègnes et d'un vieux chapelain.

Aurore était belle comme sa mère. C'était du sang espa-

gnol qui coulait dans ses veines. Quand elle eut seize ans, les bonnes gens du hameau de Tarrides entendirent souvent, dans les nuits noires, les chiens de Caylus qui hurlaient.

Vers cette époque, Philippe de Lorraine, duc de Nevers, un des plus brillants seigneurs de la cour de France, vint habiter son château de Buch, dans le Jurançon. Il atteignait à peine sa vingtième année, et, pour avoir usé trop tôt de la vie, il s'en allait mourant d'une maladie de langueur. L'air des montagnes lui fut bon; après quelques semaines de vert, on le vit mener ses équipages de chasse jusque dans la vallée de Louron.

La première fois que les chiens de Caylus hurlèrent la nuit, le jeune duc de Nevers, harassé de fatigue, avait demandé le couvert à un bûcheron de la forêt d'Ens.

Nevers resta un an à son château de Buch. Les bergers de Tarrides disaient que c'était un généreux seigneur.

Les bergers de Tarrides racontaient deux aventures nocturnes qui eurent lieu pendant son séjour dans le pays. Une fois, on vit, à l'heure de minuit, des lueurs à travers les vitraux de la vieille chapelle de Caylus.

Les chiens n'avaient pas hurlé; mais une forme sombre, que les gens du hameau commençaient à connaître pour l'avoir aperçue souvent, s'était glissée dans les douves après la brune tombée. Ces antiques châteaux sont tous pleins de fantômes.

Une autre fois, vers onze heures de nuit, dame Marthe, la moins âgée des duègues de Caylus, sortit du manoir par la grand'porte, et courut à cette cabane de bûcheron où le jeune duc de Nevers avait naguère reçu l'hospitalité. Une chaise portée à bras traversa peu après le bois d'Ens. Puis des cris de femme sortirent de la cabane du bûcheron. Le lendemain, ce brave homme avait disparu. Sa cabane fut à qui voulut la prendre. Dame Marthe quitta aussi, le même jour, le château de Caylus.

Il y avait quatre ans que ces choses étaient passées. On n'avait plus ouï parler jamais du bûcheron ni de dame Marthe. Philippe de Nevers n'était plus à son manoir de Buch. Mais un autre Philippe, non moins brillant, non moins grand seigneur, honorait la vallée de Louron de sa présence. C'était Philippe-Polyxène de Mantoue, prince de Gonzague, à qui M. le marquis de Caylus prétendait donner sa fille Aurore en mariage.

Gonzague était un homme de trente ans, un peu efféminé de visage, mais d'une beauté rare au demeurant. Impossible de trouver plus noble tournure que la sienne. Ses cheveux noirs, soyeux et brillants, s'enflaient autour de son front plus blanc qu'un front de femme, et formaient naturellement cette coiffure ample et un peu lourde que les courtisans de Louis XIV n'obtenaient guère qu'en ajoutant deux ou trois chevelures à celle qu'ils avaient apportée en naissant. Ses yeux noirs avaient le regard clair et orgueilleux des gens d'Italie. Il était grand, merveilleusement taillé ; sa démarche et ses gestes avaient une majesté théâtrale.

Nous ne disons rien de la maison d'où il sortait. Gonzague sonne aussi haut dans l'histoire que Bouillon, Este ou Montmorency. Ses liaisons valaient sa noblesse. Il avait deux amis, deux frères, dont l'un était Lorraine, l'autre Bourbon. Le duc de Chartres, neveu propre de Louis XIV, depuis duc d'Orléans et régent de France, le duc de Nevers et le prince de Gonzague étaient inséparables. La cour les nommait les trois Philippe. Leur tendresse mutuelle rappelait les beaux types de l'amitié antique.

Philippe de Gonzague était l'aîné. Le futur régent n'avait que vingt-quatre ans, et Nevers comptait une année de moins.

On doit penser combien l'idée d'avoir un gendre semblable flattait la vanité du vieux Caylus. Le bruit public accordait à Gonzague des biens immenses en Italie ; de plus, il était cousin germain et seul héritier de Nevers, que chacun re-

gardait comme voué à une mort précoce. Or, Philippe de Nevers, unique héritier du nom, possédait un des plus beaux domaines de France.

Certes, personne ne pouvait soupçonner le prince de Gonzague de souhaiter la mort de son ami; mais il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher, et le fait certain est que cette mort le faisait dix ou douze fois millionnaire.

Le beau-père et le gendre étaient à peu près d'accord. Quant à Aurore, on ne l'avait même pas consultée. Système Verrou.

C'était par une belle journée d'automne, en cette année 1699. Louis XIV se faisait vieux et se fatiguait de la guerre. La paix de Ryswyck venait d'être signée; mais les escarmouches entre partisans continuaient aux frontières, et la vallée de Louron, entre autres, avait bon nombre de ces hôtes incommodes.

Dans la salle à manger du château de Caylus, une demi-douzaine de convives étaient assis autour de la table amplement servie. Le marquis pouvait avoir ses vices; mais du moins traitait-il comme il faut.

Outre le marquis, Gonzague et mademoiselle de Caylus, qui occupaient le haut bout de la table, les assistants étaient tous gens de moyen état et à gages. C'était d'abord dom Bernard, le chapelain de Caylus, qui avait charge d'âmes dans le petit hameau de Tarrides, et tenait, en la sacristie de sa chapelle, registre des décès, naissances et mariages; c'était ensuite dame Isidore, du mas de Gabour, qui avait remplacé dame Marthe dans ses fonctions auprès d'Aurore; c'était, en troisième lieu, le sieur de Peyrolles, gentilhomme attaché à la personne du prince de Gonzague.

Nous devons faire connaître celui-ci, qui tiendra sa place dans notre récit.

M. de Peyrolles était un homme entre deux âges, à figure maigre et pâle, à cheveux rares, à stature haute et un peu voûtée. De nos jours, on se représenterait difficilement

un personnage semblable sans lunettes; la mode n'y était point. Ses traits étaient comme effacés, mais son regard myope avait de l'effronterie. Gonzague assurait que M. de de Peyrolles se servait fort bien de l'épée qui pendait gauchement à son flanc. En somme, Gonzague le vantait beaucoup; il avait besoin de lui.

Les autres convives, officiers de Caylus, pouvaient passer pour de purs comparses.

Mademoiselle Aurore de Caylus faisait les honneurs avec une dignité froide et taciturne. Généralement, on peut dire que les femmes, voire les plus belles, sont ce que leur sentiment les fait. Telle peut être adorable auprès de ce qu'elle aime, et presque déplaisante ailleurs. Aurore était de ces femmes qui plaisent en dépit de leur vouloir, et qu'on admire malgré elles-mêmes.

Elle avait le costume espagnol. Trois rangs de dentelles tombaient parmi le jais ondulant de ses cheveux.

Bien qu'elle n'eût pas encore vingt ans, les lignes pures et fières de sa bouche parlaient déjà de tristesse; mais que de lumière devait faire naître le sourire autour de ces jeunes lèvres! et que de rayons dans ces yeux largement ombragés par la soie recourbée des longs cils!

Il y avait bien des jours qu'on n'avait vu un sourire autour des lèvres d'Aurore.

Son père disait :

— Tout cela changera quand elle sera madame la princesse.

Et il ne s'en inquiétait point autrement.

A la fin du second service, Aurore se leva et demanda la permission de se retirer. Dame Isidore jeta un long regard de regret sur les pâtisseries, confitures et conserves qu'on apportait. Son devoir l'obligeait de suivre sa jeune maîtresse. Dès qu'Aurore fut partie, le marquis prit un air plus guilleret.

— Prince, dit-il, vous me devez ma revanche aux échecs... Êtes-vous prêt?

— Toujours à vos ordres, cher marquis, répondit Gonzague.

Sur l'ordre de Caylus, on apporta une table et l'échiquier. Depuis quinze jours que le prince était au château, c'était bien la cent cinquantième partie qui allait recommencer.

A trente ans, avec le nom et la figure de Gonzague, cette passion d'échecs devait donner à penser. De deux choses l'une : ou il était bien ardemment amoureux d'Aurore, ou il était bien désireux de mettre la dot dans ses coffres.

Tous les jours, après le dîner comme après le souper, on apportait l'échiquier. Le bonhomme Verrou était de quatorzième force. Tous les jours, Gonzague se laissait gagner une douzaine de parties,à la suite desquelles Verrou, triomphant, s'endormait dans son fauteuil, sans quitter le champ de bataille, et ronflait comme un juste.

C'était ainsi que Gonzague faisait sa cour à mademoiselle Aurore de Caylus.

— Monsieur le prince, dit le marquis en rangeant ses pièces, je vais vous montrer aujourd'hui une combinaison que j'ai trouvée dans le docte traité de Cessolis... Je ne joue pas aux échecs comme tout le monde, et je tâche de puiser aux bonnes sources. Le premier venu ne saurait point vous dire que les échecs furent inventés par Attalus, roi de Pergame, pour divertir les Grecs durant le long siége de Troie. Ce sont des ignorants ou des gens de mauvaise foi qui en attribuent l'honneur à Palamède... Voyons, attention à votre jeu, s'il vous plaît.

— Je ne saurais vous exprimer, monsieur le marquis, répliqua Gonzague, tout le plaisir que j'ai à faire votre partie.

Ils engagèrent. Les convives étaient encore autour d'eux.

Après la première partie perdue, Gonzague fit signe à Peyrolles, qui jeta sa serviette et sortit. Peu à peu le chapelain et les autres officiers l'imitèrent. Verrou et Gonzague restèrent seuls.

— Les Latins, reprenait le bonhomme, appelaient cela le jeu des *latrunculi*, ou petits voleurs... Les Grecs le nommaient zatrikion. Sarrasin fait observer, dans son excellent livre...

— Monsieur le marquis, interrompit Philippe de Gonzague, je vous demande pardon de ma distraction... me permettez-vous de relever cette pièce?

Par mégarde, il venait d'avancer un pion qui lui donnait partie gagnée. Verrou se fit un peu tirer l'oreille; mais sa magnanimité l'emporta.

— Relevez, dit-il, monsieur le prince; mais n'y revenez point, je vous prie... Les échecs ne sont point un jeu d'enfant. — Gonzague poussa un profond soupir. — Je sais, je sais, poursuivit le bonhomme d'un accent goguenard, nous sommes amoureux...

— A en perdre l'esprit, monsieur le marquis!

— Je connais cela, monsieur le prince... Attention au jeu!... Je prends votre fou.

— Vous ne m'achevâtes point hier, dit Gonzague en homme qui veut secouer de pénibles pensées, l'histoire de ce gentilhomme qui voulut s'introduire dans votre maison...

— Ah! rusé matois! s'écria Verrou, vous essayez de me distraire; mais je suis comme César, qui dictait cinq lettres à la fois... Vous savez qu'il jouait aux échecs?... Eh bien, le gentilhomme eut une demi-douzaine de coups d'épée, là-bas, dans le fossé. Pareille aventure a eu lieu plus d'une fois; aussi la médisance n'a jamais trouvé à mordre sur la conduite de mesdames de Caylus.

— Et ce que vous faisiez alors en qualité de mari, monsieur le marquis, demanda négligemment Gonzague, le feriez-vous aussi comme père?

— Parfaitement, repartit le bonhomme; je ne connais pas d'autre façon de garder les filles d'Ève... *Schah mato*, monsieur le prince! comme disent les Persans... Vous êtes encore battu.

Il s'étendit dans son fauteuil.

— De ces deux mots *schah mato*, continua-t-il en s'arrangeant pour dormir sa sieste, qui signifient le roi est mort, nous avons fait *échec et mat*, suivant Ménage et suivant Fréret... Quant aux femmes, croyez-moi... de bonnes rapières autour de bonnes murailles... voilà le plus clair de la vertu!...

Il ferma les yeux et s'endormit. Gonzague quitta précipitamment la salle à manger.

Il était à peu près deux heures après midi. M. de Peyrolles attendait son maître en rôdant dans les corridors.

— Nos coquins? fit Gonzague dès qu'il l'aperçut.

— Il y en a six d'arrivés, répondit Peyrolles.

— Où sont-ils?

— A l'auberge de la *Pomme d'Adam*, de l'autre côté des douves.

— Qui sont les deux manquants?

— Maître Cocardasse junior, de Tarbes, et frère Passepoil, son prévôt.

— Deux bonnes lames! fit le prince. Et l'autre affaire?

— Dame Marthe est présentement chez mademoiselle de Caylus.

— Avec l'enfant?

— Avec l'enfant.

— Par où est-elle entrée?

— Par la fenêtre basse de l'étuve qui donne dans les fossés, sous le pont.

Gonzague réfléchit un instant, puis il reprit :

— As-tu interrogé dom Bernard?

— Il est muet, répondit Peyrolles.

— Combien as-tu offert?

— Cinq cents pistoles.

— Cette dame Marthe doit savoir où est le registre... Il ne faut pas qu'elle sorte du château.

— C'est bien, dit Peyrolles.

Gonzague se promenait à grands pas.

— Je veux lui parler moi-même, murmura-t-il; mais es-tu bien sûr que mon cousin de Nevers ait reçu le message d'Aurore?

— C'est notre Allemand qui l'a porté.

— Et Nevers doit arriver?

— Ce soir.

Ils étaient à la porte de l'appartement de Gonzague.

Au château de Caylus, trois corridors se coupaient à angle droit : un pour le corps de logis, deux pour les ailes en retour.

L'appartement du prince était situé dans l'aile occidentale, terminée par l'escalier qui menait aux étuves. Un bruit se fit dans la galerie centrale. C'était dame Marthe qui sortait du logis de mademoiselle de Caylus. Peyrolles et Gonzague entrèrent précipitamment chez ce dernier, laissant la porte entre-bâillée.

L'instant d'après, dame Marthe traversait le corridor d'un pas furtif et rapide. Il faisait plein jour; mais c'était l'heure de la sieste, et la mode espagnole avait franchi les Pyrénées. Tout le monde dormait au château de Caylus. Dame Marthe avait tout sujet d'espérer qu'elle ne ferait point de fâcheuse rencontre.

Comme elle passait devant la porte de Gonzague, Peyrolles s'élança sur elle à l'improviste, et lui appuya fortement son mouchoir contre la bouche, étouffant ainsi son premier cri. Puis il la prit à bras-le-corps, et l'emporta, demi-évanouie, dans la chambre de son maître.

II

COCARDASSE ET PASSEPOIL

L'un enfourchait un vieux cheval de labour à longs crins mal peignés, à jambes cagneuses et poilues; l'autre était assis sur un âne, à la manière des châtelaines voyageant au dos de leur palefroi.

Le premier se portait fièrement, malgré l'humilité de sa monture, dont la tête triste pendait entre les deux jambes. Il avait un pourpoint de buffle, lacé, à plastron taillé en cœur, des chausses de tiretaine piquées, et de ces belles bottes en entonnoir si fort à la mode sous Louis XIII. Il avait en outre un feutre rodomont et une énorme rapière. C'était maître Cocardasse junior, natif de Toulouse, ancien maître en fait d'armes de la ville de Paris, présentement établi à Tarbes, où il faisait maigre chère.

Le second était d'apparence timide et modeste. Son costume eût pu convenir à un clerc râpé : un long pourpoint noir, coupé droit comme une soutanelle, couvrait ses chausses noires, que l'usage avait rendues luisantes. Il était coiffé d'un bonnet de laine soigneusement rabattu sur ses oreilles, et pour chaussure, malgré la chaleur accablante, il avait de bons brodequins fourrés.

A la différence de maître Cocardasse junior, qui jouissait d'une riche chevelure crépue, noire comme une toison de nègre et largement ébouriffée, son compagnon collait à ses tempes quelques mèches d'un blond déteint. Même contraste entre les deux terribles crocs qui servaient de moustaches au maître d'armes et les trois poils blanchâtres hérissés sous le long nez du prévôt.

Car c'était un prévôt, ce paisible voyageur, et nous vous certifions qu'à l'occasion il maniait vigoureusement la grande vilaine épée qui battait les flancs de son âne. Il se nommait Aimable Passepoil. Sa patrie était Villedieu, en basse Normandie, cité qui le dispute au fameux cru de Condé-sur-Noireau pour la production des bons drilles. Ses amis l'appelaient volontiers frère Passepoil, soit à cause de sa tournure cléricale, soit parce qu'il avait été valet de barbier et rat d'officine chimique avant de ceindre l'épée. Il était laid de toutes pièces, malgré l'éclair sentimental qui s'allumait dans ses petits yeux bleus clignotants, quand une jupe de futaine rouge traversait le sentier. Au contraire, Cocardasse junior pouvait passer par tous pays pour un très-beau coquin.

Ils allaient tous deux, cahin-caha, sous le soleil du Midi. Chaque caillou de la route faisait broncher le bidet de Cocardasse, et, tous les vingt-cinq pas, le roussin de Passepoil avait des caprices.

— Eh donc! mon bon, dit Cocardasse avec un redoutable accent gascon, voilà deux heures que nous apercevons ce diable de château sur sa montagne maudite... Il me semble qu'il marche aussi vite que nous.

Passepoil répondit, chantant du nez selon la gamme normande :

— Patience! patience! nous arriverons toujours assez tôt pour ce que nous avons à faire là-bas...

— Capédédiou! frère Passepoil, fit le Gascon avec un gros soupir, si nous avions eu un peu de conduite, avec nos talents, nous aurions pu choisir notre besogne...

— Tu as raison, ami Cocardasse, répliqua le Normand; mais nos passions nous ont perdus.

— Le jeu, caramba! le vin...

— Et les femmes! ajouta Passepoil en levant les yeux au ciel.

Ils longeaient en ce moment les rives de la Clarabide, au

milieu du val de Louron. Le Hachaz, qui soutenait comme un immense piédestal les constructions massives du château de Caylus, se dressait en face d'eux. Il n'y avait point de remparts de ce côté. On découvrait l'antique édifice, de la base au faîte, et certes, pour des amateurs de grandioses aspects, c'eût été ici une halte obligée.

Le château de Caylus, en effet, couronnait dignement cette prodigieuse muraille, fille de quelque grande convulsion du sol dont le souvenir s'était perdu. Sous les mousses et les broussailles qui couvraient ses assises, on pouvait reconnaître les traces de constructions païennes. La robuste main des soldats de Rome avait dû passer par là. Mais ce n'étaient que des vestiges, et tout ce qui sortait de terre appartenait au style lombard des dixième et onzième siècles. Les deux tours principales, qui flanquaient le corps de logis au sud-est et au nord-est, étaient carrées et plutôt trapues que hautes. Les fenêtres, toujours placées au-dessus d'une meurtrière, étaient petites, sans ornement, et leurs cintres reposaient sur de simples pilastres dépourvus de moulures. Le seul luxe que se fût permis l'architecte consistait en une sorte de mosaïque. Les pierres, taillées et disposées avec symétrie, étaient séparées par des briques saillantes.

C'était le premier plan, et cette ordonnance austère restait en harmonie avec la nudité du Hachaz. Mais derrière la ligne droite de ce vieux corps de logis, qui semblait bâti par Charlemagne, un fouillis de pignons et de tourelles suivait le plan ascendant de la colline et se montrait en amphithéâtre. Le donjon, haute tour octogone, terminé par une galerie byzantine à arcades tréflées, couronnait cette cohue de toitures, semblable à un géant debout parmi des nains.

Dans le pays, on disait que le château était bien plus ancien que les Caylus eux-mêmes.

A droite et à gauche des deux tours lombardes, deux tranchées se creusaient. C'étaient les deux extrémités des douves,

qui étaient autrefois bouchées par des murailles, afin de contenir l'eau qui les emplissait.

Au delà des douves du nord, les dernières maisons du hameau de Tarrides se montraient parmi les hêtres. En dedans, on voyait la flèche de la chapelle, bâtie au commencement du treizième siècle dans le style ogival, et qui montrait ses croisées jumelles avec les vitraux étincelants de leurs quintefeuilles de granit.

Le château de Caylus était la merveille des vallées pyrénéennes.

Mais Cocardasse junior et frère Passepoil n'avaient point le goût des beaux-arts. Ils continuèrent leur route, et le regard qu'ils jetèrent à la sombre citadelle ne fut que pour mesurer le restant de la route à parcourir. Ils allaient au château de Caylus, et, bien que, à vol d'oiseau, une demi-lieue à peine les en séparât encore, la nécessité où ils étaient de tourner le Hachaz les menaçait d'une bonne heure de marche.

Ce Cocardasse devait être un joyeux compagnon, quand sa bourse était ronde; frère Passepoil lui-même avait sur sa figure naïvement futée tous les indices d'une bonne humeur habituelle; mais, aujourd'hui, ils étaient tristes, et ils avaient leurs raisons pour cela.

Estomac vide, gousset plat, perspective d'une besogne probablement dangereuse. On peut refuser semblable besogne, quand on a du pain sur la planche. Malheureusement pour Cocardasse et Passepoil, leurs passions avaient tout dévoré. Aussi Cocardasse disait:

— Capédédiou! je ne toucherai plus ni une carte ni un verre!

— Je renonce pour jamais à l'amour! ajouta le sensible Passepoil.

Et tous deux bâtissaient de beaux rêves bien vertueux sur leurs futures économies.

— J'achèterai un équipage complet! s'écriait Cocardasse

avec enthousiasme, et je me ferai soldat dans la compagnie de notre petit Parisien.

— Moi de même, appuyait Passepoil, soldat ou valet du major chirurgien.

— Ne ferais-je pas un beau chasseur du roi?

— Le régiment où je prendrais du service serait sûr, au moins, d'être saigné proprement.

Et tous deux reprenaient :

— Nous verrions le petit Parisien... Nous lui épargnerions bien quelque horion de temps en temps.

— Il m'appellerait encore son vieux Cocardasse !

— Il se moquerait du frère Passepoil, comme autrefois.

— Tron de l'air! s'écria le Gascon en donnant un grand coup de poing à son bidet, qui n'en pouvait mais, nous sommes descendus bien bas pour des gens d'épée, mon bon; mais à tout péché miséricorde ! Je sens qu'avec le petit Parisien je m'amenderais.

Passepoil secoua la tête tristement.

— Qui sait s'il voudra nous reconnaître? demanda-t-il en jetant un regard découragé sur son accoutrement.

— Eh! mon bon, fit Cocardasse, c'est un cœur que ce garçon-là!

— Quelle garde, soupira Passepoil, et quelle vitesse !

— Quelle tenue sous les armes, et quelle rondeur !

— Te souviens-tu de son coupé de revers en retraite?

— Te rappelles-tu ses trois coups droits, annoncés dans l'assaut chez Delapalme?

— Un cœur!

— Un vrai cœur! Heureux au jeu, toujours, capédédiou! et qui savait boire !

— Et qui tournait la tête des femmes!

A chaque réplique, ils s'échauffaient. Ils s'arrêtèrent d'un commun accord pour échanger une poignée de main. Leur émotion était sincère et profonde.

— Morbioux! fit Cocardasse, nous serons ses domestiques s'il veut, le petit Parisien, n'est-ce pas, mon bon?

— Et nous ferons de lui un grand seigneur! acheva Passepoil; comme ça, l'argent du Peyrolles ne nous portera pas male chance.

C'était donc M. de Peyrolles, l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, qui faisait voyager ainsi maître Cocardasse et frère Passepoil.

Ils connaissaient bien ce Peyrolles, et mieux encore M. de Gonzague son patron. Avant d'enseigner aux hobereaux de Tarbes ce noble et digne art de l'escrime italienne, ils avaient tenu salle d'armes à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, à deux pas du Louvre. Et, sans le trouble que les *passions* apportaient dans leurs affaires, peut-être qu'ils eussent fait fortune, car la cour tout entière venait chez eux.

C'étaient deux bons diables, qui avaient fait sans doute, en un moment de presse, quelque terrible fredaine. Ils jouaient si bien de l'épée! Soyons cléments, et ne cherchons pas trop pourquoi, mettant la clef sous la porte un beau jour, ils avaient quitté Paris comme si le feu eût été à leurs chausses.

Il est certain qu'à Paris, en ce temps-là, les maîtres en fait d'armes se frottaient aux plus grands seigneurs. Ils savaient souvent le dessous des cartes mieux que les gens de cour eux-mêmes. C'étaient de vivantes gazettes. Jugez si Passepoil, qui en outre avait été barbier, devait en connaître de belles!

En cette circonstance, ils comptaient bien tous deux tirer parti de leur science. Passepoil avait dit, en partant de Tarbes:

— C'est une affaire où il y a des millions... Nevers est la première lame du monde après le petit Parisien... S'il s'agit de Nevers, il faut qu'on soit généreux!

Et Cocardasse n'avait pu qu'approuver chaudement un discours si sage.

Il était deux heures après midi quand ils arrivèrent au hameau de Tarrides, et le premier paysan qu'ils rencontrèrent leur indiqua l'auberge de la *Pomme d'Adam*.

A leur entrée, la petite salle basse de l'auberge était déjà presque pleine. Une jeune fille, ayant la jupe éclatante et le corsage lacé des paysannes de Foix, servait avec empressement, apportant brocs, gobelets d'étain, feu pour les pipes dans un sabot, et tout ce que peuvent réclamer six vaillants hommes après une longue traite accomplie sous le soleil des vallées pyrénéennes.

A la muraille pendaient six fortes rapières avec leur attirail.

Il n'y avait pas là une seule tête qui ne portât le mot spadassin écrit en lisibles caractères. C'étaient toutes figures bronzées, tous regards impudents, toutes effrontées moustaches. Un honnête bourgeois, entrant par hasard en ce lieu, serait tombé de son haut, rien qu'à voir ces profils de bravaches.

Ils étaient trois à la première table, auprès de la porte, trois Espagnols ; on pouvait le juger à la mine. A la table suivante, il y avait un Italien, balafré du front au menton, et vis-à-vis de lui un coquin sinistre dont l'accent dénonçait l'origine allemande. Une troisième table était occupée par une manière de rustre à longue chevelure inculte qui grasseyait le patois de Bretagne.

Les trois Espagnols avaient nom Saldagne, Pinto et Pépé, dit el Matador, tous trois *escrimidores*, l'un de Murcie, l'autre de Séville, le troisième de Pampelune. L'Italien était un bravo de Spolète; il s'appelait Giuseppe Faënza. L'Allemand se nommait Staupitz, le bas Breton Joël de Jugan. C'était M. de Peyrolles qui avait rassemblé toutes ces lames : il s'y connaissait.

Quand maître Cocardasse et frère Passepoil franchirent le seuil du cabaret de la *Pomme d'Adam*, après avoir mis leurs pauvres montures à l'étable, ils firent tous deux un mouve-

ment en arrière à la vue de cette respectable compagnie. La salle basse n'était éclairée que par une seule fenêtre, et, dans ce demi-jour, la fumée des pipes mettait un nuage. Nos deux amis ne virent d'abord que les moustaches en croc saillant hors des maigres profils, et les rapières pendues à la muraille. Mais six voix enrouées crièrent à la fois :

— Maître Cocardasse !

— Frère Passepoil !

Non sans accompagnement de jurons assortis : juron des États du saint-père, juron des bords du Rhin, juron de Quimper-Corentin, juron de Murcie, de Navarre et d'Andalousie.

Cocardasse mit sa main en visière au-dessus de ses yeux.

— As pas pur ! s'écria-t-il, *todos camaradas !...*

— Tous des anciens ! traduisit Passepoil, qui avait la voix encore un peu tremblante.

Ce Passepoil était un poltron de naissance que le besoin avait fait brave. La chair de poule lui venait pour un rien mais il se battait mieux qu'un diable.

Il y eut des poignées de main échangées, de bonnes poignées de main qui broient les phalanges ; il y eut grande dépense d'accolades : les pourpoints de ye se frottèrent les uns contre les autres ; le vieux drap, le velours pelé entrèrent en communication. On eût trouvé de tout dans le costume de ces intrépides, excepté du linge blanc.

De nos jours, les maîtres d'armes, ou, pour parler leur langue, messieurs les professeurs d'escrime, sont de sages industriels, bons époux, bons pères, exerçant honnêtement leur état.

Au dix-septième siècle, un virtuose d'estoc et de taille était une manière de Mondor, favori de la cour et de la ville, ou bien un pauvre diable obligé de faire pis que pendre pour boire son soûl de mauvais vin à la gargote. Il n'y avait pas de milieu.

Nos camarades du cabaret de la *Pomme d'Adam* avaient eu peut-être leurs bons jours; mais le soleil de la prospérité s'était éclipsé pour eux tous. Ils étaient manifestement battus par le même orage.

Avant l'arrivée de Cocardasse et de Passepoil, les trois groupes distincts n'avaient point lié familiarité. Le Breton ne connaissait personne, l'Allemand ne frayait qu'avec le Spolétan, et les trois Espagnols se tenaient fièrement à leur écot. Mais Paris était déjà un centre pour les beaux-arts. Des gens comme Cocardasse junior et Amable Passepoil, qui avaient tenu table ouverte dans la rue Croix-des-Petits-Champs, au revers du Palais-Royal, devaient connaître tous les fendants de l'Europe. Ils servirent de trait d'union entre les trois groupes, si bien faits pour s'apprécier et s'entendre. La glace fut rompue, les tables se rapprochèrent, les brocs se mêlèrent, et les présentations eurent lieu dans les formes.

On connut les titres de chacun. C'était à faire dresser les cheveux! Ces six rapières accrochées à la muraille avaient taillé plus de chair chrétienne que les glaives réunis de tous les bourreaux de France et de Navarre.

Le Quimpérois, s'il eût été Huron, aurait porté deux ou trois douzaines de perruques à sa ceinture; le Spolétan pouvait voir vingt et quelques spectres dans ses rêves; l'Allemand avait massacré deux gaugraves, trois margraves, cinq rhingraves et un landgrave : il cherchait un burgrave.

Et ce n'était rien auprès des trois Espagnols, qui se fussent noyés aisément dans le sang de leurs innombrables victimes! Pépé le Tueur (el Matador) ne parlait jamais que d'embrocher trois hommes à la fois.

Nous ne saurions rien dire de plus flatteur à la louange de notre Gascon et de notre Normand : ils jouissaient de la considération générale dans ce conseil de tranche-montagnes.

Quand on eut bu la première tournée de brocs et que le brouhaha des vanteries se fut un peu apaisé, Cocardasse dit :

— Maintenant, mes mignons, causons de nos affaires.

On appela la fille d'auberge, tremblante au milieu de ces cannibales, et on lui commanda d'apporter d'autre vin. C'était une grosse brune un peu louche. Passepoil avait déjà dirigé vers elle l'artillerie de ses regards amoureux ; il voulut la suivre pour lui parler, sous prétexte d'avoir du vin plus frais ; mais Cocardasse le saisit au collet.

— Tu as promis de maîtriser tes passions, mon bon, lui dit-il avec dignité.

Frère Passepoil se rassit en poussant un gros soupir. Dès que le vin fut apporté, on renvoya la maritorne avec ordre de ne plus revenir.

— Mes mignons, reprit Cocardasse junior, nous ne nous attendions pas, frère Passepoil et moi, à rencontrer ici une si chère compagnie... loin des villes, loin des centres populeux où généralement vous exercez vos talents...

— Oïmé ! interrompit le spadassin de Spolète ; connais-tu des villes où il y ait maintenant de la besogne, toi, Cocardasse, *caro mio?*

Et tous secouèrent la tête en hommes qui pensent que leur vertu n'est point suffisamment récompensée.

Puis Saldagne demanda :

— Ne sais-tu point pourquoi nous sommes en ce lieu ?

Le Gascon ouvrit la bouche pour répondre, lorsque le pied de frère Passepoil s'appuya sur sa botte.

Cocardasse junior, bien que chef nominal de la communauté, avait l'habitude de suivre les conseils de son prévôt, qui était un Normand prudent et sage.

— Je sais, répliqua-t-il, qu'on nous a convoqués...

— C'est moi, interrompit Staupitz.

— Et que, pour les cas ordinaires, acheva le Gascon, frère Passepoil et moi, nous suffisons pour un coup de main.

— *Carajo !* s'écria le Tueur, quand je suis là, d'habitude, on n'en appelle point d'autres.

Chacun varia ce thème suivant son éloquence ou son degré de vanité ; puis Cocardasse conclut :

— Allons-nous donc avoir affaire à une armée

— Nous allons avoir affaire, répondit Staupitz, à un seul cavalier.

Staupitz était attaché à la personne de M. de Peyrolles, l'homme de confiance du prince Philippe de Gonzague.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette déclaration.

Cocardasse et Passepoil riaient plus haut que les autres; mais le pied du Normand était toujours sur la botte du Gascon.

Cela voulait dire : « Laisse-moi mener cela. »

Passepoil demanda candidement :

— Et quel est donc le nom de ce géant qui combattra contre huit hommes?

— Dont chacun, sandiéou! vaut une demi-douzaine de bons drilles! ajouta Cocardasse.

Staupitz répondit :

— C'est le duc Philippe de Nevers.

— Mais on le dit mourant! se récria Saldagne.

— Poussif! ajouta Pinto.

— Surmené, cassé, pulmonaire! achevèrent les autres.

Cocardasse et Passepoil ne disaient plus rien.

Celui-ci secoua la tête lentement, puis il repoussa son verre. Le Gascon l'imita.

Leur gravité soudaine ne put manquer d'exciter l'attention générale.

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc? demanda-t-on de toutes parts.

On vit Cocardasse et son prévôt se regarder en silence.

— Ah çà! que diable signifie cela? s'écria Saldagne ébahi.

— On dirait, ajouta Faënza, que vous avez envie d'abandonner la partie.

— Mes mignons, répliqua gravement Cocardasse, on ne se tromperait pas beaucoup.

Un tonnerre de réclamations couvrit sa voix.

— Nous avons vu Philippe de Nevers à Paris, reprit doucement frère Passepoil; il venait à notre salle... C'est un mourant qui vous taillera des croupières !

— A nous? se récria le chœur.

Et toutes les épaules de se hausser avec dédain.

— Je vois, dit Cocardasse, dont le regard fit le tour du cercle, que vous n'avez jamais entendu parler de la botte de Nevers.

On ouvrit les yeux et les oreilles.

— La botte du vieux maître Delapalme, ajouta Passepoil, qui mit bas sept prévôts entre le bourg du Roule et la porte Saint-Honoré.

— Fadaises que ces bottes secrètes ! s'écria le Tueur.

— Bon pied, bon œil, bonne garde, ajouta le Breton, je me moque des bottes secrètes comme du déluge !

— As pas pur ! fit Cocardasse junior avec fierté; je pense avoir bon pied, bon œil et bonne garde, mes mignons...

— Moi aussi, appuya Passepoil.

— Aussi bon pied, aussi bon œil, aussi bonne garde que pas un de vous...

— A preuve, glissa Passepoil avec sa douceur ordinaire, que nous sommes prêts à en faire l'essai, si vous voulez.

— Et cependant, reprit Cocardasse, la botte de Nevers ne me paraît pas une fadaise... J'ai été touché dans ma propre académie... Eh donc!

— Moi de même.

— Touché en plein front, entre les deux yeux, et trois fois de suite...

— Et trois fois, moi, entre les deux yeux, en plein front !

— Trois fois, sans pouvoir trouver l'épée à la parade!

Les six spadassins écoutaient maintenant attentifs.

Personne ne riait plus.

— Alors, dit Saldagne, qui se signa, ce n'est pas une boîte secrète, c'est un charme.

Le bas Breton mit sa main dans sa poche, où il devait bien avoir un bout de chapelet.

— On a bien fait de nous convoquer tous, mes mignons, reprit Cocardasse avec plus de solennité. Vous parliez d'armée... j'aimerais mieux une armée... Il n'y a, croyez-moi, qu'un seul homme au monde capable de tenir tête à Philippe de Nevers, l'épée à la main.

— Et cet homme? firent six voix en même temps.

— C'est le petit Parisien, répondit Cocardasse.

— Ah! celui-là, s'écria Passepoil avec un enthousiasme soudain, c'est le diable!

— Le petit Parisien? répétait-on à la ronde; il a un nom, votre petit Parisien?

— Un nom que vous connaissez tous, mes maîtres... Il s'appelle le chevalier de Lagardère!

Il paraîtrait que les estafiers connaissaient tous ce nom, en effet, car il se fit parmi eux un grand silence.

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit ensuite Saldagne.

— Tant mieux pour toi, mon bon, répliqua le Gascon; il n'aime pas les gens de ta tournure.

— C'est lui qu'on appelle le beau Lagardère? demanda Pinto.

— C'est lui, ajouta Faënza en baissant la voix, qui tua les trois prévôts flamands sous les murs de Senlis?

— C'est lui, voulut dire Joël de Jugan, qui...

Mais Cocardasse l'interrompit en prononçant avec emphase ces deux mots :

— Il n'y a pas deux Lagardère!

III

LES TROIS PHILIPPE

L'unique fenêtre de la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam* donnait sur une sorte de glacis planté de hêtres, qui aboutissait aux douves de Caylus. Un chemin charretier traverssait le bois et aboutissait à un pont de planches jeté sur les fossés, qui étaient très-profonds et très-larges. Ils faisaient le tour du château de trois côtés, et s'ouvraient sur le vide au-dessus du Hachaz.

Depuis qu'on avait abattu les murs destinés à retenir l'eau, le desséchement s'était opéré de lui-même, et le sol des douves donnait par année deux magnifiques récoltes de foin, destiné aux écurie du maître.

La seconde récolte venait d'être coupée. De l'endroit où se tenaient nos huit estafiers, on pouvait voir les faneurs qui mettaient le foin en bottes sous le pont.

A part l'eau qui manquait, les douves étaient restées intactes. Leur bord intérieur se relevait en pente roide jusqu'au glacis.

Il n'y avait qu'une seule brèche, pratiquée pour donner passage aux charrettes de foin. Elle aboutissait à ce chemin qui passait devant la fenêtre du cabaret.

Du rez-de-chaussée au fond de la douve, le rempart était percé de nombreuses meurtrières; mais il n'y avait qu'une ouverture capable de donner passage à une créature humaine. C'était une fenêtre basse située juste sous le pont fixe qui avait remplacé depuis longtemps le pont-levis. Cette fenêtre était fermée d'une grille et de forts contrevents. Elle donnait de l'air et du jour à l'étuve de Caylus, grande salle souterraine qui gardait des restes de magnificence. On sait

que le moyen âge, dans le Midi principalement, avait poussé très-loin le luxe des bains.

Trois heures venaient de sonner à l'horloge du donjon. Ce terrible matamore qu'on appelait le beau Lagardère n'était pas là en définitive, et ce n'est pas lui qu'on attendait; aussi, nos maîtres en fait d'armes, après le premier saisissement passé, reprirent bientôt leur forfanterie.

— Eh bien, s'écria Saldagne, je vais te dire une chose, ami Cocardasse. Je donnerais dix pistoles pour le voir, ton chevalier Lagardère.

— L'épée à la main ? demanda le Gascon, après avoir bu un large trait et fait claquer sa langue. Eh bien, ce jour-là, mon bon, ajouta-t-il gravement, sois en état de grâce, et mets-toi à la garde de Dieu !

Saldagne posa son feutre de travers. On ne s'était encore distribué aucun horion : c'était merveille. La danse allait peut-être commencer, lorsque Staupitz, qui était à la fenêtre, s'écria :

— La paix, enfants! voici M. de Peyrolles, le factotum du prince de Gonzague.

Celui-ci arrivait en effet par le glacis; il était à cheval.

— Nous avons trop parlé, dit précipitamment Passepoil, et nous n'avons rien dit... Nevers et sa botte secrète valent de l'or, mes compagnons, voilà ce qu'il faut que vous sachiez... Avez-vous envie de faire d'un coup votre fortune ?

Pas n'est besoin de dire la réponse des compagnons de Passepoil. Celui-ci poursuivit :

— Si vous voulez cela, laissez agir maître Cocardasse et moi... Quoi que nous disions à ce Peyrolles, appuyez-nous.

— C'est entendu! s'écria-t-on en chœur.

— Au moins, acheva frère Passepoil en se rasseyant, ceux qui n'auront pas ce soir le cuir troué par l'épée de Nevers pourront faire dire des messes à l'intention des défunts.

Peyrolles entrait.

Passepoil ôta le premier son bonnet de laine bien révérencieusement. Les autres saluèrent à l'avenant.

Peyrolles avait un gros sac d'argent sous le bras. Il le jeta bruyamment sur la table en disant :

— Tenez, mes braves, voici votre pâture !

Puis, les comptant de l'œil :

— A la bonne heure, reprit-il, nous voilà tous au grand complet !... Je vais vous dire en peu de mots ce que vous avez à faire.

— Nous écoutons, mon bon monsieur de Peyrolles, repartit Cocardasse en mettant ses deux coudes sur la table ; eh donc !...

Les autres répétèrent :

— Nous écoutons.

Peyrolles prit une pose d'orateur.

— Ce soir, dit-il, vers huit heures, un homme viendra par ce chemin que vous voyez ici, juste sous la fenêtre. Il sera à cheval; il attachera sa monture aux piliers du pont, après avoir franchi la lèvre du fossé... Regardez, là, sous le pont, apercevez-vous une croisée basse, fermée par des contrevents de chêne?...

— Parfaitement, mon bon monsieur de Peyrolles, répondit Cocardasse; as pas pur !... nous ne sommes pas aveugles.

— L'homme s'approchera de la fenêtre...

— Et, à ce moment-là, nous l'accosterons ?

— Poliment, interrompit Peyrolles avec un sourire sinistre ; et votre argent sera gagné.

— Capédédiou ! s'écria Cocardasse, ce bon monsieur de Peyrolles, il a toujours le mot pour rire.

— Est-ce entendu?

— Assurément; mais vous ne nous quittez pas encore, je suppose ?

— Mes bons amis, je suis pressé, dit Peyrolles en faisant déjà un mouvement de retraite.

— Comment ! s'écria le Gascon, sans dire le nom de celui que nous devons... accoster ?

— Ce nom ne vous regarde pas.

Cocardasse cligna de l'œil; tout aussitôt un murmure mécontent s'éleva du groupe des estafiers. Passepoil surtout se déclara formalisé.

— Sans même nous avoir appris, poursuivit Cocardasse, quel est l'honnête seigneur pour qui nous allons travailler?

Peyrolles s'arrêta pour le regarder. Son long visage eut une expression d'inquiétude.

— Que vous importe? dit-il, essayant de prendre un air de hauteur.

— Cela nous importe beaucoup, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Puisque vous êtes bien payés?...

— Peut-être que nous ne nous trouvons pas assez bien payés, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Qu'est-ce à dire, l'ami?...

Cocardasse se leva, tous les autres l'imitèrent.

— Capédédiou! mon mignon, dit-il en changeant de ton brusquement, parlons franc. Nous sommes tous ici prévôts d'armes, et, par conséquent, gentilshommes... Nos rapières (et il frappa sur la sienne qu'il n'avait point quittée), nos rapières veulent savoir ce qu'elles font.

— Voilà! ponctua frère Passepoil, qui offrit courtoisement une escabelle au confident de Philippe de Gonzague.

Les estafiers approuvèrent chaudement du bonnet.

Peyrolles parut hésiter un instant.

— Mes braves, dit-il, puisque vous avez si bonne envie de savoir, vous auriez bien pu deviner. A qui appartient ce château?

— A M. le marquis de Caylus, sandiéou! un bon seigneur chez qui les femmes ne vieillissent pas... A Caylus-Verrou, le château... Après?

— Parbleu! la belle finesse! fit bonnement Peyrolles; vous travaillez pour M. le marquis de Caylus.

— Croyez-vous cela, vous autres? demanda Cocardasse d'un ton insolent.

— Non, répondit frère Passepoil.

— Non, répéta aussitôt la troupe docile.

Un peu de sang vint aux joues creuses de Peyrolles.

— Comment, coquins! s'écria-t-il.

— Tout beau! interrompit le Gascon; mes nobles amis murmurent... prenez garde!... Discutons plutôt avec calme et comme des gens de bonne compagnie. Si je vous comprends bien, voici le fait : M. le marquis de Caylus a appris qu'un gentilhomme beau et bien fait pénétrait de temps en temps, la nuit, dans son château, par cette fenêtre basse.. Est-ce cela?

— Oui, fit Peyrolles.

— Il sait que mademoiselle Aurore de Caylus, sa fille, aime ce gentilhomme...

— C'est rigoureusement vrai, dit encore le factotum.

— Selon vous, monsieur de Peyrolles!... Vous expliquez ainsi notre réunion à l'auberge de la *Pomme d'Adam*... D'autres pourraient trouver l'explication plausible; mais, moi, j'ai mes raisons pour la trouver mauvaise... Vous n'avez pas dit la vérité, monsieur de Peyrolles.

— Par le diable! s'écria celui-ci, c'est trop d'impudence!

Sa voix fut étouffée par celle des estafiers, qui disaient :

— Parle, Cocardasse! parle, parle!

Le Gascon ne se fit point prier.

— D'abord, dit-il, mes amis savent comme moi que ce visiteur de nuit, recommandé à nos épées, n'est pas moins qu'un prince...

— Un prince! fit Peyrolles en haussant les épaules.

Cocardasse continua :

— Le prince Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

— Vous en savez plus long que moi, voilà tout! dit Peyrolles.

— Non pas, capédédiou!... ce n'est pas tout!... Il y a en-

core autre chose... et cette autre chose-là, mes nobles amis ne le savent peut-être point. Aurore de Caylus n'est pas la maîtresse de M. de Nevers.

— Ah! ah!... se récria le factotum.

— Elle est sa femme! acheva le Gascon résolûment.

Peyrolles pâlit et balbutia :

— Comment sais-tu cela, toi?...

— Je le sais, voilà qui est certain... Comment je le sais, peu vous importe. Tout à l'heure, je vais vous montrer que j'en sais bien d'autres... Un mariage secret a été célébré, il y a tantôt quatre ans, à la chapelle de Caylus, et, si je suis bien informé, vous et votre noble maître...

Il s'interrompit pour ôter son feutre d'un air moqueur et acheva :

— Vous étiez témoins, monsieur de Peyrolles.

Celui-ci ne niait plus.

— Où en voulez-vous venir avec tous ces commérages? demanda-t-il seulement.

— A découvrir, répondit le Gascon, le nom de l'illustre patron que nous servons cette nuit.

— Nevers a épousé la fille malgré le père, dit Peyrolles; M. de Caylus se venge... Quoi de plus simple?

— Rien de plus simple, si le bonhomme Verrou savait... Mais vous avez été discrets.... M. de Caylus ignore tout... Capédédiou! le vieux matois se garderait bien de faire dépêcher ainsi le plus riche parti de France! Tout serait arrangé dès longtemps, si M. de Nevers avait dit au bonhomme : « Le roi Louis veut me faire épouser mademoiselle de Savoie, sa nièce; moi, je ne veux pas; moi, je suis secrètement le mari de votre fille... » Mais la réputation de Caylus-Verrou l'a effrayé, le pauvre prince... Il a craint pour sa femme, qu'il adore...

— La conclusion! interrompit Peyrolles.

— La conclusion, c'est que nous ne travaillons pas pour M. de Caylus.

— C'est clair ! dit Passepoil.

— Comme le jour, gronda le chœur.

— Et pour qui pensez-vous travailler ?

— Pour qui? ah! ah! sandiéou! pour qui?... Savez-vous l'histoire des trois Philippe? Non? Je vais vous la dire en deux mots. Ce sont trois seigneurs de bonne maison, capédédiou; L'un est Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, votre maître, monsieur de Peyrolles, une altesse ruinée, traquée, qui se vendrait au diable à bien bon marché; le second est Philippe de Nevers, que nous attendons; le troisième est Philippe de France, duc de Chartres... Tous trois beaux, ma foi! tous trois jeunes et brillants. Or, tâchez de concevoir l'amitié la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit partout à Paris. Nous laisserons de côté, s'il vous plaît, pour cause, le neveu du roi. Nous ne nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et de Damon.

— Eh! morbleu! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias?

— Eh donc! fit le Gascon, le vrai Damon était à son aise; le Damon du temps de Denys, tyran de Syracuse... et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenu.

— Que notre Pythias, à nous, possède, interrompit Passepoil, et dont notre Damon est l'héritier présomptif.

— Vous sentez, mon bon monsieur de Peyrolles, poursuivit Cocardasse, que cela change bien la thèse; j'ajoute que le vrai Pythias n'avait point une aimable maîtresse comme Aurore de Caylus, et que le vrai Damon n'était pas amoureux de la belle, ou plutôt de sa dot.

— Voilà! conclut pour la seconde fois frère Passepoil.

Cocardasse prit son verre et l'emplit.

— Messieurs, reprit-il, à la santé de Damon... je veux dire de Gonzague, qui aurait demain six cent mille écus de re-

venu, mademoiselle de Caylus et sa dot, si Pythias... je veux dire Nevers, s'en allait de vie à trépas cette nuit!

— A la santé du prince Damon de Gonzague! s'écrièrent tous les spadassins, frère Passepoil en tête.

— Eh donc! que dites-vous de cela, monsieur de Peyrolles? ajouta Cocardasse triomphant.

— Rêveries! gronda l'homme de confiance, mensonges!

— Le mot est dur... Mes vaillants amis seront juges entre nous... je les prends à témoin.

— Tu as dis vrai, Gascon; tu as dit vrai! fit-on autour de la table.

— Le prince Philippe de Gonzague, déclama Peyrolles, qui essaya de faire de la dignité, est trop au-dessus de pareilles infamies pour qu'on ait besoin de le disculper sérieusement.

Cocardasse l'interrompit.

— Alors, asseyez-vous, mon bon monsieur de Peyrolles, dit-il.

Et, comme le confident résistait, il le colla de force sur une escabelle en reprenant :

— Nous allons arriver à de plus grosses infamies. Passepoil!

— Cocardasse! répondit le Normand.

— Puisque M. de Peyrolles ne se rend pas, à ton tour de prêcher, mon bon!

Le Normand rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux.

— C'est que, balbutia-t-il, je ne sais pas parler en public.

— Veux-tu marcher! commanda maître Cocardasse en relevant sa moustache; as pas pur! ces messieurs excuseront ton inexpérience et ta jeunesse.

— Je compte sur leur indulgence, murmura le timide Passepoil.

Et, d'une voix de jeune fille interrogée au catéchisme, le digne prévôt commença :

— M. de Peyrolles a bien raison de tenir son maître

pour un parfait gentilhomme. Voici le détail qui est parvenu à ma connaissance; moi, je n'y vois point de malice; mais de méchants esprits pourraient en juger autrement. Tandis que les trois Philippe menaient joyeuse vie à Paris, si joyeuse vie, que le roi Louis menaça d'envoyer son neveu dans ses terres... je vous parle de deux ou trois ans, j'étais au service d'un docteur italien, élève du savant Exili, nommé Pierre Garba.

— Pietro Garba de Gaëte! interrompit Faënza; je l'ai connu... C'était un noir coquin!

Frère Passepoil eut un doux sourire.

— C'était un homme rangé, reprit-il, de mœurs tranquilles... affectant de la religion... instruit comme les gros livres... et qui avait pour métier do composer des breuvages bienfaisants qu'il appelait la liqueur de longue vie.

Les spadassins éclatèrent de rire tous à la fois.

— As pas pur! fit Cocardasse, tu racontes comme un Dieu!... marche!

M. de Peyrolles essuya son front, où il y avait de la sueur.

— Le prince Philippe de Gonzague, reprit Passepoil, venait voir très-souvent le bon Pierre Garba.

— Plus bas! interrompit le confident comme malgré lui.

— Plus haut! — s'écrièrent les braves.

Tout cela les divertissait infiniment, d'autant mieux qu'ils voyaient au bout une augmentation de salaire.

— Parle, Passepoil; parle, parle! firent-ils en resserrant leur cercle.

Et Cocardasse, caressant la nuque de son prévôt, dit d'un accent tout paternel :

— Lou couquin a dou succès, capédédiou!

— Je suis fâché, poursuivit frère Passepoil, de répéter une chose qui paraît déplaire à M. de Peyrolles; mais le fait est que le prince de Gonzague venait très-souvent chez Garba... sans doute pour s'instruire... En ce temps-là, le

jeune duc de Nevers fut pris d'une maladie de langueur.

— Calomnie! fit Peyrolles, odieuse calomnie!

Passepoil demanda candidement :

— Qui donc ai-je accusé, mon maître?

Et, comme le confident se mordit la lèvre jusqu'au sang, Cocardasse ajouta :

— Ce bon M. de Peyrolles n'a plus le verbe si haut, non.

Celui-ci se leva brusquement.

— Vous me laisserez me retirer, je pense? dit-il avec une rage concentrée.

— Certes, fit le Gascon, qui riait de bon cœur; et, de plus, nous vous ferons escorte jusqu'au château... Le bonhomme Verrou doit avoir fini sa sieste; nous irons nous expliquer avec lui.

Peyrolles retomba sur son siége. Sa face prenait des tons verdâtres. Cocardasse, impitoyable, lui tendit un verre.

— Buvez pour vous remettre, dit-il; car vous n'avez pas l'air à votre aise... Buvez un coup... Non?... Alors, tenez-vous en repos et laissez parler lou petit couquin de Normand, qui prêche mieux qu'un avocat en la grand'chambre.

Frère Passepoil salua son chef de file avec reconnaissance, et reprit :

— On commençait à dire partout : « Voici ce pauvre jeune duc de Nevers qui s'en va... » La cour et la ville s'inquiétaient... C'était une si noble maison que ces Lorraine!... Le roi s'informa de ses nouvelles. » Mais Philippe, duc de Chartres, était inconsolable.

— Un homme plus inconsolable encore, interrompit Peyrolles, qui réussit à prendre un accent pénétré, c'était Philippe, prince de Gonzague!

— Dieu me garde de vous contredire! fit Passepoil, dont l'aménité inaltérable devrait servir d'exemple à tous les gens qui discutent. Je crois bien que le prince Philippe de Gonzague avait beaucoup de chagrin... la preuve, c'est qu'il ve-

nait tous les soirs chez maître Garba... tous les soirs, déguisé en homme de livrée... et qu'il lui répétait toujours d'un air découragé : « C'est bien long, docteur, c'est bien long! »

Il n'y avait pas, dans la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam* un homme qui ne fût un meurtrier, et pourtant chacun tressaillit. Toutes les veines eurent froid. Le gros poing de Cocardasse frappa la table. Peyrolles courba la tête et resta muet.

— Un soir, poursuivit frère Passepoil en baissant la voix comme malgré lui, un soir, Philippe de Gonzague vint de meilleure heure... Garba lui tâta le pouls; il avait la fièvre. « Vousavez gagné beaucoup d'argent au jeu, » lui dit Garba, qui le connaissait bien. Gonzague se prit à rire et répondit : « J'ai perdu deux mille pistoles... » Mais il ajouta tout de suite après : « Nevers a voulut faire assaut aujourd'hui à l'Académie; il n'est plus assez fort pour tenir l'épée. — Alors, murmura le docteur Pierre Garba, c'est la fin... Peut-être que demain... » Mais, se hâta d'ajouter Passepoil d'un ton presque joyeux, « les jours se suivent et ne se ressemblent pas. » Le lendemain, précisément, Philippe, duc de Chartres, prit Nevers dans son carrosse, et fouette cocher pour la Touraine! Son Altesse emmenait Nevers dans ses apanages. Comme maître Garba n'y était point, Nevers y fut bien. De là, cherchant le soleil, la chaleur, la vie, il passa la Méditerranée et gagna le royaume de Naples. Philippe de Gonzague vint trouver mon bon maître, et le chargea d'aller faire un tour de ce côté. J'étais à préparer ses bagages lorsque malheureusement, une nuit, son alambic éclata. Il mourut du coup, le pauvre docteur Pierre Garba, pour avoir respiré la vapeur de son élixir de longue vie!

— Ah! l'honnête Italien! s'écria-t-on à la ronde.

— Oui, dit frère Passepoil avec simplicité, je l'ai bien regretté, pour ma part; mais voici la fin de l'histoire. Nevers fut dix-huit mois hors de France. Quand il revint à la cour,

ce ne fut qu'un cri : Nevers avait rajeuni de dix ans! Nevers était fort, alerte, infatigable!... Bref, vous savez tous que, après le beau Lagardère, Nevers est aujourd'hui la première épée du monde entier.

Frère Passepoil se tut, après avoir pris une attitude modeste, et Cocardasse conclut :

— Si bien que M. de Gonzague s'est cru obligé de prendre huits prévôts d'armes pour avoir raison de lui seul... As pas pur!

Il y eut un silence. Ce fut M. de Peyrolles qui le rompit.

— Où tend ce bavardage? demanda-t-il. A une augmentation de salaire?

— Considérable... D'abord, répliqua le Gascon, en bonne conscience, on ne peut prendre le même prix pour un père qui venge l'honneur de sa fille, et pour Damon qui veut hériter trop tôt de Pythias.

— Que demandez-vous?

— Qu'on triple la somme.

— Soit, répondit Peyrolles sans hésiter.

— En second lieu, que nous fassions tous partie de la maison de Gonzague après l'affaire.

— Soit! dit encore le factotum.

— En troisième lieu...

— Si vous demandez trop... commença Peyrolles.

— Pécaïre! s'écria Corcardasse en s'adressant à Passepoil; il trouve que nous demandons trop!

— Soyons justes! dit le conciliant prévôt. Il se pourrait que le neveu du roi voulût venger son ami, et alors...

— En ce cas, répliqua Peyrolles, nous, nous passons la frontière... Gonzague rachète ses biens d'Italie... Nous sommes tous en sûreté là-bas.

Cocardasse consulta du regard frère Passepoil d'abord, puis ses autres acolytes.

— Marché conclu, dit-il. Peyrolles lui tendit la main. Le

Gascon ne la prit pas. Il frappa sur son épée et ajouta : — Voici le tabellion qui me répond de vous, mon bon monsieur de Peyrolles... As pas pur! vous n'essayerez jamais de nous tromper, vous!

Peyrolles, libre désormais, gagna la porte.

— Si vous le manquez, dit-il sur le seuil, rien de fait!

— Cela va sans dire; dormez sur les deux oreilles, mon bon monsieur de Peyrolles!

Un large éclat de rire suivit le départ du confident; puis toutes les voix joyeuses s'unirent pour crier :

— A boire! à boire!

IV

LE PETIT PARISIEN

Il était à peine quatre neures de relevée. Nos estafiers avaient du temps devant eux. Sauf Passepoil, qui avait trop regardé la maritorne louche et qui soupira fort, tout le monde était joyeux.

On buvait dans la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam*, on criait, on chantait. Au fond des douves de Caylus, les faneurs, après la chaleur passée, activaient le travail, et liaient en bottes la belle récolte de foin.

Tout à coup, un bruit de chevaux se fit sur la lisière du bois d'Ens, et, l'instant d'après, on entendit des cris dans la douve.

C'étaient les faneurs qui, en hurlant, fuyaient les coups de plat d'épée d'une troupe de partisans. Ceux-ci venaient au fourrage, et certes ils ne pouvaient trouver ailleurs de plus noble fenaison. Nos braves s'étaient mis à la fenêtre de l'auberge pour mieux voir.

— Les drôles sont hardis ! dit Cocardasse junior.

— Venir ainsi jusque sous les fenêtres du marquis ! ajouta Passepoil.

— Combien sont-ils ? Trois... quatre... six... huit...

— Juste autant que nous!

Pendant cela, les fourrageurs faisaient leur provision tranquillement, riant et prodiguant les gorges chaudes. Ils savaient bien que les vieux fauconneaux de Caylus étaient muets depuis longtemps. C'étaient encore des justaucorps de buffle, des feutres belliqueux et de longues rapières; de beaux jeunes pour la plupart, parmi lesquels deux ou trois paires de moustaches grises; seulement, ils avaient, de plus que nos prévôts, des pistolets à l'arçon de leurs selles.

Leur accoutrement n'était, du reste, point pareil. On reconnaissait dans ce petit escadron les uniformes délabrés de divers corps réguliers. Il y avait deux chasseurs de Brancas, un canonnier de Flandres, un miquelet d'au delà des monts, un vieil arbalétrier qui avait dû voir la Fronde. Le surplus avait perdu son cachet, comme sont les médailles frustes. Le tout pouvait être pris pour une belle et bonne bande de voleurs de grand chemin. Et de fait, ces aventuriers, qui se décoraient du nom de volontaires royaux, ne valaient guère mieux que des bandits.

Quand ils eurent achevé leur besogne et chargé leurs chevaux, ils remontèrent le chemin charretier. Leur chef, qui était un des deux chasseurs de Brancas, portant les galons de brigadier, regarda tout autour de lui et dit :

— Par ici, messieurs, voici justement notre affaire.

Il montrait du doigt le cabaret de la *Pomme d'Adam.*

— Bravo ! crièrent les fourrageurs.

— Mes maîtres, murmura Cocardasse junior, je vous conseille de décrocher vos épées.

En un clin d'œil, tous les ceinturons furent rebouclés, et les prévôts d'armes, quittant la fenêtre, se remirent autour des tables.

Cela sentait la bagarre d'une lieue. Frère Passepoil souriait paisiblement sous ses trois poils de moustache.

— Nous disions donc, commença Cocardasse afin de faire

bonne contenance, que le meilleur moyen de tenir la garde à un prévôt gaucher, ce qui est toujours fort dangereux...

— Holà! fit en ce moment le chef des maraudeurs, dont le visage barbu se montra à la porte; l'auberge est pleine, enfants!

— Il faut la vider, répondirent ceux qui le suivaient.

C'était simple, c'était logique. Le chef, qui se nommait Carrigue, n'eut point d'objections à faire. Ils descendirent tous de cheval, et attachèrent effrontément leurs montures chargées de foin aux anneaux qui étaient au mur du cabaret. Jusque-là nos prévôts n'avaient pas bougé.

— Çà! dit Carrigue en entrant le premier, qu'on déguerpisse, et vite! il n'y a place ici que pour les volontaires du roi!

On ne répondit point. Cocardasse se tourna seulement vers les siens et murmura :

— De la tenue, enfants! Ne nous emportons pas et faisons danser en mesure messieurs les volontaires du roi.

Les gens de Carrigue encombraient déjà la porte.

— Eh bien, fit celui-ci, que vous a-t-on dit?

Les maîtres d'armes se levèrent et saluèrent poliment.

— Priez-les, dit le canonnier de Flandres, de passer par la fenêtre.

En même temps il prit le verre plein de Cocardasse, et le porta à ses lèvres.

Carrigue disait cependant :

— Ne voyez-vous pas, mes rustres, que nous avons besoin de vos brocs, de vos tables et de vos escabelles?

— As pas pur! fit Cocardasse junior, nous allons vous donner tout cela, mes mignons!

Il écrasa le broc sur la tête du canonnier, tandis que frère Passepoil envoyait sa lourde escabelle dans la poitrine de Carrigue.

Les seize flamberges furent au vent au même instant. C'étaient tous gens d'armes solides, braves et batailleurs par goût. Ils allaient avec ensemble et de bon cœur.

On entendait le ténor Cocardasse dominer le tumulte par son juron favori.

— Capédédiou! servez-les! servez-les! disait-il.

A quoi Carrigue et les siens répondirent en chargeant tête baissée.

— En avant! Lagardère! Lagardère!

Ce fut un coup de théâtre. Cocardasse et Passepoil, qui étaient au premier rang, reculèrent et mirent la table massive entre les deux armées.

— As pas pur! s'écria le Gascon ; bas les armes partout!

Il y avait déjà trois ou quatre volontaires fort maltraités. L'assaut ne leur avait point réussi, et ils ne voyaient que trop désormais à qui ils avaient affaire.

— Qu'avez-vous dit là? reprit frère Passepoil dont la voix tremblait d'émotion; qu'avez-vous dit là?

Les autres prévôts murmuraient et disaient :

— Nous allions les manger comme des mauviettes

— La paix! — fit Cocardasse avec autorité.

Et s'adressant aux volontaires en désarroi .

— Répondez franc, dit-il, pourquoi avez-vous crié Lagardère?

— Parce que Lagardère est notre chef, répondit Carrigue.

— Le chevalier Henri de Lagardère?

— Oui.

— Notre petit Parisien!... notre bijou! roucoula frère Passepoil qui avait déjà l'œil humide.

— Un instant, fit Cocardasse; pas de méprise! Nous avons laissé Lagardère à Paris, chevau-léger du corps.

— Eh bien, riposta Carigue, Lagardère s'est ennuyé de cela... Il n'a conservé que son uniforme, et commande une compagnie de volontaires royaux, ici, dans la vallée.

— Alors, dit le Gascon, halte-là ! les épées au fourreau !... Vivadiou ! les amis du petit Parisien sont les nôtres, et nous allons boire ensemble à la première lame de l'univers !

— Bien, cela ! fit Carrigue, qui sentait que sa troupe l'échappait belle.

Messieurs les volontaires royaux rengaînèrent avec empres sement.

— N'aurons-nous pas au moins des excuses? demand Pépé le Tueur, fier comme un Castillan.

— Tu auras, mon vieux compagnon, répondit Cocardasse, la satisfaction de te battre avec moi si le cœur t'en dit; mais, quant à ces messieurs, ils sont sous ma protection. A table! du vin! Je ne me sens pas de joie. Eh donc! — Il tendit son verre à Carrigue. — J'ai l'honneur, reprit-il, de vous présenter mon prévôt Passepoil, qui, soit dit sans vous offenser, allait vous enseigner une courante dont vous n'avez pas la plus légère idée. Il est, comme moi, l'ami dévoué de Lagardère.

— Et il s'en vante! interrompit frère Passepoil.

— Quant à ces messieurs, poursuivit le Gascon, vous pardonnerez à leur mauvaise humeur. Ils vous tenaient, mes braves; je leur ai ôté le morceau de la bouche..... toujours sans vous offenser... Trinquons!

On trinqua. Les derniers mots, adroitement jetés par Cocardasse, avaient donné satisfaction aux prévôts, et messieurs les volontaires ne semblaient point juger à propos de les relever. Ils avaient vu de trop près l'étrille.

Pendant que la maritorne, presque oubliée par Passepoil, allait chercher du vin frais à la cave, on transporta escabelles et tables sur la pelouse, car la salle basse du cabaret

de la *Pomme d'Adam* n'était réellement plus assez grande pour contenir cette vaillante compagnie.

Bientôt tout le monde fut à l'aise et commodément attablé sur le glacis.

— Parlons de Lagardère, s'écria Cocardasse; c'est pourtant moi qui lui ai donné sa première leçon d'armes. Il n'avait pas seize ans; mais quelles promesses d'avenir!

— Il en a à peine dix-huit aujourd'hui, dit Carrigue, et Dieu sait qu'il tient parole.

Malgré eux, les prévôts prenaient intérêt à cette manière de héros dont on leur rebattait les oreilles depuis le matin. Ils écoutaient, et personne parmi eux ne souhaitait plus se trouver en face de lui ailleurs qu'à table.

— Oui, n'est-ce pas, continua Cocardasse en s'animant, il a tenu parole?.... Pécaïre! il est toujours beau, toujours brave comme un lion!

— Toujours heureux auprès du beau sexe! murmura Passepoil en rougissant jusqu'au bout de ses longues oreilles.

— Toujours évaporé, poursuivit le Gascon, toujours mauvaise tête!

— Bourreau des crânes, et si doux avec les faibles!

— Casseur de vitres, tueurs de maris!

Ils alternaient, nos deux prévôts, comme les bergers de Virgile, *Arcades ambo!*

— Beau joueur!

— Jetant l'or par les fenêtres!

— Tous les vices, capédédíou!

— Toutes les vertus!

— Pas de cervelle....

— Un cœur..... un cœur d'or!

Ce fut Passepoil qui eut le dernier mot. Cocardasse l'embrassa avec effusion.

— A la santé du petit Parisien! à la santé de Lagardère! s'écrièrent-ils ensemble.

Carrigue et ses hommes levèrent leurs tasses avec enthousiasme. On but debout. Les prévôts n'en purent point donner le démenti.

— Mais, par le diable! reprit Joël de Jugan, le bas Breton, en posant son verre, apprenez-nous donc au moins ce que c'est que votre Lagardère!

— Les oreilles nous en tintent, ajouta Saldagne. Qui est-il? d'où vient-il? que fait-il?

— Mon bon, répondit Cocardasse, il est gentilhomme aussi bien que le roi; il vient de la rue Croix-des-Petits-Champs; il fait des siennes. Etes-vous fixés?... Si vous en voulez plus long, versez à boire.

Passepoil lui emplit son verre, et le Gascon reprit, après s'être un instant recueilli :

— Ce n'est pas une bien merveilleuse histoire, ou plutôt cela ne se raconte pas. Il faut le voir à l'œuvre. Quand à sa naissance, j'ai dit qu'il était plus noble que le roi, et je n'en démordrai pas; mais, en somme, on n'a jamais connu ni son père ni sa mère. Quand je l'ai rencontré, il avait douze ans; c'était dans la cour des Fontaines, devant le Palais-Royal. Il était en train de se faire assommer par une demi-douzaine de vagabonds plus grands que lui. Pourquoi? Parce que ces jeunes bandits avaient voulu dévaliser la petite vieille qui vendait des talmouses sous la voûte de l'hôtel Montesquieu. Je demandai son nom : « Le petit Lagardère. — Et ses parents? — Il n'a pas de parents. — Qui a soin de lui? — Personne. — Où loge-il? — Dans le pignon ruiné de l'ancien hôtel de Lagardère, au coin de la rue Saint-Honoré. — A-t-il un métier? — Deux plutôt qu'un : il plonge au Pont-Neuf, et il se désosse dans la cour des Fontaines. — As pas pur! voilà deux beaux métiers! » Vous autres, étrangers, s'interrompit ici Cocardasse, vous ne savez pas quelle

profession c'est que de plonger au Pont-Neuf. Paris est la ville des badauds. Les badauds de Paris lancent du parapet du Pont-Neuf des pièces d'argent dans la rivière, et il y a des enfants intrépides qui vont chercher ces pièces d'argent au péril de leur vie. Cela divertit les badauds. Vivadiou! entre toutes les voluptés, la meilleure et de bâtonner un de

Quant au métier de désossé, on en voit partout. Lou petit
ces bagasses!... Et ça ne coûte pas cher.
couquin de Lagardère faisait tout ce qu'il voulait de son corps : il se grandissait, il se rapetissait; ses jambes étaient des bras, ses bras étaient des jambes, et il me semble encore le voir, saudiéou! quand il singeait le vieux bedeau de Saint-Germain l'Auxerrois, qui était bossu par devant et par derrière.

« Va bien! eh donc! Je le trouvais gentil, moi, ce petit homme, avec ses cheveux blonds et ses joues roses. Je le tirai des mains de ses ennemis, et je lui dis : « Couquin! veux-tu venir avec moi?

« Il me répondit : — « Non, parce que je veille la mère Bernard. » La mère Bernard était une pauvre mendiante qui s'était arrangé un trou dans le pignon en ruine. Le petit Lagardère lui apportait chaque soir le produit de ses plongeons et de ses contorsions.

« Alors je lui fis un tableau complet des délices d'une salle d'armes. Ses beaux gros yeux flambaient. Il me dit avec un gros soupir :

« Quand la mère Bernard sera morte, j'irai chez vous.

« Et il s'en alla. Ma foi! je n'y songeais plus.

« Trois ans après, Passepoil et moi, nous vîmes arriver à notre salle un grand chérubin timide et tout embarrassé.

« — Je suis le petit Lagardère, nous dit-il; la mère Bernard est morte.

« Quelques gentilshommes qui étaient là eurent envie de

rire. Le grand chérubin rougit, baissa les yeux, se fâcha, et les fit rouler sur le plancher. Un vrai Parisien, quoi ! mince, souple, gracieux comme une femme, dur comme du fer.

« Au bout de six mois, il eut querelle avec un de nos prévôts, qui lui avait méchamment rappelé ses talents de plongeur et de désossé. Sandiéou! le prévôt ne pesa pas une once !

« Au bout d'un an, il jouait avec moi comme je jouerais avec un de messieurs les volontaires du roi.... soit dit sans les offenser.

« Alors il se fit soldat. Il tua son capitaine; il déserta. Puis il s'engagea dans les enfants perdus de Saint-Luc, pour la campagne d'Allemagne. Il prit la maîtresse de Saint-Luc; il déserta. M. de Villars le fit entrer dans Fribourg en Brisgaw; il en sortit tout seul, sans ordre, et ramena quatre grands diables de soldats allemands liés ensemble comme des moutons. Villars le fit cornette; il tua son colonel; il fut cassé.... Pécaïre! quel enfant!

« Mais M. de Villars l'aimait. Et qui ne l'aimerait? M. de Villars le chargea de porter au roi la nouvelle de la défaite du duc de Bade. Le duc d'Anjou le vit et le voulut pour page. Qnand il fut page, en voici bien d'une autre! les dames de la Dauphine se battirent pour l'amour de lui, le matin et le soir. On le congédia.

« Enfin la fortune lui sourit; le voilà chevau-léger du corps. Capédédiou ! je ne sais pas si c'est pour un homme ou pour une femme qu'il a quitté la cour; mais si c'est une femme, tant mieux pour elle; si c'est un homme, *de profundis!* »

Cocardasse se tut et lampa un grand verre. Il l'avait bien mérité. Passepoil lui serra la main en matière de félicitation.

Le soleil s'en allait descendant derrière les arbres de la forêt. Carrigue et ses gens parlaient déjà de se retirer, et l'on allait boire une dernière fois au bon hasard de la ren-

contre, lorsque Saldagne aperçut un enfant qui se glissait dans les douves et tâchait évidemment de n'être point découvert.

C'était un petit garçon de treize à quatorze ans, à l'air craintif et tout effaré. Il portait le costume de page, mais sans couleurs, et une ceinture de courrier lui ceignait les reins.

Saldagne montra l'enfant à ses compagnons.

— Parbleu! s'écria Carrigue, voilà un gibier que nous avons déjà couru. Il a éreinté nos chevaux tantôt. Le gouverneur de Venasque a des espions ainsi faits, et nous allons nous emparer de celui-ci.

— D'accord, répliqua le Gascon; mais je ne crois pas que ce jeune drôle appartienne au gouverneur de Venasque. Il y a d'autres anguilles sous roche de ce côté-ci, monsieur le volontaire, et ce gibier-là est pour nous, soit dit sans vous offenser.

Chaque fois que le Gascon prononçait cette formule impertinente, il regagnait un point auprès de ses amis les prévôts.

On arrivait de deux manières au fond du fossé : par la route charretière et par un escalier à pic pratiqué à la tête du pont. Nos gens se partagèrent en deux troupes, et descendirent par les deux chemins à la fois. Quand le pauvre enfant se vit ainsi cerné, il n'essaya point de fuir, et les larmes lui vinrent aux yeux. Sa main se plongea furtivement sous le revers de son justaucorps.

— Mes bons seigneurs! s'écria-t-il, ne me tuez pas... Je n'ai rien! je n'ai rien!

Il prenait nos gens pour de purs et simples brignands. Ils en avaient bien l'air.

— Ne mens pas, dit Carrigue, tu as passé les monts, ce matin?

— Moi?... fit le page; les monts?

— Au diable! interrompit Saldagne; il vient d'Argelès en ligne directe; n'est-ce pas, petit?

— D'Argelès? répéta l'enfant.

Son regard, en même temps, se dirigeait vers la fenêtre basse qui se montrait sous le pont.

— As pas pur! lui dit Cocardasse, nous ne voulons pas t'écorcher, jeune homme..... A qui portes-tu cette lettre d'amour?

— Une lette d'amour? répéta encore le page.

Passepoil s'écria:

— Tu es né en Normandie, ma poule.

Et l'enfant de répéter:

— En Normandie, moi?

— Il n'y a qu'à le fouiller, opina Carrigue.

— Oh! non! non! s'écria le petit page en tombant à genoux, ne me fouillez pas, mes bons seigneurs!

C'était souffler sur le feu pour l'éteindre. Passepoil se ravisa et dit :

— Il n'est pas du pays; il ne sait pas mentir!

— Comment t'appelles-tu? interrogea Cocardasse.

— Berrichon, répondit l'enfant sans hésiter.

— Qui sers-tu?

Le page resta muet. Estafiers et volontaires qui l'entouraient commençaient à perdre patience. Saldagne le saisit au collet, tandis que tout le monde répétait :

— Voyons, réponds! qui sers-tu?

— Penses-tu, petit bagasse, reprit le Gascon, que nous ayons le temps de jouer avec toi!... Fouillez-le, mes mignons, et finissons-en.

On vit alors un singulier spectacle: le page, tout à l'heure si craintif, se dégagea brusquement des mains de Saldagne, et tira de son sein, d'un air résolu, une petite dague qui ressemblait bien un peu à un jouet. D'un bond, il passa entre Faënza et Staupitz, prenant sa course vers la partie orientale des fossés. Mais frère Passepoil avait gagné maintes fois

le prix de la course aux foires de Villedieu. Le jeune Hippomène, qui conquit en courant la main d'Atalante, ne détalait pas mieux que lui. En quelques enjambées il eut rejoint le pauvre Berrichon. Celui-ci se défendit vaillamment. Il égratigna Saldagne avec son petit poignard ; il mordit Carrigue, et lança de furieux coups de pieds dans les jambes de Staupitz. Mais la partie était trop inégale. Berrichon, terrassé, sentait déjà près de sa poitrine la grosse main des estafiers, lorsque la foudre tomba au milieu de ses persécuteurs. La foudre ! Carrigue s'en alla rouler à trois ou quatre pas, les jambes en l'air ; Saldagne pirouetta sur lui-même et cogna le mur du rempart ; Staupitz mugit et s'affaissa comme un bœuf assommé ; Cocardasse lui-même, Cocardasse junior fit la culbute et embrassa rudement le sol. Eh donc ! C'était un seul homme qui avait produit ce vacarme en un clin d'œil, et pour ainsi dire du même coup. Un large cercle se fit autour du nouveau venu et de l'enfant. Pas une épée ne sortit du fourreau. Tous les regards se baissèrent.

— Lou couquin ! grommela Cocardasse qui se relevait en frottant ses côtes.

Il était furieux, mais un sourire naissait malgré lui sous sa moustache.

— Le petit Parisien ! fit Passepoil, tremblant d'émotion ou de frayeur.

Les gens de Carrigue, sans s'occuper de celui-ci, qui gisait étourdi sur le sol, touchèrent leurs feutres avec respect et dirent :

— Le capitaine Lagardère !

V

LA BOTTE DE NEVERS

C'était Lagardère, le beau Lagardère, le casseur de têtes, le bourreau des cœurs.

Il y avait là seize épées de prévôts d'armes qui n'osaient pas seulement sortir du fourreau, seize spadassins contre un jeune homme de dix-huit ans qui souriait, les bras croisés sur sa poitrine. Mais c'était Lagardère !

Cocardasse avait raison, Passepoil aussi; tous deux restaient au-dessous du vrai. Ils avaient eu beau vanter leur idole, ils n'en avaient pas assez dit. C'était la jeunesse radieuse, forte, gaie, franche, communicative, vaillante; la jeunesse qui attire et qui séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé; la jeunesse en sa fière et divine fleur, avec l'or de sa chevelure bouclée, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux !

On dit souvent : Tout le monde est jeune une fois dans sa vie. A quoi bon chanter si haut cette gloire qui ne manque à personne ?

En avez-vous vu des jeunes hommes ? Et si vous en avez

vu, combien? Moi je connais des enfants de vingt ans et des vieillards de dix-huit. Les jeunes hommes, je les cherche. J'entends ceux-là qui *savent* en même temps qu'ils *peuvent*, faisant sentir le plus vrai des proverbes, ceux-là qui portent, comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur. Ceux-là qui ont tout à foison, l'honneur, le cœur, la séve, la folie, et qui s'en vont, brillants et chauds comme un rayon, épandant à pleines mains l'inépuisable trésor de leur vie. Ils n'ont qu'un jour, hélas! souvent; car le contact de la foule est comme l'eau qui éteint toute flamme. Bien souvent aussi toute cette splendide richesse se prodigue en vain, et ce front que Dieu avait marqué du signe héroïque ne ceint que la couronne de l'orgie. Bien souvent! C'est la loi. L'humanité a sur son grand-livre, comme l'usurier du coin, sa colonne des profits et pertes.

Henri de Lagardère était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas un Hercule; mais ses membres avaient cette vigueur souple et gracieuse du type parisien, aussi éloigné de la lourde musculation du Nord que de la maigreur pointue de ces adolescents de nos places publiques, immortalisés par le vaudeville banal. Il avait les cheveux blonds, légèrement bouclés, plantés haut et découvrant un front qui respirait l'intelligence et la noblesse. Ses sourcils étaient noirs, ainsi que sa fine moustache, retroussée au-dessus de la lèvre. Rien de plus cavalier que cette opposition, surtout quand des yeux bruns et rieurs éclairent la pâleur un peu trop mate de ces visages.

La coupe de sa figure, régulière mais allongée, la ligne aquiline des sourcils, le dessin ferme du nez et de la bouche, donnaient de la noblesse à ces joyeusetés de l'expression générale. Le sourire du gai vivant n'effaçait point la fierté du porteur d'épée. Mais ce qui ne se peut peindre à la plume, c'est l'attrait, la grâce, la juvénile gaillardise de cet ensemble, c'est aussi la mobilité de cette physionomie fine et changeante, qui pouvait languir aux heures d'amour, comme

un doux visage de femme; qui pouvait, aux heures de combat, suer la terreur comme la tête de Méduse. Ceux-là seuls l'avaient bien vu qu'il avait tués, celles-là seules qu'il avait aimées.

Il portait l'élégant costume des chevau-légers du roi, un peu débraillé, un peu fané, mais relevé par un riche manteau de velours jeté négligemment sur son épaule. Une écharpe de soie rouge à franges d'or indiquait le rang qu'il occupait parmi les aventuriers. C'est à peine si la rude exécution qu'il venait de faire avait amené un peu de sang à ses joues.

— Vous n'avez pas de honte! dit-il avec mépris : maltraiter un enfant!

— Capitaine... voulut répliquer Carrigue en se remettant sur ses jambes.

— Tais-toi...

Qui sont ces bravaches?

Cocardasse et Passepoil étaient auprès de lui, le chapeau à la main.

— Eh! fit-il en se déridant, mes deux protecteurs! Que diable faites-vous si loin de la rue Croix-des-Petits-Champs?

Il leur tendit la main, mais d'un air de prince qui donne le revers de ses doigts à baiser. Maître Cocardasse et frère Passepoil touchèrent cette main avec dévotion. Il faut dire que cette main s'était bien souvent ouverte pour eux pleine de pièces d'or. Les protecteurs n'avaient point à se plaindre du protégé.

— Et les autres? reprit Henri; j'ai vu cela quelque part; où donc, toi?

Il s'adressait à Staupitz.

— A Cologne, répliqua l'Allemand tout confus.

— C'est juste, tu me touchas une fois.

— Sur douze! murmura l'Allemand avec humilité.

— Ah! ah! continua Lagardère en regardant Saldagne

et Pinto, mes deux champions de Madrid... bonnes gardes!

— Ah! excellence! firent à la fois les deux Espagnols, c'était une gageure... Nous n'avons point coutume de nous mettre deux contre un...

— Comment! comment! deux contre un! s'écria le Gascon.

— Ils disaient, ajouta Passepoil, qu'ils ne vous connaissaient pas.

— Et celui-ci, reprit Cocardasse montrant Pépé le Tueur, faisait des vœux pour se trouver en face de vous.

Pépé fit ce qu'il put pour soutenir le regard de Lagardère. Lagardère répéta seulement.

— Celui-ci?

Et Pépé baissa la tête en grondant.

— Quant à ces deux braves, reprit Lagardère en désignant Pinto et Saldagne, je ne portais en Espagne que mon nom d'Henri... Messieurs, s'interrompit-il, faisant du doigt le geste de porter une botte, je vois que nous nous sommes déjà rencontrés, plus ou moins, car voici un honnête gaillard à qui j'ai fêlé le crâne une fois avec l'arme de son pays.

Joël de Juga se frotta la tempe.

— La marque y est, murmura-t-il; vous maniez le bâton comme un dieu, c'est certain.

— Vous n'avez eu de bonheur avec moi ni les uns ni les autres, mes camarades... reprit Lagardère; mais vous étiez occupés ici à une besogne plus facile... Approche ici, enfant!

Berrichon obéit.

Cocardasse et Carrigue prirent à la fois la parole, afin d'expliquer pourquoi ils voulaient fouiller le page. Lagardère leur imposa silence.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il à l'enfant.

— Vous êtes bon, vous, et je ne vous mentirai pas, répondit Berrichon. Je viens porter une lettre.

— A qui?

Berrichon hésita, et son regard glissa encore vers la fenêtre basse.

— A vous, répondit-il pourtant.

— Donne.

L'enfant lui tendit un pli qu'il tira de son sein. Puis, se haussant vivement jusqu'à son oreille:

— J'ai une autre lettre à porter.

— A qui?

— A une dame.

Lagardère lui jeta sa bourse.

— Va petit, dit-il, personne ne t'inquiétera.

L'enfant partit en courant, et disparut bientôt derrière le coude de la douve. Dès que le page eut disparu, Lagardère ouvrit sa lettre.

— Au large! commanda-t-il en se voyant entouré de trop près par les volontaires et les prévôts; j'aime dépouiller seul ma correspondance.

Tout le monde s'écarta vivement.

— Bravo! s'écria Lagardère après avoir lu les premières lignes; voilà ce que j'appelle un heureux message! C'est justement ce que je venais chercher ici. Par le ciel! ce Nevers est un galant seigneur!

— Nevers! répétèrent les estafiers étonnés.

— Qu'est-ce donc? demandèrent Cocardasse et Passepoil.

Lagardère se dirigea vers la table.

— A boire, d'abord! dit-il; j'ai le cœur content. Je veux vous raconter l'histoire. Assieds-toi là, maître Cocardasse... ici, frère Passepoil... vous autres, où vous voudrez.

Le Gascon et le Normand, fiers d'une distinction pareille, prirent place aux côtés de leur héros. Henri de Lagardère but une rasade, et reprit:

— Il faut vous dire que je suis exilé : je quitte la France...

— Exilé, vous! interrompit Cocardasse.

— Nous le verrons pendu! soupira Passepoil.

— Et pourquoi exilé?

Par bonheur, cette dernière question couvrit l'expression tendre mais irrévérencieuse d'Amable Passepoil. Lagardère ne souffrait point ces familiarités.

— Connaissez-vous ce grand diable de Bélissen? demanda-t-il.

— Le baron de Bélissen?

— Bélissen le bretteur?

— Bélissen le défunt, rectifia le jeune chevau-léger.

— Il est mort? demandèrent plusieurs voix.

— Je l'ai tué... Le roi m'avait fait noble, vous savez, pour que je pusse entrer dans sa compagnie... J'avais promis de me comporter prudemment; pendant six mois, j'avais été sage comme une image. On m'avait presque oublié; mais un soir, ce Bélissen voulut jouer au croquemitaine avec un pauvre petit cadet de province qui n'avait pas seulement un poil de barbe au menton.

— Toujours la même histoire, dit Passepoil : un vrai chevalier errant!

— La paix, mon bon! ordonna Cocardasse.

— Je m'approchai du Bélissen, poursuivit Lagardère, et comme j'avais promis à Sa Majesté, quand elle daigna me créer chevalier, de ne plus lancer de paroles injurieuses à personne, je me bornai à tirer les oreilles du baron, comme on fait aux enfants méchants dans les écoles. Cela ne lui plut point.

— Je crois bien! fit-on à la ronde.

— Il me le dit trop haut, poursuivit Lagardère, et je lui donnai, derrière l'Arsenal, ce qu'il avait mérité depuis longtemps... un coup droit sur dégagement... à fond!

— Ah! petit! s'écria Passepoil, oubliant que les temps

étaient changés, comme tu l'allonges bien, ce damné coup-là !

Lagardère se mit à rire. Puis il frappa la table violemment de son gobelet d'étain. Passepoil se crut perdu.

— Voilà la justice ! s'écria le chevau-léger qui ne songeait déjà plus à lui ; on me devait la prime, puisque j'avais abattu une tête de loup... Eh bien, non... on m'exile !

Toute l'honorable assistance convint à l'unanimité que c'était là un abus. Cocardasse jura capédédiou que les arts n'étaient point suffisamment protégés. Lagardère reprit :

— En fin de compte, j'obéis aux ordres de la cour. Je pars... L'univers est grand, et je fais serment de trouver quelque part à bien vivre... Mais, avant de passer la frontière, j'ai une fantaisie à satisfaire... deux fantaisies : un duel et une escapade galante. C'est ainsi que je veux faire mes adieux au beau pays de France !

On se rapprocha curieusement.

— Contez-nous cela, monsieur le chevalier, dit Cocardasse.

— Dites-moi, mes vaillants, demanda Lagardère au lieu de répondre, avez-vous ouï parler, par hasard, de la botte secrète de M. de Nevers ?

— Parbleu ! fit-on autour de la table.

— Elle était sur le tapis encore tout à l'heure, ajouta Passepoil.

— Et qu'en disiez-vous, s'il vous plaît ?

— Les avis étaient partagés... Les uns disaient : Fadaise !... Les autres prétendaient que le vieux maître Delapalme avait vendu au duc un coup... ou une série de coups... au moyen desquels le duc était parfaitement sûr de toucher un homme, n'importe lequel, au milieu du front, entre les deux yeux.

Lagardère était pensif. Il demanda encore :

— Que pensez-vous des bottes secrètes en général, vous qui êtes tous experts et prévôts d'armes ?

L'avis unanime fut que les bottes secrètes étaient des attrape-nigauds, et que tout coup à fond pouvait être évité à l'aide des parades connues.

— C'était mon opinion, dit Lagardère, avant d'avoir eu l'honneur de faire la partie de M. de Nevers.

— Et maintenant?... interrogea-t-on de toutes parts, car chacun était fortement intéressé; dans quelques heures, cette fameuse botte de Nevers allait peut-être coucher deux ou trois morts sur le carreau.

— Maintenant, repartit Henri de Lagardère, c'est différent. Figurez-vous que cette botte maudite a été longtemps ma bête noire. Sur ma parole, elle m'empêchait de dormir! Convenez que ce Nevers fait aussi par trop parler de lui. A toute heure, partout, depuis son retour d'Italie, j'entendais radoter autour de moi: « Nevers, Nevers, Nevers! Nevers est le plus beau! Nevers est le plus brave! »

— Après un autre que nous connaissons bien, interrompit frère Passepoil.

Cette fois, il eut l'approbation pleine et entière de Cocardasse junior.

— Nevers par-ci, Nevers par-là, continua Lagardère. Les chevaux de Nevers, les armes de Nevers, les domaines de Nevers!... ses bons mots, son bonheur au jeu, la liste de ses maîtresses... et sa botte secrète par-dessus le marché!... Diable d'enfer! cela me rompait la tête... Un soir, mon hôtesse me servit des côtelettes à la Nevers... je lançai le plat par la fenêtre et je me sauvai sans souper... Sur la porte, je me heurtai contre mon cordonnier, qui m'apportait des bottes à la dernière mode, des bottes à la Nevers... Je rossai mon bottier; cela me coûta dix louis, que je lui jetai au visage... Le drôle me dit: « M. de Nevers me battit une fois, mais il me donna cent pistoles!...

— C'était trop! prononça gravement Cocardasse.

Passepoil suait à grosses gouttes, tant il ressentait vivement les contrariétés de son cher petit Parisien.

— Voyez-vous, continua Lagardère, je sentis que la folie me prenait... Il fallait mettre un terme à cela... Je montai à cheval et je m'en allai attendre Nevers à la sortie du Louvre... Quand il passa, je l'appelai par son nom.

« — Qu'est-ce ? me demanda-t-il.

« — Monsieur le duc, répondis-je, j'ai grande confiance en votre courtoisie... Je viens vous demander de m'enseigner votre botte secrète, au clair de la lune. »

— Il me regarda. Je pense qu'il me prit pour un échappé des Petites-Maisons.

« — Qui êtes-vous ? me demanda-t-il pourtant.

« — Chevalier Henri de Lagardère, répondis-je, par la munificence du roi, chevau-léger du corps, ancien cornette de la Ferté, ancien enseigne de Conti, ancien capitaine au régiment de Navarre, toujours cassé pour cause de cervelle absente...

« — Ah ! m'interrompit-il en descendant de cheval, vous êtes le beau Lagardère ? On me parle souvent de vous, et cela m'ennuie.

« Nous allions côte à côte vers l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

« — Si vous ne me trouviez point trop petit gentilhomme, commençai-je, pour vous mesurer avec moi... »

— Il fut charmant, charmant ! Je dois lui rendre cette justice. Au lieu de me répondre, il me planta sa rapière entre les deux sourcils, si raide et si net, que je serais encore là-bas, sans un saut de trois toises que fort à propos je fis.

« — Voilà ma botte, me dit-il. »

« — Ma foi ! je le remerciai de bon cœur; c'était bien le moins.

« — Encore une petite leçon, demandai-je, si ce n'est pas abuser ?

« — A votre service. »

« Malepeste ! cette fois il me fit une piqûre au front. J'étais touché, moi Lagardère !

Les maîtres d'armes échangèrent des œillades inquiètes. La botte de Nevers prenait en vérité d'effrayantes proportions.

— Vous n'y avez vu que du feu ? insinua timidement Cocardasse.

— J'avais vu la feinte, pardieu ! s'écia Lagardère, mais je n'étais pas arrivé à la parade. Cet homme est vite comme la foudre.

— Et la fin de l'aventure !

— Est-ce que le guet peut jamais laisser en repos les gens paisibles ?... Le guet arriva... Nous nous séparâmes bons amis, avec promesse de revanche.

— Mais, sandiéou ! dit Cocardasse qui suivait sa piste, il vous tiendra toujours par cette botte...

— Allons donc ! fit Lagardère.

— Vous avez le secret ?

— Parbleu !... Je l'ai étudié dans le silence du cabinet.

— Eh bien ?

— C'est un enfantillage !

Les prévôts respirèrent. Cocardasse se leva.

— Monsieur le chevalier, dit-il, si vous avez quelque bon souvenir des pauvres leçons que je vous ai données avec tant de plaisir, vous ne repousserez par ma requête... Eh donc !

Instinctivement, Lagardère mit la main au gousset. Frère Passepoil eut un geste de dignité.

— Ce n'est pas cela que maître Cocardasse vous demande, dit-il.

— Parle, fit Lagardère ; je me souviens. Que veux-tu !

— Je veux, répliqua Cocardasse, que vous m'enseignez la botte de Nevers.

Lagardère se leva aussitôt.

— C'est trop juste, dit-il, mon vieux Cocardasse, cela concerne ton état.

Ils se mirent en garde. Les volontaires et les prévôts firent cercle. Ces derniers surtout ne regardaient pas à demi.

-Tubleu ! fit Lagardère en tâtant le fer du prévôt, comme tu es devenu mou !... Voyons, engage en tierce... coup droit retenu ! Pare... coup droit, remets à fond... pare prime et riposte... passe sur l'épée, et aux yeux !

Il joignit le geste à la parole.

— Tron de l'air ! fit Cocardasse en sautant de côté ; j'ai vu un million de chandelles ! Et la parade ? reprit-il en se mettant en garde de nouveau.

— Oui, oui, la parade ! firent les spadassins avidement.

— Simple comme bonjour ! reprit Lagardère : Y es-tu ?... Tierce... à temps sur la remise... prime deux fois... évite... arrête dans les armes, le tour est fait !

Il rengaigna. Ce fut frère Passepoil qui remercia avec effusion.

— Avez-vous saisi, vous autres ? fit Cocardasse en s'essuyant le front. Capédédiou ! quel enfant !

Les prévôts firent un signe de tête affirmatif, et Cocardasse revint s'asseoir en disant :

— Ça pourra servir !

— Ça va servir tout de suite, répliqua Lagardère en se versant à boire.

Tous relevèrent les yeux sur lui. Il but son verre à petites gorgées, puis il déplia lentement la lettre que le page lui avait remise.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit-il, que M. de Nevers m'avait promis ma revanche ?

— Oui, mais...

— Il fallait bien terminer cette aventure avant de partir pour l'exil... J'ai écrit à M. de Nevers, que je savais à son

château du Béarn. Cette lettre est la réponse de M. de Nevers.

Un murmure d'étonnement s'éleva du groupe des estafiers.

— Il est toujours charmant, poursuivit Lagardère, charmant! Quand je me serai battu mon comptant avec ce parfait gentilhomme, je suis capable de l'aimer comme un frère. Il accepte tout ce que je lui propose : l'heure du rendez-vous, le lieu.

— Et quelle est l'heure? demanda Cocardasse avec trouble.

— La tombée de la nuit.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Et le lieu?

— Les fossés du château de Caylus.

Il y eut un silence. Passepoil avait mis son doigt sur sa bouche. Les estafiers tâchaient de garder bonne contenance.

— Pourquoi choisir ce lieu? fit cependant Cocardasse.

— Autre histoire! dit Lagardère en riant, seconde fantaisie!... Je me suis laissé dire, depuis que j'ai l'honneur de commander ces braves pour tuer un peu le temps avant mon départ, je me suis laissé dire que le vieux marquis de Caylus était le plus fin geôlier de l'univers!... Il faut bien qu'il ait quelques talents pour avoir mérité ce beau nom de Caylus-Verrou!... Or, le mois passé, aux fêtes de Tarbes, j'ai entretenu sa fille Aurore... Sur ma parole, elle est adorablement belle!... Après avoir causé avec M. de Nevers, je veux consoler un peu cette charmante recluse.

— Avez-vous donc la clef de la prison, capitaine? demanda Carrigue en montrant le château.

— J'ai pris d'assaut bien d'autres forteresses! repartit le Parisien. J'entrerai par la porte, par la fenêtre, par la cheminée... enfin je ne sais pas... mais j'entrerai.

Il y avait déjà du temps que le soleil avait disparu derrière les futaies d'Ens. La nuit venait. Deux ou trois lueurs se montrèrent aux fenêtres inférieures du château. Une forme glissa rapidement dans l'ombre des douves. C'était Berrichon, le petit page, qui sans doute avait fait sa commission. En prenant à toute course le sentier qui conduisait à la forêt, il envoya de loin un grand merci à Lagardère, son sauveur.

— Eh bien ! s'écria celui-ci, pourquoi ne riez-vous plus, mes drôles ? Ne trouvez-vous point l'aventure gaillarde ?

— Si fait, répondit frère Passepoil, trop gaillarde !

— Je voudrais savoir, dit Cocardasse gravement, si vous avez parlé de Mlle de Caylus dans votre lettre à Nevers.

— Parbleu ! je lui explique mon affaire en grand. Il fallait bien donner un prétexte à ce lointain rendez-vous.

Les estafiers échangèrent un regard.

— Ah çà ! qu'avez-vous donc ? demanda brusquement le Parisien.

— Nous réfléchissons, répondit Passepoil ; nous sommes heureux de nous trouver là pour vous rendre service.

— C'est la vérité, capédédiou ! ajouta Cocardasse, nous allons vous donner un bon coup d'épaule.

Lagardère éclata de rire, tant l'idée lui sembla bouffonne.

— Vous ne rirez plus, monsieur le chevalier, prononça le Gascon avec emphase, quand je vous aurai appris certaine nouvelle...

— Voyons ta nouvelle.

— Nevers ne viendra pas seul au rendez-vous.

— Fi donc ! pourquoi cela ?

— Parce que, après ce que vous lui avez écrit... il ne s'agit plus entre vous d'une partie de plaisir... l'un de vous deux doit mourir ce soir... Nevers est l'époux de Mlle de Caylus.

Cocardasse junior se trompait en pensant que Lagardère ne rirait plus. Le fou se tint les côtes.

— Bravo ! s'écria-t-il, un mariage secret ! un roman espagnol ! Pardieu ! voilà qui me comble, et je n'espérais pas si bien pour ma dernière aventure.

— Et dire qu'on exile des hommes pareils ! prononça frère Passepoil d'un ton profondément pénétré.

VI

LA FENÊTRE BASSE

La nuit s'annonçait noire. Les masses sombres du château de Caylus se détachaient confusément sur le ciel.

— Voyons, chevalier, dit le Gascon, au moment où Lagardère se levait et resserrait le ceinturon de son épée, pas de fausse honte, vivadiou !... Acceptez nos services pour ce combat, qui doit être inégal.

Lagardère haussa les épaules. Passepoil lui toucha le bras par derrière.

— Si je pouvais vous être utile, murmura-t-il en rougissant outre mesure, pour la galante équipée...

La *Morale en action* affirme, sur la foi d'un philosophe grec, que le rouge est la couleur de la vertu. Amable Passepoil avait au plus haut degré la couleur; mais il manquait absolument de vertu.

— Palsambleu ! mes camarades, s'écria Lagardère, j'ai coutume de faire mes affaires tout seul, et vous le savez bien... La brune vient... une dernière rasade, et décampez; voilà le service que je réclame.

Les aventuriers allèrent à leurs chevaux. Les maîtres d'armes ne bougèrent pas. Le Gascon prit Lagardère à part.

— Je me ferais tuer pour vous comme un chien, sandiéou ! chevalier, dit-il avec embarras... mais...

— Mais quoi ?

— Chacun son métier, vous savez... Nous ne pouvons pas quitter ce lieu.

— Ah ! ah !... Et pourquoi cela ?

— Parce que nous attendons aussi quelqu'un.

— Vraiment ! Qui est ce quelqu'un ?

— Ne vous fâchez pas... Ce quelqu'un est Philippe de Nevers.

Le Parisien tressaillit.

— Ah ! ah ! fit-il encore ; et pourquoi attendez-vous M. de Nevers ?

— Pour le compte d'un digne gentilhomme...

Il n'acheva pas. Les doigts de Lagardère lui serraient le poignet comme un étau.

— Un guet-apens ! s'écria ce dernier, et c'est à moi que tu viens dire cela !

— Je vous fais observer... commença frère Passepoil.

— La paix, mes drôles !... Je vous défends, vous m'entendez bien, n'est-ce pas ? je vous défends de toucher un cheveu de Nevers, sous peine d'avoir affaire à moi !... Nevers m'appartient... s'il doit mourir, ce sera de ma main, en loyal combat... mais de la vôtre, non pas !... diable d'enfer ! non pas, tant que je serai vivant !

Il s'était dressé de toute sa hauteur. Il était de ceux dont la voix, dans la colère, ne tremble pas, mais vibre plus sonore. Les spadassins l'entouraient irrésolus.

— Ah ! c'est pour cela, reprit-il, que vous vous êtes fait enseigner la botte de Nevers ! et c'est moi... Carrigue ! — s'interrompit-il.

Celui-ci vint à l'ordre, avec ses gens qui tenaient par la bride leurs chevaux chargés de fourrage.

— C'est une honte, reprit le Parisien, une honte que de telles gens nous aient fait partager leur vin !

— Voilà un mot bien dur ! soupira Passepoil, dont les yeux se mouillèrent. Cocardasse junior blasphémait en lui-même tous les savants jurons que put jamais produire cette fertile terre de Gascogne.

— En selle, et au galop ! poursuivit Lagardère; je n'ai besoin de personne pour faire justice de ces drôles !

Carrigue et ses gens, qui avaient tâté des rapières de prévôt, ne demandaient pas mieux que d'aller un peu plus loin jouir de la fraîcheur de la nuit.

— Quant à vous, continua le chevau-léger, vous allez déguerpir, et vite; ou, par la mort de Dieu ! je vais vous donner une seconde leçon d'armes... à fond !

Il dégaina. Cocardasse et Passepoil firent reculer les estafiers, qui, forts de leur nombre, avaient des velléités de révolte.

— Qu'avons-nous à nous plaindre, insinua Passepoil, s'il veut absolument faire notre besogne ?

Pour la logique, vous ne trouverez pas beaucoup de Normands plus ferrés que frère Passepoil.

— Allons nous-en ! tel fut l'avis général.

Il est vrai que l'épée de Lagardère sifflait et fouettait le vent.

— Capédédiou ! fit observer Cocardasse en ouvrant la retraite, le bon sens dit que nous n'avons pas peur; chevalier, nous vous cédons la place.

— Pour vous faire plaisir, ajouta Passepoil, adieu !

— Au diable ! répliqua le Parisien en tournant le dos.

Les fourrageurs partirent au galop, les estafiers disparurent derrière l'enclos du cabaret. Ils oublièrent de payer; mais Passepoil ravit en passant un doux baiser à la maritorne qui demandait son argent.

Ce fut Lagardère qui solda tous les écots.

— La fille ! dit-il, ferme tes volets et mets tes barres... Quoi que tu entendes, là dans la douve, cette nuit, que chacun

dans ta maison, dorme sur les deux oreilles. Ce sont affaires qui ne vous regardent point!

La maritorne ferma ses volets et mit ses barres.

La nuit était presque complète, une nuit sans lune et sans étoiles. Un lumignon fumeux, placé à la tête du pont de planches, sous la niche d'une sainte Vierge, brillait faiblement, mais n'éclairait point au delà d'un cercle de dix ou douze pas. Sa lumière d'ailleurs ne pouvait descendre dans les douves, à cause du pont qui la masquait.

Lagardère était seul. Le galop des chevaux s'était étouffé au lointain. La vallée de Louron se plongeait déjà dans une obscurité profonde, où luisaient çà et là quelques lueurs rougeâtres marquant la cabane d'un laboureur ou la loge d'un berger. Le son plaintif des clochettes attachées au cou des chèvres montait, quand le vent donnait, avec les murmures sourds du gave d'Arau, qui verse ses eaux dans la Clarabide, au pied du Hachaz.

— Huit contre un, les misérables! se disait le jeune Parisien en prenant le chemin charretier pour descendre au fond de la douve; un assassinat! Quels bandits!... C'est à dégoûter de l'épée.

Il donna contre les tas de foin ravagés par Carrigue et sa troupe.

— Par le ciel! reprit-il en secouant son manteau, voici une crainte qui me pousse. Le page va prévenir Nevers qu'il y a ici une bande d'égorgeurs, et Nevers ne viendra pas, et ce sera une partie manquée, la plus belle partie du monde. Diable d'enfer! s'il en est ainsi, demain il y aura huit coquins d'assommés.

Il arrivait sous le pont. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité.

Les fourrageurs avaient fait une large place nette, juste à l'endroit où Lagardère était en ce moment devant la fenêtre basse. Il regarda cela d'un air content, et pensa qu'on serait bien en ce lieu pour jouer de la flamberge. Mais il pensait encore à autre chose. L'idée de pénétrer dans cet inabor-

dable château le tenait au collet. Ce sont de vrais diables, que ces héros qui ne tournent point vers le bien la force exceptionnelle dont ils sont doués. Murailles, verrous, gardiens, le beau Lagardère se riait de tout cela. Il n'eût point voulu d'une aventure où quelqu'un de ces obstacles eût manqué.

— Faisons connaissance avec le terrain, se disait-il, rendu déjà à l'espiègle gaieté de sa nature: Morbleu! monsieur le le duc va nous arriver bien en colère, et nous n'avons qu'à nous tenir!... Quelle nuit! il faudra ferrailler au jugé... Du diable si on pourra voir la pointe des épées!

Il était au pied des grands murs. Le château dressait à pic au-dessus de sa tête sa masse énorme, et le pont traçait un arc noir sur le ciel. Escalader ce mur à l'aide du poignard, c'était l'affaire de toute une nuit. En tâtonnant, la main de Lagardère rencontra la fenêtre basse.

— Bon, cela! s'écria-t-il. Çà! que vais-je lui dire, à cette fière beauté? Je vois d'ici l'éclair méchant de ses yeux noirs, ses sourcils d'aigle froncés par l'indignation.

Il se frotta les mains de tout cœur.

— Délicieux! délicieux!... Je lui dirai... il faut quelque chose de bien tourné... Je lui dirai... Palsambleu! Épargnons nos frais d'éloquence... Mais qu'est cela? s'interrompit-il tout à coup. Ce Nevers est charmant!... toujours charmant!

Il s'arrêta pour écouter. Un bruit avait frappé son oreille.

Des pas sonnaient en effet au bord de la douve, des pas de gentilshommes, car on entendait le tintement argentin des éperons.

— Oh! oh! pensa Lagardère, maître Cocardasse aurait-il dit vrai? Monsieur le duc se serait-il fait accompagner?

Le bruit de pas cessa. Le lumignon placé à la tête du pont éclaira deux hommes enveloppés de longs manteaux et immobiles. On voyait bien que leurs regards cherchaient à percer l'obscurité de la douve.

— Je ne vois personne, dit l'un d'eux à voix basse.

— Si fait, répondit l'autre, là-bas, près de la fenêtre.

Et il appela avec précaution.

— Cocardasse !...

Lagardère resta immobile...

— Faënza! appela encore le second interlocuteur : c'est moi... M. de Peyrolles!

— Il me semble que je connais ce nom de coquin! pensa Lagardère.

Peyrolles appela pour la troisième fois :

— Passepoil !... Staupitz!

— Si ce n'était pas un des nôtres?... murmura son compagnon.

— C'est impossible, répliqua Peyrolles; j'ai ordonné qu'on laissât ici une sentinelle... C'est Saldagne, je le reconnais... Saldagne!

— Présent! répondit Lagardère qui prit à tout hasard l'accent espagnol.

— Voyez-vous! s'écria M. de Peyrolles, j'en étais sûr!... Descendons par l'escalier... ici... voilà la première marche...

Lagardère pensait :

— Du diable si je ne joue pas un rôle dans cette comédie!

Les deux hommes descendaient. Le compagnon de Peyrolles était, sous son manteau, de belle taille et de riche prestance. Lagardère avait cru reconnaître dans son accent, quand il avait parlé, un léger ressouvenir de la gamme italienne.

— Parlons bas, s'il vous plaît, dit-il en descendant avec précaution l'escalier étroit et raide.

— Inutile, monseigneur, répondit Peyrolles.

— Bon! fit Lagardère, c'est un monseigneur.

— Inutile, poursuivit le factotum; les drôles savent parfaitement le nom de celui qui les paye.

— Moi! je n'en sais rien, pensa le jeune chevau-léger, et je voudrais bien le savoir.

— J'ai eu beau faire, reprit M. de Peyrolles, ils n'ont pas voulu croire que c'était M. le marquis de Caylus.

— C'est déjà précieux à savoir, se dit Lagardère; il est évident que j'ai affaire ici à deux parfaits coquins.

— Tu viens de la chapelle? demanda celui qui semblait être le maître.

— Je suis arrivé trop tard, répondit Peyrolles d'un air contrit.

Le maître frappa du pied avec colère.

— Maladroit! s'écria-t-il.

— J'ai fait ce que j'ai pu, monseigneur. J'ai bien trouvé le registre où dom Bernard avait inscrit le mariage de Mlle de Caylus avec M. de Nevers, ainsi que la naissance de leur fille...

— Eh bien?

— Les pages contenant ces inscriptions ont été arrachées.

Lagardère était tout oreilles.

— On nous a prévenus! dit le maître avec dépit; mais qui? Aurore?... oui, ce doit être Aurore... Elle pense voir Nevers cette nuit, elle veut lui remettre, avec l'enfant, les titres qui établissent sa naissance... Dame Marthe n'a pu me dire cela, puisqu'elle l'ignorait elle-même; mais je le devine.

— Eh bien, qu'importe? fit Peyrolles. Nous sommes à la parade. Une fois Nevers mort...

— Une fois Nevers mort, repartit le maître, l'héritage va tout droit à l'enfant.

Il y eut un silence, Lagardère retenait son souffle.

— L'enfant... commença très-bas Peyrolles.

— L'enfant disparaîtra, interrompit celui qu'on appelait monseigneur. J'aurais voulu éviter cette extrémité; mais elle ne m'arrêtera pas... Quel homme est ce Saldagne?

— Un déterminé coquin

— Peut-on se fier à lui?

— Pourvu qu'on le paye bien... oui.

Le maître réfléchissait.

— J'aurais voulu, dit-il, n'avoir d'autre confident que nous-mêmes... mais ni toi ni moi n'avons la tournure de Nevers.

— Vous êtes trop grand, répliqua Peyrolles; je suis trop maigre.

— Il fait noir comme dans un four, reprit le maître, et ce Saldagne est à peu près de la taille du duc. Appelle-le.

— Saldagne! fit Peyrolles.

— Présent! répondit encore le Parisien.

— Avance ici!

Lagardère s'avança. Il avait relevé le col de son manteau, et les bords de son feutre lui cachaient le visage.

— Veux-tu gagner cinquante pistoles outre ta part? lui demanda le maître.

— Cinquante pistoles! répondit le Parisien; que faut-il faire?

Tout en parlant, il faisait ce qu'il pouvait pour distinguer les traits de l'inconnu; mais ce dernier était aussi bien caché que lui.

— Devines-tu? demanda le maître à Peyrolles.

— Oui, répliqua celui-ci.

— Approuves-tu!

— J'approuve. Mais notre homme a un mot de passe.

— Dame Marthe me l'a donné. C'est la devise de Nevers.

— *Adsum?* demanda Peyrolles.

— Il a coutume de le dire en français : *J'y suis!*

— J'y suis, répéta involontairement Lagardère.

— Tu prononceras cela tout bas sous la fenêtre, dit l'inconnu, qui se pencha vers lui. Les volets s'ouvriront, puis la grille qui est à charnière... une femme paraîtra; elle te parlera, tu ne sonneras pas mot, mais tu mettras un doigt sur ta bouche. Comprends-tu?

— Pour faire croire que nous sommes épiés? Oui, je comprends.

— Il est intelligent, ce garçon-là, murmura le maître. Puis reprenant : — La femme te remettra un fardeau... tu le prendras en silence... tu me l'apporteras...

— Et vous me compterez cinquante pistoles?

— C'est cela!

— Je suis votre homme...

— Chut!... fit M. de Peyrolles.

Ils se prirent tous trois à écouter. On entendait un bruit lointain dans la campagne.

— Séparons-nous, dit le maître; où sont tes compagnons?

Lagardère montra sans hésiter la partie des douves qui tournait, au delà du pont, vers le Hachaz.

— Ici, répliqua-t-il, en embuscade dans le foin.

— C'est bien; tu te souviens du mot de passe?

— J'y suis!

— Bonne chance, et à bientôt!

— A bientôt!

Peyrolles et son compagnon remontèrent l'escalier; Lagardère les suivait des yeux. Il essuya son front que la sueur trempait.

— Dieu me tiendra compte à mes derniers moments, se dit-il, de l'effort que j'ai fait pour ne pas mettre mon épée dans le ventre de ces misérables!... Mais il faut aller jusqu'au bout... Désormais je veux savoir...

Il mit sa tête entre ses mains, car ses pensées bouillaient dans son cerveau. Nous pouvons affirmer qu'il ne songeait plus guère à son duel ni à son escapade d'amour.

— Que faire? se dit-il; enlever la petite fille? car ce fardeau, ce doit être l'enfant... mais à qui la confier?... je ne connais dans ce pays que Carrigue et ses bandouliers, mauvaises gouvernantes pour une jeune demoiselle!... Et pourtant il faut que je l'aie!... Il le faut!... Si je ne la tire pas de là, les infâmes tueront l'enfant comme ils comptent tuer le père... Par la mordieu! ce n'était cependant point pour tout cela que j'étais venu.

Il se promenait à grands pas entre les meules de foin. Son agitation était extrême. A tout instant il regardait cette fenêtre basse, pour voir si les contrevents ne roulaient point sur leurs gros gonds rouillés. Il ne vit rien; mais il entendit bientôt un bruit faible à l'intérieur. C'était la grille qui s'ouvrait derrière les volets.

— *Adsum!* dit une douce voix de femme qui tremblait.

Lagardère enjamba d'un saut les bottes de foin qui le séparaient du rempart, et répondit sous la croisée :

— J'y suis!

— Dieu soit loué! fit la voix de femme.

Et les contrevents s'ouvrirent à leur tour.

La nuit était bien obscure; mais les yeux du Parisien étaient faits depuis longtemps aux ténèbres. Dans la femme qui se pencha au dehors de la fenêtre, il reconnut parfaitement Aurore de Caylus, toujours belle, mais pâle et brisée par l'épouvante.

Si vous eussiez dit en ce moment à Lagardère qu'il avait fait dessein d'entrer dans la chambre de cette femme par surprise, il vous eût donné un démenti. Cela, de la meilleure foi du monde.

Ne fût-ce que pour quelques minutes, sa fièvre folle faisait trêve. Il etait sage en restant hardi comme un lion. Peut-être qu'à cette heure un autre homme naissait en lui.

Aurore regarda au-devant d'elle.

— Je ne vois rien, dit-elle. Philippe, où êtes-vous?

Lagardère lui tendit sa main, qu'elle pressa contre son cœur. Lagardère chancela. Il se sentit venir des larmes.

— Philippe, Philippe, reprit la pauvre jeune femme, êtes-vous bien sûr de ne pas avoir été suivi! Nous sommes vendus, nous sommes trahis!...

— Ayez courage, madame, balbutia le Parisien.

— Est-ce toi qui as parlé? s'écria-t-elle; tiens, c'est certain... je deviens folle! je ne te reconnais plus ta voix.

L'une de ses mains tenait le fardeau dont M. de Peyrolles et son compagnon avaient parlé; de l'autre elle se pressa le front, comme pour se fixer ses pensées en révolte.

— J'ai tant de choses à te dire! reprit-elle. Par où commencerai-je?

— Nous n'avons pas le temps, murmura Lagardère, qui avait pudeur de surprendre certains secrets; hâtons-nous, madame.

— Pourquoi ce ton glacé?... pourquoi ne m'appelles-tu pas Aurore?... Est-ce que tu es fâché contre moi?

— Hâtons-nous, Aurore, hâtons-nous!

— Je t'obéis, mon Philippe bien-aimé... je t'obéirai toujours!... Voici notre petite chérie... prends-là... elle n'est plus en sûreté avec moi... Ma lettre a dû t'instruire... Il se trame autour de nous quelque infamie...

Elle tendit l'enfant, qui dormait enveloppée dans une pelisse de soie. Lagardère la reçut sans dire une parole.

— Que je l'embrasse encore! s'écria la pauvre mère dont la poitrine éclatait en sanglots; rends-la moi, Philippe... Ah! je croyais mon cœur plus fort!... Qui sait quand je reverrai ma fille!

Les larmes noyèrent sa voix. Lagardère sentit qu'elle lui tendait un objet blanc, et demanda:

— Qu'est-ce que ceci?

— Tu sais bien... Mais tu es aussi troublé que moi, mon pauvre Philippe... Ce sont les pages arrachées au registre de la chapelle, tout l'avenir de notre enfant!

Lagardère prit les papiers en silence. Il craignait de parler.

Les papiers étaient dans une enveloppe au sceau de la chapelle paroissiale de Caylus. Au moment où il les recevait, un son de cornet à bouquin, plaintif et prolongé, se fit entendre dans la vallée.

— Ce doit être un signal, s'écria Mlle de Caylus; sauve-toi, Philippe, sauve-toi!

— Adieu, dit Lagardère jouant son rôle jusqu'au bout pour ne pas briser le cœur de la jeune mère ; ne crains rien, Aurore, ton enfant est en sûreté.

Elle attira sa main jusqu'à ses lèvres et la baisa ardemment.

— Je t'aime! fit-elle seulement à travers ses larmes. Puis elle ferma les contrevents et disparut.

VII

DEUX CONTRE VINGT

C'était en effet un signal. Trois hommes, portant des cornets de berger, étaient apostés sur la route d'Argelès, que devait suivre M. le duc de Nevers pour se rendre au château de Caylus, où l'appelaient à la fois une lettre suppliante de sa jeune femme et l'insolente missive du chevalier de Lagardère.

Le premier de ces hommes devait envoyer un son au moment où Nevers passerait la Clarabide, le second quand il entrerait en forêt, le troisième quand il arriverait aux premières maisons du hameau de Tarrides.

Il y avait, tout le long de ce chemin, de bons endroits pour commettre un meurtre. Mais Philippe de Gonzague n'avait point l'habitude d'attaquer en face. Il voulait colorer son crime. L'assassinat devait s'appeler vengeance, et passer, bon gré mal gré, sur le compte de Caylus-Verrou.

Voici donc notre beau Lagardère, notre incorrigible batailleur, notre triple fou, voici donc la première lame de France et de Navarre avec une petite fille de deux ans sur les bras.

Il était, veuillez en être convaincu, fort embarrassé de sa personne; il portait l'enfant gauchement, comme un notaire fait l'exercice; il le berçait dans ses mains maladroites à ce métier nouveau. Il n'avait plus qu'une préoccupation en cet univers : c'était de ne point éveiller la petite fille !...

— Do, do! l'enfant do!... — disait-il, les yeux humides, mais ne pouvant s'empêcher de rire.

Vous l'eussiez donné en mille à tous les chevau-légers du corps, ses anciens camarades : aucun n'aurait deviné ce que ce terrible bretteur faisait en ce moment sur la route de l'exil. Il était tout entier à sa besogne de bonne d'enfant; il regardait à ses pieds pour ne point donner de secousses à la dormeuse, il eût voulu avoir un coussin d'ouate dans chaque main. Un second signal plus rapproché envoya sa notre plaintive dans le silence de la nuit.

— Que diable est cela! se dit Lagardère.

Mais il regardait la petite Aurore. Il n'osait pas l'embrasser. C'était un joli petit être, blanc et rose; ses paupières fermées montraient déjà les longs cils de soie qu'elle héritait de sa mère. Un ange, un bel ange de Dieu endormi! Lagardère écoutait son souffle si doux et si pur; Lagardère admirait ce calme profond, ce repos qui était un long sourire.

— Et ce calme, ce repos, se disait-il, au moment où sa mère pleure, au moment où son père... Ah! ah! s'interrompit-il, ceci va changer bien des choses. On a confié un enfant à cet écervelé de Lagardère... c'est bon; pour défendre l'enfant, la cervelle va lui venir.

Puis il reprenait :

— Comme cela dort !... A quoi peuvent penser ces petits fronts couronnés de leurs boucles angéliques? C'est une âme qui est là-dedans. Cela deviendra une femme capable de charmer, d'aimer, hélas! et de souffrir...

Puis encore :

— Comme il doit être bon de gagner peu à peu, à force

de soins, à force de tendresse, tout l'amour de ces chères petites créatures, de guetter le premier sourire, d'attendre la première caresse, et qu'il doit être facile de se dévouer tout entier à leur bonheur!

Et mille autres folies que la plupart des hommes de bon sens n'auraient point trouvées. Et mille naïvetés tendres qui feraient sourire les messieurs; mais qui eussent mis des larmes dans les yeux de toutes les mères. Et enfin ce mot, ce dernier mot, parti du fond de son cœur comme un acte de contrition :

— Ah! je n'avais jamais tenu un enfant dans mes bras!..

A ce moment, le troisième signal partit derrière les cabanes du hameau de Tarrides. Lagardère tressaillit et s'éveilla. Il avait rêvé qu'il était père. Un pas vif et sonore se fit entendre au revers du cabaret de la *Pomme d'Adam*. Cela ne pouvait se confondre avec la marche de ces soudards qui étaient là tout à l'heure. Au premier son, Lagardère se dit :

— C'est lui!

Nevers avait dû laisser son cheval à la lisière de la forêt.

Au bout d'une minute à peine, Lagardère, qui devinait bien maintenant que ces cris du cornet à bouquin dans la vallée, sous bois et sur la montagne, étaient pour Nevers, le vit passer devant le lumignon qui éclairait l'image de la Vierge à la tête du pont.

La belle tête de Philippe de Nevers, pensive quoique toute jeune, fut illuminée vivement durant une seconde; puis on ne vit plus que la noire silhouette d'un homme à la taille fière et haute; puis encore l'homme disparut. Nevers descendait les degrés du petit escalier collé au rebord des douves. Quand il toucha le sol du fossé, le Parisien l'entendit qui mettait l'épée à la main et qui murmurait entre ses dents :

— Deux porteurs de torches ne feraient pas mal ici.

Il s'avança en tâtonnant. Les bottes de foin jetées çà et là le faisaient trébucher.

— Est-ce que ce diable de chevalier me veut faire jouer à collin-maillard! — dit-il avec un commencement d'impatience.

Puis s'arrêtant :

— Holà! n'y a-t-il personne ici?

— Il y a moi, répondit le Parisien, et plût à Dieu qu'il n'y eût que moi!

Nevers n'entendit point la seconde moitié de cette réponse. Il se dirigea vivement vers l'endroit d'où la voix était partie.

— A la besogne, chevalier! s'écria-t-il, livrez-moi seulement le fer, pour que je sache bien où vous êtes. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner.

Le Parisien berçait toujours la petite fille, qui dormait de mieux en mieux.

— Il faut d'abord que vous m'écoutiez, monsieur le duc, commença-t-il.

— Je vous défie de me persuader cela, interrompit Nevers, après le message que j'ai reçu de vous ce matin. Voici que je vous aperçois, chevalier; en garde!

Lagardère n'avait pas seulement songé à dégaîner. Son épée, qui d'ordinaire sautait toute seule hors du fourreau, semblait sommeiller comme le beau petit ange qu'il tenait dans ses bras.

— Quand je vous ai envoyé mon message de ce matin, dit-il, j'ignorais ce que je sais ce soir.

— Oh! oh! fit le jeune duc d'un accent railleur, nous n'aimons pas à ferrailler à tâtons, je vois cela.

Il fit un pas l'épée haute. Lagardère rompit, et dégaîna en disant :

— Écoutez-moi seulement!

— Pour que vous insultiez encore mademoiselle de Caylus, n'est-ce pas?

La voix du jeune duc tremblait de colère.

— Non, sur ma foi! non... je veux vous dire... Diable d'homme! s'interrompit-il en parant la première attaque de Nevers; prenez garde!

Nevers furieux crut qu'on se moquait de lui. Il fondit de tout son élan sur son adversaire, et lui porta botte sur botte avec la prodigieuse vivacité qui le faisait si terrible sur le terrain. Le Parisien para d'abord de pied ferme et sans riposter. Ensuite, il se mit à rompre en parant toujours, et, à chaque fois qu'il rejetait à droite ou à gauche l'épée de Nevers, il répétait:

— Écoutez-moi! écoutez-moi! écoutez-moi!

— Non, non, non! répondait Nevers, accompagnant chaque négation d'une solide estocade.

A force de rompre, le Parisien se sentit acculé tout contre le rempart. Le sang lui montait rudement aux oreilles. Résister si longtemps à l'envie de rendre un honnête horion, voilà de l'héroïsme!

— Écoutez-moi! dit-il une dernière fois.

— Non! répondit Nevers.

- Vous voyez bien que je ne puis plus reculer! fit Lagardère avec un accent de détresse qui avait son côté comique.

— Tant mieux, riposta Nevers.

— Diable d'enfer! s'écria Lagardère à bout de parades et de patience, faudra-t-il vous fendre le crâne pour vous empêcher de tuer votre enfant?

Ce fut comme un coup de foudre. L'épée tomba des mains de Nevers.

— Mon enfant! répéta-t-il; ma fille dans vos bras!...

Lagardère avait enveloppé de son manteau sa charge précieuse. Dans les ténèbres, Nevers avait cru jusqu'alors que le Parisien se servait de son manteau roulé autour du bras gauche comme d'un bouclier. C'était la coutume. Son sang se figeait dans ses veines quand il pensait aux bottes fu-

rieuses qu'il avait poussées au hasard. Son épée aurait pu...

— Chevalier, dit-il, vous êtes un fou, comme moi et tant d'autres... mais fou d'honneur, fou de vaillance... On viendrait me dire que vous vous êtes vendu au marquis de Caylus, sur ma parole, je ne le croirais pas.

— Bien obligé, fit le Parisien qui soufflait comme un cheval vainqueur après la course, quelle grêle de coups!.... Vous êtes un moulin à estocades, monsieur le duc!

— Rendez-moi ma fille!...

Nevers, disant cela, voulut soulever le manteau. Mais le Parisien lui rabattit la main d'un petit coup sec.

— Doucement! fit-il; vous allez me la réveiller, vous?

— M'apprendrez-vous du moins... !

— Diable d'homme! il ne voulait pas me laisser parler, le voilà maintenant qui prétend me forcer à lui conter des histoires. Embrassez-moi cela, père, voyons légèrement, bien légèrement.

Nevers machinalement fit comme on lui disait.

— Avez-vous quelquefois vu en salle un tour d'armes pareil? demanda Lagardère avec un naïf orgueil; soutenir une attaque à fond, l'attaque de Nevers, de Nevers en colère, sans riposter une seule fois, avec un enfant endormi dans les bras, un enfant qui ne s'éveille point?

— Au nom du ciel! supplia le jeune duc.

— Dites au moins que c'est un beau travail!... Tête-bleu! je suis en nage. Vous voudriez bien savoir?... s'interrompit-il. Assez d'embrassades, papa! laissez-nous, maintenant. Nous sommes déjà de vieux amis tous deux, la minette et moi. Je gage cent pistoles, et du diable si je les ai! qu'elle va me sourire en s'éveillant.

Il la recouvrit du pan de son manteau, avec un soin et des précautions que n'ont certes pas toujours les bonnes nourrices. Puis il la déposa dans le foin, sous le pont, contre le rempart.

— Monsieur le duc, ajouta-t-il en reprenant tout à coup

son accent sérieux et mâle; je réponds de votre fille sur ma vie, quoi qu'il arrive... Ce faisant, j'expie autant qu'il est en moi le tort d'avoir parlé légèrement de sa mère, qui est une belle, une noble, une sainte femme!

— Vous me ferez mourir, gronda Nevers, qui était à la torture; vous avec donc vu Aurore?

— Je l'ai vue.

— Où cela?

— Ici, à cette fenêtre.

— Et c'est elle qui vous a donné l'enfant?

— C'est elle qui a cru mettre sa fille sous la protection de son époux.

— Je m'y perds?...

— Ah! monsieur le duc, il se passe ici d'étranges choses!... Puisque vous êtes en humeur de bataille, vous en aurez, Dieu merci! tout à l'heure à cœur joie.

— Une attaque? fit Nevers.

Le Parisien se baissa tout à coup et mit son oreille contre terre.

— J'ai cru qu'ils venaient, murmura-t-il en se relevant.

— De qui parlez-vous?

— De braves qui sont chargés de vous assassiner.

Il raconta en peu de mots la conversation qu'il avait surprise, son entrevue avec M. de Peyrolles et un inconnu, l'arrivée d'Aurore, et ce qui s'en était suivi. Nevers l'écoutait stupéfait.

— De sorte que, acheva Lagardère, j'ai gagné ce soir mes cinquante pistoles sans aucunement me déranger.

Ce Peyrolles, disait M. de Nevers en se parlant à lui-même, est l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, mon meilleur ami, un frère, qui est présentement dans ce château pour me servir.

— Je n'ai jamais eu l'honneur de me rencontrer avec

M. le prince de Gonzague, répondit Lagardère; je ne sais pas si c'était lui.

— Lui!... se récria Nevers; c'est impossible! Ce Peyrolles a une figure de scélérat; il se sera fait acheter par le vieux Caylus.

Lagardère fourbissait paisiblement son épée avec le pan de sa jaquette.

— Ce n'était pas M. de Caylus, dit-il; c'était un jeune homme. Mais ne nous perdons pas en suppositions, monsieur le duc; quel que soit le nom de ce misérable, c'est un gaillard habile, ses mesures étaient prises admirablement : il savait jusqu'à votre mot de passe. C'est à l'aide de ce mot que j'ai pu tromper Aurore de Caylus. Ah! celle-là vous aime, entendez-vous! et j'aurais voulu baiser la terre à ses pieds pour faire pénitence de mes fatuités folles. Voyons, s'interrompit-il, n'ai-je plus rien à vous dire? Rien, sinon qu'il y a un paquet scellé sous la pelisse de l'enfant : son acte de naissance et votre acte de mariage. Ah! ah! ma belle! fit-il en admirant son épée fourbie, qui semblait attirer tous les pâles rayons épars dans la nuit, et qui les renvoyait en une gerbe de fugitives étincelles, voici notre toilette achevée... Nous avons fait assez de fredaines, nous allons nous mettre en branle pour une bonne cause, mademoiselle... et tenez-vous bien!

— Lagardère, dit-il d'une voix profondément émue, je ne vous connaissais pas... Vous êtes un noble cœur.

— Moi, répliqua le Parisien en riant, je n'ai plus qu'une idée, c'est de me marier le plus tôt possible, afin d'avoir un ange blond à caresser. Mais chut!...

Il tomba vivement sur ses genoux.

— Cette fois, je ne me trompe pas, reprit-il.

Nevers se pencha aussi pour écouter.

— Je n'entends rien, dit-il.

— C'est que vous êtes un duc, répliqua le Parisien.

Puis il ajouta en se relevant :

— On rampe là-bas, du côté du Hachaz, et ici, vers l'ouest.

— Si je pouvais faire savoir à Gonzague en quel état je suis, pensa tout haut Nevers, nous aurions une bonne épée de plus.

Lagardère secoua la tête.

— J'aimerais mieux Carrigue et mes gens avec leurs carabines, — répliqua-t-il.

Il s'interrompit tout à coup pour demander :

— Etes-vous venu seul ?

— Avec un enfant, Berrichon, mon page.

— Je le connais ; il est leste et adroit. S'il était possible de le faire venir... — Nevers mit ses doigts entre ses lèvres, et donna un coup de sifflet retentissant. Un coup de sifflet pareil lui répondit derrière le cabaret de la *Pomme d'Adam*. — La question est de savoir, murmura Lagardère, s'il pourra parvenir jusqu'à nous.

— Il passerait par un trou d'aiguille ! dit Nevers.

L'instant d'après, en effet, on vit paraître le page au haut de la berge.

— C'est un brave enfant ! s'écria le Parisien qui s'avança vers lui. — Saute ! commanda-t-il.

Le page obéit aussitôt, et Lagardère le reçut dans ses bras.

— Faites vite, dit le petit homme ; ils avancent là-haut.. Dans une minute, il n'y aura plus de passage.

— Je les croyais en bas, repartit Lagardère étonné.

— Il y en a partout !

— Mais ils ne sont que huit !

— Ils sont vingt pour le moins... Quand ils ont vu que vous étiez deux, ils ont pris les contrebandiers du Mialhat...

— Bah ! fit Lagardère, vingt ou huit, qu'importe? Tu vas monter à cheval, mon garçon ; mes gens sont là-bas au hameau de Gau... Une demi-heure pour aller et revenir... Marche !

Il le saisit par les jambes et l'enleva. L'enfant se raidit et put saisir le rebord du fossé. Quelques secondes s'écoulèrent puis un coup de sifflet annonça son entrée en forêt.

— Que diable! dit Lagardère, nous tiendrons bien une demi-heure, s'ils nous laissent élever nos fortifications.

— Voyez! fit le jeune duc en montrant du doigt un objet qui brillait faiblement de l'autre côté du pont.

— C'est l'épée du frère Passepoil, un coquin soigneux, qui ne laisse jamais de rouille à sa lame... Cocardasse doit être avec lui... Ceux-là n'attaqueront pas... Un coup de main, s'il vous plaît, monsieur le duc, pendant que nous avons le temps.

Il y avait au fond du fossé, outre les bottes de foin éparses ou accumulées, des débris de toute sorte, des planches, des madriers, des branches mortes. Il y avait, de plus, une charrette à demi chargée que les faneurs avaient laissée lors de la descente de Carrigue et de ses gens. Lagardère et Nevers, prenant la charrette pour point d'appui et l'endroit où dormait l'enfant pour centre, improvisèrent lestement un système de barricades, afin de rompre au moins le front d'attaque des assaillants.

Le Parisien dirigeait les travaux. Ce fut une citadelle bien pauvre et bien élémentaire, mais elle eut du moins ce mérite d'être bâtie en une minute. Lagardère avait amasssé des matériaux cà et là; Nevers entassait les bottes de foin servant de fascines. On laissait partout des passages pour les sorties. Vauban eût envié cet impromptu de forteresse.

Une demi-heure! il s'agissait de tenir une demi-heure!

Tout en travaillant, Nevers disait :

— Ah çà! bien décidément, vous allez donc vous battre pour moi, chevalier?

— Et comme il faut, monsieur le duc, vous allez voir!... Pour vous un peu... énormément pour la petite fille!

Les fortifications étaient achevées. Ce n'était rien; mais dans ces ténèbres cela pouvait embarrasser gravement l'at-

taque. Nos deux assiégés comptaient là-dessus. Ils comptaient encore plus sur leurs bonnes épées.

— Chevalier, dit Nevers, je n'oublierai pas cela... C'est désormais entre nous à la vie, à la mort !...

Lagardère lui tendit la main ; le duc l'attira contre sa poitrine et lui donna l'accolade.

— Frère, reprit-il, si je vis, tout sera commun entre nous... si je meurs..

— Vous ne mourrez pas ! interrompit le Parisien.

— Si je meurs... répéta Nevers.

— Eh bien, sur ma part du paradis, s'écria Lagardère avec émotion, je serai son père !

Ils se tinrent un instant embrassés, et jamais deux plus vaillants cœurs ne battirent l'un sur l'autre. Puis Lagardère se dégagea.

A nos épées, dit-il ; les voici !

Des bruits sourds s'entendirent dans la nuit. Lagardère et Nevers avaient l'épée nue dans la main droite, leurs mains gauches restaient unies.

Tout à coup, les ténèbres semblèrent s'animer, et un grand cri les enveloppa. Les assassins fondaient sur eux de tous les côtés à la fois.

XIII

BATAILLE

Ils étaient vingt pour le moins : le page n'avait point menti. Il y avait là non-seulement des contrebandiers du Mialhat, mais une demi-douzaine de bandouliers récoltés dans la vallée. C'est pour cela que l'attaque venait si tard.

M. de Peyrolles avait rencontré les estafiers en embuscade. A la vue de Saldagne, il s'était grandement étonné.

— Pourquoi n'es-tu pas à ton poste ? lui demanda-t-il.

— A quel poste ?

— Ne t'ai-je pas parlé tout à l'heure dans le fossé ?

— A moi ?

— Ne t'ai-je pas promis cinquante pistoles !

On s'expliqua. Quand Peyrolles sut qu'il avait fait un pas de clerc, quand il connut le nom de l'homme à qui il s'était livré, il fut pris d'une grande frayeur. Les braves eurent beau lui dirent que Lagardère était là pour attaquer lui-même, et qu'entre Nevers et lui c'était guerre à mort, Peyrolles ne fut point rassuré. Il comprit d'instinct l'effet qu'avait dû produire sur une âme loyale et toute jeune la soudaine découverte d'une trahison. A cette heure, Lagardère devait

être un allié du duc. A cette heure, Aurore de Çaylus devait être prévenue. Car, ce que Peyrolles ne devina point, ce fut la conduite du Parisien. Peyrolles ne put concevoir cette témérité de se charger d'un enfant à l'heure du combat.

Staupitz, Pinto, le Matador et Saldagne furent dépêchés en recruteurs. Peyrolles, lui, se chargea d'avertir son maître et de surveiller Aurore de Caylus. En ce temps, surtout vers les frontières, on trouvait toujours suffisante quantité de rapières à vendre. Nos quatre prévôts revinrent bien accompagnés. Mais qui pourrait dire l'embarras profond, les peines de conscience, les douleurs en un mot de maître Cocardasse junior et de son *alter ego*, frère Passepoil !

C'étaient deux coquins, nous accordons cela volontiers; ils tuaient pour un prix ; leur rapière ne valait pas mieux qu'un stylet de bravo ou qu'un couteau de bandit; mais les pauvres diables n'y mettaient point de malice. Ils gagnaient leur vie à cela. C'était la faute du temps et des mœurs bien plus encore que leur faute à eux. En ce siècle si grand qu'il-luminait tant de gloire, il n'y avait guère de brillant qu'une certaine couche superficielle, au-dessous de laquelle était le chaos.

Encore cette couche du dessus avait-elle bien des taches parmi ses paillettes et sur son brocart ! La guerre avait tout démoralisé, depuis le haut jusqu'au bas. La guerre était mercenaire au premier chef. On peut bien le dire, pour la plupart des généraux comme pour les derniers soldats, l'épée était purement un outil, et la vaillance un gagne-pain.

Cocardasse et Passepoil aimaient leur petit Parisien, qui les dépassait de la tête. Quand l'affection naît dans ces cœurs pervertis, elle est tenace et forte. Cocardasse et Passepoil, d'ailleurs, et à part cette affection dont nous savons l'origine, n'étaient nullement incapables de bien faire. Il y avait de bons germes en eux, et l'affaire du petit orphelin de l'hôtel ruiné de Lagardère n'était pas la seule bonne action qu'ils eussent faite en leur vie, au hasard et par mégarde.

Mais leur tendresse pour Henri était leur meilleur sentiment, et quoiqu'il s'y mêlât bien quelque peu d'égoïsme, puisqu'ils se miraient tous deux dans leur glorieux élève, on peut dire que leur amitié n'avait point l'intérêt pour mobile. Cocardasse et Passepoil auraient volontiers exposé leur vie pour Lagardère. Et voilà que ce soir la fatalité les mettait en face de lui ! Pas moyen de se dédire ! Leurs lames étaient à Peyrolles qui les avait payées. Fuir ou s'abstenir, c'était manquer hautement au point d'honneur, rigoureusement respecté par leurs pareils.

Ils avaient été une heure entière sans s'adresser la parole. Durant toute cette soirée, Cocardasse ne jura pas une seule fois capédédiou ! Ils poussaient tous deux de gros soupirs, à l'unisson. De temps en temps ils se regardaient d'un air piteux. Ce fut tout. Quand on se mit en branle pour l'assaut, ils se serrèrent la main tristement. Passepoil dit :

— Que veux-tu ? nous ferons de notre mieux.

Et Cocardasse soupira.

— Ca ne se peut pas, frère Passepoil, ça ne se peut pas. Fais comme moi.

Il prit dans la poche de ses chausses le bouton d'acier qui lui servait en salle, et l'adapta au bout de son épée. Passepoil l'imita.

Tous deux respirèrent alors : ils avaient le cœur plus libre.

Les estafiers et leurs nouveaux alliés s'étaient divisés en trois troupes. La première avait tourné les douves pour arriver du côté de l'ouest ; la seconde gardait sa position au delà du pont ; la troisième, composée principalement de bandouliers et de contrebandiers conduits par Saldagne, devait attaquer de face, en arrivant par le petit escalier. Lagardère et Nevers les voyaient distinctement depuis quelques secondes. Ils auraient pu compter ceux qui se glissaient le long de l'escalier.

— Attention ! avait dit Lagardère ; dos à dos... toujours

l'appui au rempart... L'enfant n'a rien à craindre, il est protégé par le poteau du pont... Jouez serré, monsieur le duc! Je vous préviens qu'ils sont capables de vous enseigner à vous-même votre propre botte, si, par cas, vous l'avez oublié... C'est encore moi, s'interrompit-il avec dépit, c'est encore moi qui ai fait cette sottise-là! mais tenez-vous ferme. Quant à moi, j'ai la peau trop dure pour ces épées de malotrus.

Sans les précautions qu'ils avaient prises à la hâte, ce premier choc des estafiers eût été terrible. Ils s'élancèrent en effet tous à la fois et tête baissée en criant :

— A Nevers! à Nevers!

Et par dessus ce cri général, on entendait les deux voix amies du Gascon et du Normand, qui éprouvaient une certaine consolation à constater ainsi qu'ils ne s'adressaient point à leur ancien élève.

Les estafiers n'avaient aucune idée des obstacles accumulés sur leur passage. Ces remparts, qui ont pu sembler au lecteur une pauvre et puérile ressource, firent d'abord merveille. Tous ces hommes à lourds accoutrements et à longues rapières vinrent donner dans les poutres et s'embarrasser parmi le foin. Bien peu arrivèrent jusqu'à nos deux champions, et ceux-là en portèrent la marque.

Il y eut du bruit, de la confusion; en somme, un seul bandoulier resta par terre. Mais la retraite ne ressembla pas à l'attaque. Dès que le gros des assassins commença à plier, Nevers et son ami prirent à leur tour l'offensive.

— J'y suis! j'y suis! crièrent-ils en même temps.

Et tous deux se lancèrent en avant.

Le Parisien perça du premier coup un bandoulier d'outre en outre; ramenant l'épée et coupant à revers, il trancha le bras d'un contrebandier ; puis, ne pouvant arrêter son élan, et arrivant sur le troisième de trop court, il lui écrasa le crâne d'un coup de pommeau. Ce troisième était l'Allemand Staupitz, qui tomba lourdement à la renverse.

— J'y suis ! j'y suis !

Nevers taillait aussi de son mieux. Outre un partisan qu'il avait jeté sous les roues de la charrette, le Matador et Joël étaient grièvement blessés de sa main. Mais comme il allait achever ce dernier, il vit deux ombres qui se glissaient le long du mur dans la direction du pont.

— A moi, chevalier ! cria-t-il en retournant précipitamment sur ses pas.

Lagardère ne prit que le temps d'allonger un vertueux fendant à Pinto, qui, tout le restant de sa vie, ne put montrer qu'une seule oreille.

— Vive Dieu ! dit-il en rejoignant Nevers, j'avais presque oublié l'ange blond, mes amours !

Les deux ombres avaient pris le large. Un silence profond régnait dans les douves. Il y avait un quart-d'heure de passé.

— Reprenez haleine vivement, monsieur le duc, dit Lagardère, les drôles ne nous laisseront pas longtemps en repos... Êtes-vous blessé ?

— Une égratignure.

— Où cela ?

— Au front.

Le Parisien ferma les poings et ne parla plus. C'étaient les suites de sa leçon d'escrime.

Deux ou trois minutes se passèrent ainsi, puis l'assaut recommença, mais cette fois sérieusement et avec ensemble.

Les assaillants arrivaient sur deux lignes et prenaient soin d'écarter les obstacles avant de passer outre.

— C'est l'heure de battre fort et ferme ! dit Lagardère à demi-voix ; surtout, ne vous occupez que de vous, monsieur le duc, je couvre l'enfant.

C'était un cercle silencieux et sombre, qui allait se rétrécissant autour d'eux.

Dix lames s'allongèrent.

— J'y suis! fit le Parisien qui bondit en avant encore une fois.

Le Tueur poussa un cri et tomba sur le corps de deux bandouliers foudroyés. Les estafiers reculèrent, mais de quelques semelles seulement. Ceux qui venaient les derniers criaient toujours :

— A Nevers! à Nevers!

Et Nevers répondait, car il s'échauffait au jeu :

— J'y suis, mes compagnons! Voici de mes nouvelles... Encore!... encore!

Et, chaque fois, sa lame sortait humide et rouge.

Ah! c'étaient deux fiers lutteurs!

— A toi, seigneur Saldagne! criait le Parisien; c'est le coup que je t'enseignai à Ségorbe! A toi, Faënza!... Mais approchez donc; il faudrait pour vous atteindre, des hallebardes de cathédrale!

Et il piquait! et il touchait! Il ne se trouvait déjà plus un seul des bandouliers qu'on avait mis en avant.

Derrière les contrevents de la fenêtre basse, il y avait quelqu'un. Ce n'était plus Aurore de Caylus.

Il y avait deux hommes, qui écoutaient, le frisson dans les veines et la sueur glacée au front.

C'étaient M. de Peyrolles et son maître.

— Les misérables! dit le maître, ils ne sont pas assez de dix contre un!... Faudra-t-il que je me mette de la partie?

— Prenez garde, monseigneur!

— Le danger est qu'il en reste un de vivant! dit le maître.

Au dehors :

— J'y suis! j'y suis!

En vérité, le cercle s'élargissait; les coquins pliaient. Et il ne restait plus que quelques minutes pour parfaire la demi-heure.

Lagardère n'avait pas une écorchure. Nevers n'avait que sa piqûre au front.

Et tous deux auraient pu ferrailler encore pendant une heure, du même train.

Aussi la fièvre du triomphe commençait à les emporter. Sans le savoir, et surtout sons le vouloir, ils s'éloignaient parfois de leur poste pour aborder le front des spadassins. Le cercle de cadavres et de blessés qui était autour d'eux ne prouvait-il pas assez clairement leur supériorité? Cette vue les exaltait. La prudence s'enfuit quand l'ivresse va naître. C'était l'heure du véritable danger. Ils ne voyaient point que tous ces cadavres et ces gens hors de combat étaient des auxiliaires mis en avant pour les lasser. Les maîtres d'armes restaient debout, sauf un seul, Staupiz, qui n'était qu'évanoui. Les maîtres d'armes se tenaient à distance; ils attendaient leur belle. Ils s'étaient dit :

— Séparons-les seulement, et, s'ils sont de chair et d'os, nous les aurons.

Toute leur manœuvre, depuis quelques instants, tendait à attirer en avant un des deux champions, tandis qu'on maintiendrait l'autre acculé à la muraille.

Joël de Jugan, blessé deux fois, Faënza, Cocardasse et Passepoil furent chargés de Lagardère; les trois Espagnols allèrent contre Nevers.

La première bande devait lâcher pied à un moment donné; l'autre, au contraire, devait tenir quand même. Elles s'étaient partagé le restant des auxiliaires.

Dès le premier choc, Cocardasse et Passepoil se mirent en arrière. Joël et l'Italien, sujet de notre saint-père, reçurent chacun un horion bien appliqué. En même temps, Lagardère, se retournant, balafra le visage du Tueur, qui serrait de trop près M. de Nevers.

Un cri de : Sauve qui peut! se fit entendre.

— En avant! dit le Parisien bouillant.

— En avant! répéta le duc.

Et tous deux :

— J'y suis! j'y suis!

Tout plia devant Lagardère, qui en un clin d'œil fut à l'autre bout du fossé.

Mais le duc trouva devant lui un mur de fer. Tout au plus son élan gagna-t-il quelques pas.

Il n'était pas homme à crier au secours. Il tenait bon, et Dieu sait que les trois Espagnols avaient de la besogne! Pinto et Saldagne étaient déjà blessés tous les deux.

A ce moment, la grille de fer qui fermait la fenêtre basse tourna sur ses gonds. Nevers était à trois toises environ de la fenêtre. Les contrevents s'ouvrirent. Il n'entendit pas, environné qu'il était de mouvement et de bruit. Deux hommes descendirent l'un après l'autre dans la douve. Nevers ne les vit point. Ils avaient tous deux à la main leurs épées nues. Le plus grand avait un masque sur le visage.

— Victoire! cria le Parisien qui avait fait place nette autour de lui.

Nevers lui répondit par un cri d'agonie.

Un des deux hommes descendus par la fenêtre basse, le plus grand, celui qui avait un masque sur le visage, venait de lui passer son épée à travers du corps par derrière. Nevers tomba. Le coup avait été porté, comme on disait alors, *à l'italienne*, c'est-à-dire savamment, et comme on fait une opération de chirurgie.

Les lâches estocades qui vinrent après étaient inutiles. En tombant, Nevers put se retourner. Son regard mourant se fixa sur l'homme au masque. Une expression d'amère douleur décomposa ses traits. La lune, à son dernier quartier, se levait tardivement derrière les tourelles du château.

On ne la voyait point encore; mais sa lumière diffuse éclairait vaguement les ténèbres.

— Toi! c'est toi! murmura Nevers expirant; toi Gonzague! toi mon ami, pour qui j'aurais donné cent fois ma vie!

— Je ne la prends qu'une fois, — répondit froidement l'homme au masque.

La tête du jeune duc se renversa livide.

— Il est mort, dit Gonzague ; à l'autre.

Il n'était pas besoin d'aller à l'autre, l'autre venait. Quand Lagardère entendit le râle du jeune duc, ce ne fut pas un cri qui sortit de sa poitrine, ce fut un rugissement. Les maîtres d'armes s'était reformés derrière lui. Arrêtez donc un lion qui bondit ! Deux estafiers roulèrent sur l'herbe ; il passa. Comme il arrivait, Nevers se souleva, et, d'une voix éteinte :

— Frère, souviens-toi et venge-moi !

— Sur Dieu, je le jure ! s'écria le Parisien ; tous ceux qui sont là mourront de ma main !

L'enfant rendit une plainte sous le pont, comme s'il se fût éveillé au dernier râle de son père. Ce faible bruit passa inaperçu.

— Sus ! sus ! cria l'homme masqué.

— Il n'y a que toi que je ne connaisse pas, — dit Lagardère en se redressant, seul désormais contre tous. — J'ai fait un serment... il faut pourtant que je puisse te retrouver quand l'heure sera venue.

Entre lui et le Parisien se massaient cinq prevôts d'armes et M. de Peyrolles. Ce ne furent pas les estafiers qui chargèrent. Le Parisien saisit une botte de foin, dont il se fit un bouclier, et troua comme un boulet le gros des spadassins. Son élan le porta au centre. Il ne restait plus que Saldagne et Peyrolles au-devant de l'homme masqué, qui se mit en garde. L'épée de Lagardère, coupant entre Peyrolles et Gonzague, fit à la main du maître une large entaille.

— Tu es marqué ! s'écria-t-il en faisant retraite.

Il avait entendu, lui seul, le premier cri de l'enfant éveillé. En trois bonds il fut sous le pont. La lune passait pardessus les tourelles. Tous virent qu'il prenait à terre un fardeau.

— Sus! sus! râla le maître suffoqué par la rage. C'est la fille de Nevers! La fille de Nevers à tout prix!

Lagardère avait déjà l'enfant dans ses bras. Les estafiers semblaient des chiens battus. Ils n'allaient plus de bon cœur à la besogne. Cocardasse, augmentant à dessein leur découragement, grommelait :

— Lou couquin va nous achever ici!

Pour gagner le petit escalier, Lagardère n'eut qu'à brandir la lame qui flamboyait maintenant aux rayons de la lune, et à dire :

— Place! mes drôles!

Tous s'écartèrent d'instinct. Il monta les marches de l'escalier. Dans la campagne, on entendait le galop d'une troupe de cavaliers. Lagardère, au haut des degrés, montrant son beau visage en pleine lumière, leva l'enfant, qui, à sa vue, s'était prise à sourire.

— Oui, s'écria-t-il, voici la fille de Nevers!... Viens donc la chercher derrière mon épée, assassin! toi qui a commandé le meurtre, toi qui l'as achevé lâchement par derrière!... Qui que tu sois, ta main gardera ma marque. Je te reconnaîtrai. Et, quand il sera temps, si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi!

DEUXIÈME PARTIE.

L'HOTEL DE NEVERS

I

LA MAISON D'OR

Louis XIV était mort depuis deux ans, après avoir vu s'éteindre deux générations d'héritiers, le Dauphin et le duc de Bourgogne. Le trône était à son arrière-petit-fils, Louis XV enfant. Le grand roi s'en était allé tout entier. Ce qui ne manque à personne après la mort lui avait manqué. Moins heureux que le dernier de ses sujets, il n'avait pu donner force à sa volonté suprême. Il est vrai que la prétention pouvait sembler exorbitante : disposer par acte olographe de vingt ou trente millions de sujets ! Mais combien Louis XIV vivant aurait pu oser davantage ! Le testament de Louis XIV mort n'était, à ce qu'il paraît, qu'un chiffon sans valeur. On le déchira bel et bien. Personne ne s'en émut, sinon ses fils légitimés.

Pendant le règne de son oncle, Philippe d'Orléans avait

joué au bouffon, comme Brutus. Ce n'était pas dans le même but. A peine eut-on crié à la porte de la chambre funèbre: — Le roi est mort! vive le roi! Philippe d'Orléans jeta le masque. Le conseil de régence institué par Louis XIV roula dans les limbes. Il y eut un régent qui fut d'Orléans lui-même. Les princes jetèrent les hauts cris, le duc du Maine s'agita, la duchesse sa femme clabauda; la nation, qui ne s'intéressait guère à tous ces bâtards savonnés, demeura en paix. Sauf la conspiration de Cellamare, que Philippe d'Orléans étouffa en grand politique, la régence fut une époque tranquille.

Ce fut une étrange époque. Je ne sais si on peut dire qu'elle ait été calomniée. Quelques écrivains protestent çà et là contre le mépris où généralement on la tient, mais la majorité des porte-plumes cria haro! avec un ensemble étourdissant. Histoire et mémoires sont d'accord. En aucun autre temps, l'homme, fait d'un peu de boue, ne se souvint mieux de son origine, L'orgie régna, l'or fut Dieu.

En lisant les folles débauches de la spéculation acharnée aux petits papiers de Law, on croit en vérité assister aux goguettes financières de notre âge. Seulement, le Missisipi était l'appât unique. La civilisation n'avait pas dit son dernier mot. Ce fut l'art enfant, mais un enfant sublime.

Nous sommes au mois de septembre de l'année 1717. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter aux premières pages de ce récit. Cet inventeur qui créa la banque de la Louisiane, le fils de l'orfévr Jean Law de Lauriston, était alors dans tout l'éclat de son succès et de sa puissance. La création de ses billets d'État, sa banque générale, enfin sa *Compagnie d'Occident*, bientôt transformée en Compagnie des Indes, faisait de lui le véritable ministre des finances du royaume, bien que M. d'Argenson eût le portefeuille.

Le régent, dont la belle intelligence était profondément

gâtée par l'éducation d'abord, ensuite par les excès de tout genre, le régent se laissa prendre, dit-on, de bonne foi, aux splendides mirages de ce poëme financier. Law prétendait se passer d'or et changer tout en or.

Par le fait, un moment arriva où chaque spéculateur, petit Midas, put manquer de pain avec des millions en papier dans ses coffres. Mais notre histoire ne va pas jusqu'à la culbute de l'audacieux Écossais, qui, du reste, n'est point un de nos personnages. Nous ne verrons que les débuts éblouissants de sa mécanique.

Au mois de septembre 1717, les actions nouvelles de la compagnie des Indes, qu'on appelait des *filles*, par opposition aux *mères* qui étaient les anciennes, se vendaient à cinq cents pour cent de prime.

Les *petites-filles*, créées quelques jours plus tard, devaient avoir une vogue pareille. Nos aïeux achetaient pour cinq mille livres tournois, en beaux écus sonnants, une bande de papier gris sur lequel était gravée promesse de payer mille livres à vue. Au bout de trois ans, ces orgueilleux chiffons valurent quinze sous le cent. On en faisait des papillotes, et telle petite maîtresse frisée à la bichon pouvait avoir cinq ou six cent mille livres sous sa cornette de nuit.

Philippe d'Orléans avait pour Law les complaisances les plus exagérées. Les mémoires du temps affirment que ces complaisances n'étaient point gratuites. A chaque création nouvelle, Law faisait la part du feu, c'est-à-dire de la cour. Les grands seigneurs se disputaient cette curée avec une repoussante avidité.

L'abbé Dubois, car il ne fut archevêque de Cambrai qu'en 1722, cardinal et académicien qu'en 1722, l'abbé Guillaume Dubois venait d'être nommé ambassadeur d'Angleterre. Il aimait les actions, qu'elles fussent mères, filles ou petites-filles, d'une affection sincère et imperturbable.

Nous n'avons rien à dire des mœurs du temps, qui ont été peintes à satiété. La cour et la ville prenaient follement leur

revanche du rigorisme apparent des dernières années de Louis XIV. Paris était un grand cabaret avec tripot et le reste. Si une grande nation pouvait être déshonorée, la régence serait comme une tache indélébile à l'honneur de la France. Mais sous combien de gloires magnifiques le siècle à venir devait cacher cette imperceptible souillure !

C'était une matinée d'automne, sombre et froide. Des ouvriers charpentiers, menuisiers et maçons montaient par groupes la rue Saint-Denis, portant leurs outils sur l'épaule. Ils arrivaient du quartier Saint-Jacques, où se trouvaient, pour la plupart, les logis des manœuvres, et tournaient tous ou presque tous le coin de la petite rue Saint-Magloire. Vers le milieu de cette rue, presque en face de l'église du même nom, qui existait encore au centre de son cimetière paroissial, un portail de noble apparence s'ouvrait, flanqué de deux murs à créneaux aboutissant à des pignons chargés de sculpture. Les ouvriers passaient la porte cochère et entraient dans une grande cour pavée qu'entouraient de trois côtés de nobles et riches constructions. C'était l'ancien hôtel de Lorraine, habitée sous la Ligue par M. le duc de Mercœur. Depuis Louis XIII, il portait le nom d'hôtel de Nevers. On l'appelait maintenant l'hôtel de Gonzague. Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, l'habitait.

C'était sans contredit, après le régent et Law, l'homme le plus riche et le plus important de France. Il jouissait des biens de Nevers à deux titres différents : d'abord comme parent et présomptif héritier, ensuite comme mari de la veuve du dernier duc, Mlle Aurore de Caylus.

Ce mariage lui donnait en outre l'immense fortune de Caylus-Verrou, qui s'en était allé dans l'autre monde rejoindre ses deux femmes.

Si le lecteur s'étonne de ce marirge, nous lui rappellerons que le château de Caylus était isolé, loin de toute ville, et que deux jeunes femmes y étaient mortes captives.

Il est des choses qui se peuvent expliquer par la violence physique ou morale. Le bonhomme Verrou n'y allait pas par quatre chemins, et nous devons être fixés suffisamment sur la délicatesse de M. le prince de Gonzague.

Il y avait dix-huit ans que la veuve de Nevers portait ce nom. Elle n'avait pas quitté le deuil un seul jour, pas même pour aller à l'autel. Le soir des noces, quand Gonzague vint à son chevet, elle lui montra d'une main la porte; son autre main appuyait un poignard contre son propre sein.

— Je vis pour la fille de Nevers, lui dit-elle, mais le sacrifice humain a des bornes. Faites un pas, et je vais attendre ma fille à côté de son père.

Gonzague avait besoin de sa femme pour toucher les revenus de Caylus. Il salua profondément et s'éloigna.

Depuis ce soir, jamais une parole n'était tombée de la bouche de la princesse en présence de son mari. Celui-ci était courtois, prévenant, affectueux. Elle restait froide et muette. Chaque jour, à l'heure des repas, Gonzague envoyait le maître d'hôtel prévenir madame la princesse. Il ne se serait point assis avant d'avoir accompli cette formalité. C'était un grand seigneur. Chaque jour, la première femme de madame la princesse répondait que sa maîtresse, souffrante, priait monsieur le prince de la dispenser de se mettre à table. Cela, trois cent soixante-cinq fois par an pendant dix-huit années.

Du reste, Gonzague parlait très-souvent de sa femme, et en termes tout affectueux. Il avait des phrases toutes faites qui commençaient ainsi : « Madame la princesse me disait... » ou bien : « Je disais à madame la princesse... et il plaçait ces phrases volontiers. Le monde n'était point dupe, tant s'en fallait; mais il faisait semblant de l'être, ce qui est tout un pour certains esprits forts.

Gonzague était un esprit très-fort, incontestablement habile, plein de sang-froid et de hardiesse. Il avait dans les

manières la dignité un peu théâtrale des gens de son pays; il mentait avec une effronterie voisine de l'héroïsme, et, bien que ce fût le plus déhonté libertin de la cour, en public chacune de ses paroles était marquée au sceau de la rigoureuse décence. Le régent l'appelait son meilleur ami. Chacun lui savait très-bon gré des efforts qu'il faisait pour retrouver la fille du malheureux Nevers, le troisième Philippe, l'autre ami d'enfance du régent. Elle était introuvable; mais comme il avait été impossible de constater son décès, Gonzague restait le tuteur naturel, à plus d'un titre, de cette enfant qui sans doute n'existait plus. Et c'était en cette qualité qu'il touchait les revenus de Nevers.

La mort constatée de cet enfant l'aurait rendu héritier du duc Philippe. Par la veuve de ce dernier, tout en cédant à la pression paternelle en ce qui concernait le mariage, s'était montrée inflexible pour tout ce qui regardait les intérêts de sa fille. Elle s'était mariée en prenant publiquement qualité de veuve du prince Philippe de Nevers; elle avait, en outre, constaté la naissance de sa fille dans son contrat de mariage. Gonzague avait probablement ses raisons pour accepter tout cela. Il cherchait depuis dix-huit ans, la princesse aussi. Leurs démarches également infatigables, bien qu'elles fussent suscitées par des motifs bien différents, étaient restées sans résultat.

Vers la fin de cet été, Gonzague avait parlé pour la première fois de régulariser cette position, et de convoquer un tribunal de famille qui pût régler les questions d'intérêts pendantes. Mais il avait tant à faire, et il était si riche!

Un exemple : Tous ces ouvriers que nous venons de voir entrer à l'ancien hôtel de Nevers étaient à lui; tous, les charpentiers, les menuisiers, les maçons, les terrassiers, les serruriers. Ils avaient tout bonnement mission de mettre l'hôtel sens dessus dessous. Une superbe demeure pourtant, et que Nevers après Mercœur, Gonzague lui-même après Nevers, s'étaient plu à embellir. Trois corps de logis, ornés

d'arcades pyramidales figurées sur toute la longueur du rez-de-chaussée, avec une galerie régnante au premier étage, une galerie formée d'entrelacs sarrasins qui faisaient honte aux guirlandes légères de l'hôtel de Cluny, qui laissaient derrière eux bien loin les basses frises de l'hôtel de la Trémoille. Les trois grandes portes, taillées en cintre surbaissé dans le plein de l'ogive pyramidale, laissaient voir des péristyles restaurés par Gonzague dans le style florentin, de belles colonnes de marbre rouge coiffées de chapiteaux fleuris, debout sur leurs socles larges et carrés, chargés de quatre lions accroupis aux angles. Au-dessus de la galerie, le corps de logis faisant face au portail avait deux étages de fenêtres carrées; les deux ailes, de même hauteur pourtant, ne portaient qu'un étage aux croisées hautes et doubles, terminées, au-dessus du toit, par des pignons à quatre pans en façon de mansardes. A l'angle rentrant formé par le corps de logis et l'aile orientale, une merveilleuse tourelle se collait, supportée par trois sirènes dont les queues s'entortillaient autour du cul-de-lampe. C'était un petit chef-d'œuvre de l'art gothique, un bijou de pierre sculptée. L'intérieur, restauré savamment, offrait une longue série de magnificences : Gonzague était orgueilleux et artiste à la fois.

La façade qui donnait sur le jardin datait de cinquante ans à peine. C'était une ordonnance de hautes colonnes italiennes supportant les arcades d'un cloître régnant. Le jardin, immense, ombreux et peuplé de statues, allait rejoindre à l'est, au sud et à l'ouest, les rues Quincampoix, Aubry-le-Boucher et Saint-Denis.

Paris n'avait pas de palais plus princier. Il fallait donc que Gonzague, prince, artiste et orgueilleux, eût un bien grave motif pour bouleverser tout cela. Voici le motif qu'avait Gonzague.

Le régent, au sortir d'un souper, avait accordé à M. le prince de Carignan le droit d'établir en son hôtel un colossal office d'agent de change. La rue Quincampoix chancela un

instant sur la base vermoulue de ses bicoques. On disait que M. de Carignan avait le droit d'empêcher tout transport d'action signé ailleurs que chez lui. Gonzague fut jaloux. Pour le consoler, au sortir d'un autre souper, le régent lui accorda, pour l'hôtel de Gonzague, le monopole des échanges d'actions contre marchandises. C'était un cadeau étourdissant. Il y avait là-dedans des montagnes d'or.

Ce qu'il fallait d'abord, c'était faire de la place pour tout le monde, puisque tout le monde devait payer et même très-cher. Le lendemain du jour où la concession fut octroyée, l'armée des démolisseurs arriva. On s'en prit d'abord au jardin. Les statues prenaient de la place et ne payaient point, on enleva les statues; les arbres ne payaient point et prenaient de la place, on abattit les arbres.

Par une fenêtre du premier étage, tendue de hautes tapisseries, une femme en deuil vint et regarda d'un œil triste l'œuvre de dévastation. Elle était belle, mais si pâle que les ouvriers la comparaient à un fantôme. Ils se disaient entre eux que c'était la veuve du feu duc de Nevers, la femme du prince Philippe de Gonzague. Elle regarda longtemps. Il y avait en face de sa croisée un orme plus que séculaire, où les oiseaux chantaient chaque matin, saluant le renouveau du jour, l'hiver comme l'été. Quand le vieil orme tomba sous la hache, la femme en deuil ferma les draperies sombres de sa croisée. On ne la revit plus.

Elles tombèrent, toutes ces grandes allées ombreuses au bout desquelles se voyaient les corbeilles de rosiers avec l'énorme vase antique trônant sur son piédestal. Les corbeilles furent foulées, les rosiers arrachés, les vases jetés dans un coin du garde-meuble. Tout cela tenait de la place, toute cette place valait de l'argent. Beaucoup d'argent, Dieu merci! Savait-on jusqu'où la fièvre de l'agio pousserait chacune de ces loges que Gonzague allait faire construire? On ne pouvait désormais jouer que là, et tout le monde voulait jouer.

Telle baraque devait se louer assurément aussi cher qu'un hôtel.

A ceux qui s'étonnaient ou qui se moquaient de ces ravages, Gonzague répondait :

— Dans cinq ans, j'aurai deux ou trois milliards... J'achèterai le château des Tuileries à Sa Majesté Louis quinzième, qui sera roi et qui sera ruiné.

Ce matin où nous entrons pour la première fois à l'hôtel, l'œuvre de dévastation était à peu près achevée. Un triple étage de cages en planches s'élevait tout autour de la cour d'honneur. Les vestibules étaient transformés en bureaux, et les maçons terminaient les baraques du jardin. La cour était littéralement encombrée de loueurs et d'acheteurs. C'était aujourd'hui même qu'on devait entrer en jouissance : c'était aujourd'hui qu'on devait ouvrir les comptoirs de la *maison d'Or,* comme déjà on l'appelait.

Chacun entrait comme il voulait ou à peu près dans l'intérieur de l'hôtel. Tout le rez-de-chaussée, tout le premier étage, sauf l'appartement privé de madame la princesse, étaient aménagés pour recevoir marchands et marchandises. L'âcre odeur du sapin raboté vous saisissait partout à la gorge ; partout vos oreilles étaient offensées par le bruit redoublé du marteau. Les valets ne savaient auquel entendre. Les préposés à la vente perdaient la tête.

Sur le perron principal, au milieu d'un état-major de marchands, on voyait un gentilhomme chargé de velours, de soie, de dentelles, avec des bagues à tous les doigts et une superbe chaîne en orfévrerie joyautée autour du cou. C'était M. de Peyrolles, confident, conseiller intime et factotum du maître de céans. Il n'avait pas vieilli beaucoup. C'était toujours le même personnage maigre, jaune, voûté, dont les gros yeux effrayés appelaient la mode des lunettes. Il avait ses flatteurs et le méritait bien, car Gonzague le payait cher.

Vers neuf heures, au moment où l'encombrement dimi-

nuait un peu, par suite de cette gênante sujétion de l'appétit à laquelle obéissent même les spéculateurs, deux hommes qui n'avaient pas précisément tournure de financiers passèrent le seuil de la grande porte, à quelques pas l'un de l'autre. Bien que l'entrée fût libre, ces deux gaillards n'avaient pas l'air bien pénétrés de leur droit. Le premier dissimulait très-mal son inquiétude sous un grand air d'impertinence; le second, au contraire, se faisait aussi humble qu'il le pouvait. Tous deux portaient l'épée, de ces longues épées qui vous sentaient leur estafier à trois lieues à la ronde.

Il faut bien l'avouer, ce genre était un peu démodé. La régence avait extirpé le spadassin. On ne se tuait plus guère, même en haut lieu, qu'à coup de friponneries. Progrès patent et qui prouvait en faveur de la mansuétude des mœurs nouvelles.

Nos deux braves s'engagèrent cependant dans la foule, le premier jouant des coudes sans façon, l'autre se glissant avec une adresse de chat au travers des groupes, trop occupés pour prendre souci de lui. Cet insolent qui s'en allait frottant ses coudes troués contre tant de pourpoints neufs, portait de mémorables moustaches à la crâne, un feutre défoncé qui se rabattait sur ses yeux, une cotte de buffle, et des chausses dont la couleur première était un problème. La rapière en verrouil relevait le pan déchiré du propre manteau de don César de Bazan. Notre homme venait de Madrid.

L'autre, l'estafier humble et timide, avait trois poils blondâtres hérissés sous son nez crochu. Son feutre, privé de bords, le coiffait comme l'éteignoir coiffe la chandelle. Un vieux pourpoint, rattaché à l'aide de lanières de cuir, des chausses rapiécées, des bottes béantes, complétaient ce costume, qui eût demandé pour accompagnement une écritoire luisante bien mieux qu'une flamberge. Il en avait une pourtant, une flamberge, mais qui, modeste autant que lui, battait humblement ses chevilles.

Après avoir traversé la cour, nos deux braves arrivèrent

à peu près en même temps à la porte du grand vestibule, et tous deux, s'examinant du coin de l'œil, eurent la même pensée.

— Voici, se dirent-ils chacun de son côté, voici un triste sire qui ne vient pas pour acheter la maison d'Or !

II

DEUX REVENANTS

Ils avaient raison tous les deux. Robert-Macaire et Bertrand, déguisés en traîneurs de brettes du temps de Louis XIV, en spadassins affamés et râpés, n'auraient point eu d'autres tournures. Macaire, cependant, prenait en pitié son collègue, dont il apercevait seulement le profil perdu derrière le collet de son pourpoint, relevé pour cacher la trahison de la chemise absente.

— On n'est pas misérable comme cela ! se disait-il.

Et Bertrand, pour qui le visage de son confrère disparaissait derrière les masses ébouriffées d'une chevelure de nègre, pensait dans la bonté de son cœur :

— Le pauvre diable marche sur sa chrétienté. Il est pénible de voir un homme d'épée dans ce piteux état. Au moins, moi, je garde l'apparence.

Il jeta un coup d'œil satisfait sur les ruines de son accoutrement. Macaire, se rendant un témoignage pareil, ajoutait à part lui :

— Moi, au moins, je ne fais pas compassion au gens !

Et il se redressait, morbleu ! plus fier qu'Artaban les jours où ce galant homme avait un habit neuf.

Un valet à mine haute et impertinente se présenta au seuil du vestibule. Tous deux pensèrent à la fois :

— Le malheureux n'entrera pas!

Macaire arriva le premier.

— Que voulez-vous? demanda le valet.

— Je viens vous acheter, drôle? répliqua Macaire droit comme un i et la main à la garde de sa brette.

— Acheter quoi?

— Ce qu'il me plaira, coquin... Regarde-moi bien!... Je suis ami de ton maître et un homme d'argent, vivadiou!

Il prit le valet par l'oreille, le fit tourner, et passa en ajoutant :

— Cela se voit, que diable!

Le valet pirouetta et se trouva en face de Bertrand, qui lui tira son éteignoir avec politesse.

— Mon ami, lui dit Bertrand d'un ton confidentiel, je suis un ami de monsieur le prince; je viens pour affaires... de finances.

Le valet, encore tout étourdi, le laissa passer.

Macaire était déjà dans la première salle, et jetant à droite et à gauche des regards dédaigneux :

— Ce n'est pas mal, fit-il; on logerait ici à la rigueur!

Bertrand, derrière lui :

— Monsieur de Gonzague me paraît assez bien établi...

Ils étaient chacun à un bout de la salle. Macaire aperçut Bertrand.

— Par exemple! s'écria-t-il, voilà qui est impayable... On a laissé entrer ce bon garçon... Ah capédédiou! quelle tournure!

Il se mit à rire de tout son cœur.

— Ma parole, pensa Bertrand, il se moque de moi!... Croirait-on cela?

Il se détourna pour se tenir les côtes, et ajouta :

— Il est magnifique!

Macaire cependant, le voyant rire, se ravisa et pensa :

— Après tout, c'est ici la foire. Ce grotesque a peut-être assassiné quelque traitant au coin d'une rue... S'il avait les poches pleines !... J'ai envie d'entamer l'entretien, sandiéou !

— Qui sait ! réfléchissait en même temps Bertrand, on doit en voir ici de toutes les couleurs... L'habit ne fait pas le moine. Ce croquemitaine a peut-être fait quelque coup hier soir. S'il y avait de bons écus dans ces vilaines poches ?... Fantaisie me prend de faire un peu connaissance.

Macaire s'avançait.

— Mon gentilhomme... dit-il en saluant avec raideur.

— Mon gentilhomme, faisait au même instant Bertrand, courbé jusqu'à terre.

Ils se relevèrent comme deux ressorts et d'un commun mouvement. L'accent de Macaire avait frappé Bertrand ; la mélopée nasale de Bertrand avait fait tressaillir Macaire.

— As pas pur ! s'écria ce dernier ; je crois que c'est c'ta couquin de Passepoil !

— Cocardasse ! Cocardasse junior ! repartit le Normand, dont les yeux habitués aux larmes s'inondaient déjà, est-ce bien toi que je revois ?

— En chair et en os, mon bon, capédédiou !... Embrasse-moi, ma caillou.

l ouvrit ses bras, Passepoil se précipita sur son sein. A eux deux ils faisaient un véritable tas de loques. Ils restèrent longtemps embrassés. Leur émotion était sincère et profonde.

— Assez ! dit enfin le Gascon. Parle un peu voir, que j'entende ta voix.

— Dix-neuf ans de séparation ! murmura Passepoil en essuyant ses yeux avec sa manche.

— Tron de l'air ! se récria le Gascon, tu n'as donc pas de mouchoir, nevoux !

— On me l'aura volé dans cette cohue, répliqua doucement l'ancien prévôt.

Cocardasse fouilla dans sa poche avec vivacité. Bien entendu qu'il n'y trouva rien.

— Bagasse! fit-il d'un air indigné; le monde est plein de filous! Ah! ma caillou! reprit-il, dix-neuf ans! Nous étions jeunes tous deux!

— L'âge des folles amours!... Hélas! mon cœur n'a pas vieilli!

— Moi, je bois aussi honnêtement qu'autrefois.

Ils se regardèrent dans le blanc des yeux.

— Dites donc, maître Cocardasse, prononça Passepoil avec regret, ça ne vous a pas embelli, les années.

— Franchement, mon vieux Passepoil, riposta le Gascon, je suis fâché de t'avouer cela, mais tu es encore plus laid qu'autrefois, eh donc!

Frère Passepoil eut un sourire d'orgueilleuse modestie et murmura :

— Ce n'est pas l'avis de ces dames! Mais, reprit-il, en vieillissant tu as gardé tes belles allures : toujours la jambe bien tendue, la poitrine en avant, les épaules effacées, et tout à l'heure, en t'apercevant, je me disais à part moi : Jarnibleu! voilà un gentilhomme de grande mine...

— Comme moi, comme moi, ma caillou! interrompit Cocardasse. Aussitôt que je t'ai vu, j'ai pensé : Oïmé! que voilà un cavalier qui a une grande tournure!

— Que veux-tu! fit le Normand en minaudant, la fréquentation du beau sexe, ça ne se perd jamais tout à fait.

— Ah çà! que diable es-tu devenu, mon bon, depuis l'affaire?

— L'affaire des fossés de Caylus? acheva Passepoil, qui baissa la voix malgré lui. Ne m'en parle pas, j'ai toujours devant les yeux le regard flamboyant du petit Parisien...

— Il avait beau faire nuit, capédédiou ! on voyait les éclairs de sa prunelle.

— Comme il les menait !

— Huit morts dans la douve !

— Sans compter les blessés.

— Ah ! sandiéou ! quelle grêle de horions ! C'était beau à voir. Et quand je pense que si nous avions pris franchement notre parti, comme des hommes, si nous avions jeté l'argent reçu à la tête de ce Peyrolles, pour nous mettre derrière Lagardère, Nevers ne serait pas mort ; c'est pour le coup que notre fortune était faite !

— Oui, dit Passepoil, avec un gros soupir ; nous aurions dû faire cela.

— Ce n'était pas assez que de mettre des boutons à nos lames... il fallait défendre Lagardère... notre élève chéri...

— Notre maître ! fit Passepoil en se découvrant d'un geste involontaire.

Le Gascon lui serra la main, et tous deux restèrent un instant pensifs.

— Ce qui est fait est fait, dit enfin Cocardasse. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé depuis, mais moi ça ne m'a pas porté bonheur. Quand les coquins de Carrigue nous chargèrent avec leurs carabines, je rentrai au château. Tu avais disparu... Au lieu de tenir ses promesses, le Peyrolles nous licencia le lendemain, sous prétexte que notre présence dans le pays confirmerait des soupçons déjà éveillés. C'était juste. On nous paya tant bien que mal. Nous partîmes. Je passai la frontière, demandant partout de tes nouvelles, chemin faisant. Rien !... Je m'établis d'abord à Pampelune, puis à Burgos, puis à Salamanque. Je descendis sur Madrid...

— Bon pays pourtant...

— Le stylet y fait tort à l'épée ; c'est comme l'Italie, qui, sans cela, serait un vrai paradis... De Madrid, je passai à Tolède, de Tolède à Cuidad-Réal ; puis, las de la Castille, où je

m'étais fait malgré moi de mauvaises affaires avec les alcades, j'entrai dans le royaume de Valence... Capédédiou ! j'ai bu du bon vin, de Mayorque à Ségorbe... Je m'en allai de là pour avoir servi un vieux licencié qui voulait se défaire d'un sien cousin... La Catalogne vaut aussi son prix... Il y a des gentilshommes tout le long des routes entre Tortose, Tarragone et Barcelone... mais bourses vides et longues rapières... Enfin, j'ai repassé les monts... je n'avais plus un maravédis. J'ai senti que la voix de la patrie me rappelait... Voilà mon histoire.

Le Gascon retourna ses poches.

— Et toi, demanda-t-il, pécaïre?

— Moi, répondit le Normand, je fus poursuivi par les chevaux de Carrigue jusqu'à Bagnères-de-Luchon, ou à peu près. L'idée me vint aussi de passer en Espagne; mais je trouvai un bénédictin qui, sur mon air décent, me prit à son service. Il allait à Kehl, sur le Rhin, faire un héritage au nom de sa communauté. Je crois que je lui emportai sa malle et sa valise, et peut-être aussi son argent.

— Couquinasse ! fit le Gascon.

— J'entrai en Allemagne. Voilà un brigand de pays ! Tu parles de stylet? C'est au moins de l'acier. Là-bas, ils ne se battent qu'à coups de pots de bière... La femme d'un aubergiste de Mayence me débarrassa des ducats du bénédictin. Elle était gentille et elle m'aimait ! Ah ! s'interrompit-t-il, Cocardasse, mon brave compagnon, pourquoi ai-je le malheur de plaire ainsi aux femmes !... Sans les femmes, j'aurai pu acheter une maison de campagne où passer mes vieux jours; un petit jardin, une prairie parsemée de pâquerettes rosées, un ruisseau avec un moulin.

— Et dans le moulin une meunière, interrompit le Gascon.

Passepoil se frappa la poitrine.

— Les passions ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel; les

passions font le tourment de la vie et empêchent un jeune homme de mettre de côté!

Ayant ainsi formulé la saine morale de sa philosophie, frère Passepoil reprit :

— J'ai fait comme toi, j'ai couru de ville en ville... pays plat, gros, bête et ennuyeux... des étudiants maigres et couleur de safran... des nigauds de poëtes qui bayent au clair de lune... des bourgmestres obèses qui n'ont jamais le plus petit neveu à mettre en terre... des églises où on ne chante pas la messe... des femmes... mais je ne saurais médire de ce sexe dont les enchantements ont embelli et brisé ma carrière! enfin de la viande crue et de la bière au lieu de vin!

— As pas pur! prononça résolûment Cocardasse, je n'irai jamais dans ce pays-là.

— J'ai vu Cologne, Francfort, Vienne, Berlin, Munich et un tas d'autres villes noires, où l'on rencontre des troupes de grands nigauds qui chantent l'air du diable qu'on porte en terre... J'ai fait comme toi, j'ai pris le mal du pays, j'ai traversé les Flandres et me voilà!

— La France! s'écria Cocardasse, il n'y a que la France!

— Noble pays!

— Patrie du vin!

— Mère des amours! Mon cher maître, se reprit frère Passepoil après ce duo où ils avaient lutté de lyrique élan, est-ce seulement le manque absolu de maravédis, joint à l'amour de la patrie, qui t'a fait repasser la frontière?

— Et toi... est-ce uniquement le mal du pays?

Frère Passepoil secoua la tête, Cocardasse baissa ses terribles yeux.

— Il y a bien autre chose, fit-il. Un soir, au détour d'une rue, je me suis trouvé face à face avec... devine qui?

— Je devine, repartit Passepoil. Pareille rencontre m'a fait quitter Bruxelles au pas de course.

— A cet aspect, mon bon, je sentis que l'air de la Catalogne

ne me valait plus rien... Ce n'est pas une honte que de céder le pas à Lagardère, eh donc !

— Je ne sais pas si c'est honte, mais c'est assurément prudence. Tu connais l'histoire de nos compagnons dans l'affaire des douves de Caylus ?

Passepoil baissa la voix pour demander cela.

— Oui, oui, fit le Gascon, je sais l'histoire. Lou couquin l'avait dit : Vous mourrez tous de ma main !

L'ouvrage avance... Nous étions neuf à l'attaque, en comptant le capitaine Lorrain, chef des bandouliers. Je ne parle même pas de ses gens.

— Neuf bonnes lames ! dit Cocardasse d'un air pensif.

— Sur les neuf, Staupitz et le capitaiue Lorrain sont partis les premiers. Staupitz était de famille, bien qu'il eût l'air d'un rustaud. Le capitaine Lorrain était un homme de guerre, et le roi d'Espagne lui avait donné un régiment. Staupitz mourut sous les murs de son propre manoir, auprès de Nuremberg... il mourut d'un coup de pointe... là... entre les deux yeux !

Passepoil posa son doigt à l'endroit indiqué.

D'instinct, Cocardasse fit de même en disant :

— Le capitaine Lorrain mourut à Naples d'un coup de pointe entre les deux yeux, là ! Pour ceux qui savent et qui se souviennent, c'est comme la cachet du vengeur.

— Les autres avaient fait leur chemin, reprit Passepoil, car M. de Gonzague n'a oublié que nous dans ses largesses. Pinto avait épousé une madonna de Turin, le Matador tenait une académie en Écosse, Joël de Jugan avait acheté une gentilhommière au fond de la basse Bretagne.

— Oui, oui, fit encore Cocardasse ; ils étaient tranquilles et à leur aise. Mais Pinto fut tué à Turin, le matador fut tué à Glascow.

— Joël de Jugan fut tué à Morlaix, continua frère Passepoil ; tous du même coup !

— La botte de Nevers !

— La terrible botte de Nevers !

Ils gardèrent un instant le silence. Cocardasse releva le bord affaissé de son feutre pour essuyer son front en sueur.

— Il reste encore Faënza ? dit-il ensuite.

— Et Saldagne ? ajouta frère Passepoil.

— Gonzague avait fait beaucoup pour ces deux-là... Faënza est chevalier.

— Et Saldagne est baron... Leur tour viendra.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, murmura le Gascon, le nôtre !

— Le nôtre aussi ! répéta Passepoil en frisonnant.

Cocardasse se redressa.

— Eh donc ! s'écria-t-il en homme qui prend son parti, sais-tu, mon bon ?... quand il m'aura couché sur le pavé ou sur l'herbe, avec ce trou entre les deux sourcils, car je sais bien qu'on ne lui résiste pas, je lui dirai comme autrefois : « Hé ! lou petit couquin ! tends-moi seulement la main, et, pour que je meure content, pardonne au vieux Cocardasse ! » Capédédiou ! voilà tout ce qu'il en sera.

Passepoil ne put retenir une grimace.

— Je tâcherais qu'il me pardonnât aussi, dit-il, mais pas si tard.

— Au petit bonheur, ma caillou !... En attendant, il est exilé de France... A Paris, du moins, on est sûr de ne pas le rencontrer...

— Sûr ?... répéta le Normand d'un air peu convaincu.

— Enfin, c'est, en cet univers, l'endroit où l'on a le plus de chance de l'éviter... J'y suis venu pour cela.

— Moi de même.

— Et aussi pour me recommander au bon souvenir de M. de Gonzague.

— Il nous doit bien quelque chose, celui-là ?

— Saldagne et Faënza nous protégeront.

— Jusqu'à ce que nous soyons grands seigneurs comme eux.

— Sandiéou! ferons-nous une belle paire de galants, mon bon!

Le Gascon fit une pirouette, et le Normand répondit sérieusement :

— Je porte très-bien la toilette.

— Quand j'ai demandé Faënza, reprit Cocardasse, on m'a répondu : « Monsieur le chevalier n'est pas visible. » Monsieur le chevalier! répéta-t-il en haussant les épaules, pas visible!... J'ai vu le temps où je le faisais tourner comme une toupie.

— Quand je me suis présenté à la porte de Saldagne, repartit Passepoil, un grand laquais m'a toisé fort malhonnêtement et m'a dit : « Monsieur le baron ne reçoit pas. »

— Hein! s'écria Cocardasse, quand nous aurons, nous aussi, de grands laquais, mordiou! je veux que le mien soit insolent comme un valet de bourreau.

— Ah! soupira Passepoil, si j'avais seulement une gouvernante!

— As pas pur! mon bon, cela viendra. Si je comprends bien, tu n'as pas encore vu M. de Peyrolles.

— Non; je veux m'adresser au prince lui-même.

— On dit qu'il est maintenant riche à millions!

— A milliards!... C'est ici la maison d'Or, comme on l'appelle. Moi, je ne suis pas fier, je me ferai financier, si on veut.

— Fi donc!... homme d'argent!... mon prévôt!...

Tel fut le premier cri qui s'échappa du noble cœur de Cocardasse junior. Mais il se ravisa et ajouta :

— Triste chute! Cependant... s'il est vrai qu'on fasse fortune là-dedans...

— Si c'est vrai! s'écria Passepoil avec enthousiasme; mais tu ne sais donc pas...

— J'ai entendu parler de bien des choses... mais je ne crois pas aux prodiges, moi !

— Il te faudra bien y croire... Les merveilles abondent... As-tu ouï parler du bossu de la rue Quincampoix ?

— Celui qui prête sa bosse aux endosseurs d'actions.

— Il ne la prête pas... il la loue... et depuis deux ans il a gagné, dit-on, quinze cent mille livres.

— Pas possible ! s'écria le Gascon en éclatant de rire.

— Tellement possible qu'il va épouser une comtesse.

— Quinze cent mille livres ! répétait Cocardasse ; une simple bosse !

— Ah ! mon ami, fit Passepoil avec effusion, nous avons perdu là-bas de bien belles années... mais enfin nous arrivons au bon moment... Figure-toi qu'il n'y a qu'à se baisser pour prendre... C'est la pêche miraculeuse ! Demain, les louis d'or ne vaudront plus que six blancs... En venant ici, j'ai vu des marmots qui jouaient au bouchon avec des écus de six livres.

Cocardasse passa sa langue sur ses lèvres.

— Ah çà ! dit-il, par ce temps de Cocagne, combien peut valoir un coup de pointe allongé proprement et savamment... à fond... là, dans toutes les règles de l'art ?

Il effaça sa poitrine, fit un appel bruyant du pied droit et se tendit.

Passepoil cligna de l'œil.

— Pas tant de bruit, fit-il ; voici des gens qui viennent. — Puis se rapprochant et baissant la voix : — Mon opinion, dit-il à l'oreille de son ancien patron, est que ça doit valoir encore un bon prix. Avant qu'il soit une heure, j'espère bien savoir cela au juste de la bouche même de M. de Gonzague.

III

LES ENCHÈRES

La salle où notre Normand et notre Gascon s'entretenaient ainsi paisiblement était située au centre du bâtiment principal. Les fenêtres, tendues de lourdes tapisseries de Flandre, donnaient sur une étroite bande de gazon fermée par un treillage et qui devait s'appeler pompeusement désormais « le jardin réservé de madame la princesse. » A la différence des autres appartements du rez-de-chaussée et du premier étage, déjà envahis par les ouvriers de toute sorte, rien ici n'avait encore été changé.

C'était bien le grand salon d'apparat d'un palais princier, avec son ameublement opulent mais sévère. C'était un salon qui n'avait pas dû servir seulement aux divertissements et aux fêtes, car, vis-à-vis de l'immense cheminée de marbre noir, une estrade s'élevait, recouverte d'un tapis de Turquie, et donnait à la pièce tout entière je ne sais quelle physionomie de tribunal.

Là, en effet, s'étaient réunis plus d'une fois les illustres membres de la maison de Lorraine, Chevreuse, Joyeuse, Aumale, Elbeuf, Nevers, Mercœur, Mayenne et les Guises,

au temps où les hauts barons faisaient la destinée du royaume. Il fallait toute la confusion qui régnait aujourd'hui à l'hôtel de Gonzague pour qu'on eût laissé pénétrer nos deux braves dans un lieu pareil. Une fois entrés, par exemple, ils y devaient être plus en repos que partout ailleurs.

Le grand salon gardait, pour un jour encore, son inviolabilité. Une solennelle réunion de famille y devait avoir lieu dans la journée, et le lendemain seulement les menuisiers faiseurs de cases devaient en prendre possession.

— Un mot encore sur Lagardère, dit Cocardasse quand le bruit de pas qui avait interrompu leur entretien se fut éloigné, quand tu le rencontras en la ville de Bruxelles, était-il seul ?

— Non, répondit frère Passepoil. Et toi, quand tu le trouvas sur ton chemin à Barcelone ?

— Il n'était pas seul non plus.

— Avec qui était-il

— Avec une jeune fille.

— Belle

— Très-belle.

— C'est singulier ; il était aussi avec une jeune fille belle, très-belle, quand je le vis là-bas, en Flandre. Te souviens-tu de sa tournure, de son visage, de son costume ?

Cocardasse répondit :

— Le costume, la tournure, le visage d'une charmante gitana d'Espagne. Et la tienne ?...

— La tournure modeste, le visage d'un ange, le costume d'une fille noble.

— C'est singulier ! dit à son tour Cocardasse ; et quel âge à peu près ?

— L'âge qu'aurait l'enfant.

— L'autre aussi... Tout n'est pas dit là-dessus, ma caillou... Et dans ceux qui attendent leur tour, après nous deux, après M. le chevalier de Faënza et M. le baron de Saldagne,

nous n'avons compté ni M. de Peyrolles, ni le prince Philippe de Gonzague.

La porte s'ouvrait. Passepoil n'eut que le temps de répondre :

— Qui vivra verra !

Un domestique en grande livrée entra, suivi de deux ouvriers toiseurs. Il ne regarda même pas, tant il était affairé, du côté de nos gens, qui se glissèrent inaperçus dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Et vite ! fit le valet, tracez la besogne de demain... Quatre pieds carrés partout.

Les deux ouvriers se mirent aussitôt au travail. Pendant que l'un d'eux toisait, l'autre marquait à la craie chaque division de quatre pieds, et y attachait un numéro d'ordre. Le premier numéro attaché fut 927. Puis l'on suivit.

— Que diable font-ils là, mon bon demanda le Gascon en se penchant hors de son abri.

— Tu ne sais donc rien ? repartit Passepoil ; chacune de ces lignes indique la place d'une cloison, et le numéro 927 prouve qu'il y a déjà près de mille cases dans la maison de M. de Gonzague.

— Et à quoi servent ces cases ?

— A faire de l'or.

Cocardasse ouvrit de grands yeux. Frère Passepoil entreprit de lui expliquer le cadeau grandiose que Philippe d'Orléans venait de faire à son ami de cœur.

— Comment ! s'écria le Gascon, chacune de ces boîtes vaudrait autant qu'une ferme en Beauce ou en Brie ! Ah ! mon bon, mon bon, attachons-nous solidement à ce digne M. de Gonzague !

On toisait, on marquait. Le valet disait :

— Numéro 935, 936, 937, vous faites trop bonne mesure, l'homme ! Songez que chaque pouce vaut de l'or !

— Bénédiction ! fit Cocardasse ; c'est donc bien bon, ces petits papiers ?

— C'est si bon, répliqua Passepoil, que l'or et l'argent sont sur le point d'être dégommés.

— Vils métaux! prononça gravement le Gascon; ils l'ont bien mérité. As pas pur! s'interrompit-il, je ne ne sais pas si c'est vieille habitude, mais je conserve un faible pour les pistoles.

— Numéro 911, fit le valet.

— Il reste deux pieds et demi, dit le toiseur, fausse coupe

— Dîmé! fit observer Cocardasse, ce sera pour un homme maigre

— Vous enverrez les menuisiers tout de suite après l'assemblée.

— Assemblée de quoi

— Tâchons de le savoir... quand on est au fait de ce qui se passe dans une maison, la besogne est bien avancée.

Cocardasse, à cette observation pleine de justesse, caressa le menton de Passepoil, comme un père tendre qui sourit à la naissante intelligence de son fils préféré.

Le valet et les toiseurs étaient partis. Il se fit tout à coup un grand bruit du côté du vestibule. On entendit un concert de voix qui criaient:

— A moi!... à moi!... j'ai mon inscription. Pas de passe-droit, s'il vous plaît!

— A d'autres, fit le Gascon; nous allons voir du nouveau!

— La paix, pour Dieu! la paix! ordonna une voix impérieuse au seuil même de la salle.

— M. de Peyrolles! dit frère Passepoil; ne nous montrons pas!

Ils s'enfoncèrent davantage dans l'embrasure, et tirèrent la draperie.

M. de Peyrolles en ce moment franchissait le seuil, suivi ou plutôt pressé par une foule compacte de solliciteurs. Sollici-

teurs d'espèce rare et précieuse, qui demandaient à donner beaucoup d'argent pour un peu de fumée.

M. de Peyrolles avait un costume d'une richesse extrême. Au milieu du flot de dentelles qui couvrait ses mains sèches, on voyait les diamants étinceler.

— Voyons, voyons, messieurs, dit-il en entrant et en s'éventant avec son mouchoir garni de point d'Alençon, tenez-vous à distance ; vous perdez, en vérité, le respect.

— Ah ! lou couquin, est-il superbe ! soupira Cocardasse.

— Il a le fil, déclara frère Passepoil.

C'était vrai. Ce Peyrolles avait le fil. Il se servait, ma foi ! de la canne qu'il tenait à la main pour écarter cette cohue d'écus animés. A sa droite et à sa gauche marchaient deux secrétaires, armés d'énormes carnets.

— Gardez au moins votre dignité ! reprit-il en secouant quelques grains de tabac d'Espagne qui étaient sur la maline de son jabot : se peut-il que la passion du gain ?...

Il fit un geste si beau que nos deux prévôts, placés comme des dilettanti en loge grillée, eurent envie d'applaudir. Mais les marchands qui étaient là ne se payaient point de cette monnaie.

— A moi ! criait-on, moi, le premier !... j'ai mon tour !

Peyrolles se posa et dit :

— Messieurs !...

Aussitôt le silence se fit.

— Je vous ai demandé un peu de calme, continua Peyrolles. Je représente ici directement la personne de M. le prince de Gonzague... je suis son intendant... Je vois çà et là des têtes couvertes...

Tous les feutres tombèrent.

— A la bonne heure ! reprit Peyrolles. Voici, messieurs, ce que j'ai à vous dire.

Chut ! chut ! écoutons ! fit la masse.

— Les comptoirs de cette galerie seront construits et livrés demain.

— Bravo ?

— C'est la seule salle qui nous reste. Ce sont les dernières places. Tout le surplus est arrêté, sauf les appartements privés de monseigneur et ceux de madame la princesse.

Il salua.

Le chœur reprit :

— A moi ! je suis inscrit... Palsambleu ! je ne me laisserai pas prendre mon tour !

— Ne me poussez pas, vous !

— Allez-vous maltraiter une femme !

Car il y avait des femmes, les aïeules de ces dames laides qui, de nos jours, effrayent les passants, vers deux heures de relevée, aux abords de la Bourse.

— Maladroit !

— Malappris !

— Malotru !

Puis des jurons et des glapissements de femmes d'affaires. Le moment était venu de se prendre aux cheveux. Cocardasse et Passepoil avançaient la tête pour mieux voir la bagarre, lorsque la porte du fond située derrière l'estrade s'ouvrit à deux battants.

— Gonzague ! murmura le Gascon.

— Un homme d'un milliard ! ajouta le Normand.

D'instinct ils se découvrirent tous deux.

Gonzague apparut en effet au haut de l'estrade, accompagné de deux jeunes seigneurs. Il était toujours beau, bien qu'il approchât de la cinquantaine. Sa haute taille gardait toute sa riche souplesse. Il n'avait pas une ride au front, et sa chevelure admirable, lourde d'essence, tombait en anneaux brillants comme le jais sur son frac de velours noir tout simple.

Son luxe ne ressemblait pas au luxe de Peyrolles. Son jabot valait cinquante mille livres, et il avait pour un million de diamants à son collier de l'ordre, dont un petit

coin seulement se montrait sous sa veste de satin blanc.

Les deux jeunes seigneurs qui le suivaient, Chaverny le roué, son cousin par les Nevers, et le cadet de Navailles, portaient tous deux poudre et mouches. C'étaient deux charmants jeunes gens, un peu efféminés, un peu fatigués, mais égayés déjà, malgré l'heure matinale, par une petite pointe de champagne, et portant leur soie et leur velours avec une adorable insolence.

Le cadet de Navailles avait bien vingt-cinq ans; le marquis de Chaverny allait sur sa vingtième année. Ils s'arrêtèrent tous deux pour regarder la cohue, et partirent d'un franc éclat de rire.

— Messieurs, messieurs, fit Peyrolles en se découvrant un peu de respect, au moins, pour monsieur le prince!

La foule, toute prête à en venir aux mains, se calma comme par enchantement; tous les candidats à la possession des cases s'inclinèrent d'un commun mouvement; toutes ces dames firent la révérence. Gonzague salua légèrement de la main et passa en disant :

— Dépêchez, Peyrolles, j'ai besoin de cette salle.

— Oh! les bonnes figures! disait le petit Chaverny en lorgnant à bout portant.

Navailles riait aux larmes et répétait :

— Oh! les bonnes figures!

Peyrolles s'était approché de son maître.

— Ils sont chauffés à blanc, murmura-t-il; ils payeront ce qu'on voudra.

— Mettez aux enchères! s'écria Chaverny, ça va nous amuser!

— Chut! fit Gonzague, nous ne sommes pas ici à table, maître fou!

Mais l'idée lui sembla bonne, et il ajouta :

— Soit! aux enchères!... Combien de mise à prix?

— Cinq cents livres par mois pour quatre pieds carrés, répondit Navailles qui pensait surfaire.

— Mille livres pour une semaine ! dit Chaverny.

— Mettons quinze cents livres, dit Gonzague ; allez, Peyrolles.

— Messieurs, reprit celui-ci en s'adressant aux postulants, comme ce sont les dernières places et les meilleures... on les donnera au plus offrant. Numéro 929, quinze cents livres !

Il y eut un murmure et pas une voix ne s'éleva.

— Palsambleu ! cousin, dit Chaverny, je vais vous donner un coup d'épaule. — Et s'approchant : — Deux mille livres ! s'écria-t-il.

Les prétendants se regardèrent avec détresse.

— Deux mille cinq cents ! fit le cadet de Navailles, qui se piqua d'honneur.

Les candidats sérieux étaient dans la consternation.

— Trois mille ! cria d'une voix étranglée un gros marchand de laine.

— Adjugé ! fit Peyrolles avec empressement.

Gonzague lui lança un regard terrible. Ce Peyrolles était un esprit étroit. Il craignait de trouver le bout de la folie humaine.

— Ça va bien ! dit Cocardasse.

Passepoil avait les mains jointes. Il écoutait, il regardait.

— N° 928... reprit l'intendant.

— Quatre mille livres, prononça négligemment Gonzague.

— Mais, objecta une revendeuse à la toilette dont la nièce venait d'épouser un comte, au prix de vingt mille louis qu'elle avait gagnés rue Quincampoix, c'est le pareil !

— Je le prends ! s'écria un apothicaire.

— J'en donne quatre mille cinq cents ! surfit un quincaillier.

— Cinq mille !

— Six mille !

— Adjugé ! fit Peyrolles. N° 929... — sur un regard de Gonzague, il ajouta : — A dix mille livres !

— Quatre pieds carrés ! fit Passepoil éperdu.

Cocardasse ajouta gravement :

— Les deux tiers d'une tombe !

Cependant l'enchère était lancée. Le vertige venait. On se disputa le n° 929 comme une fortune, et quand Gonzague mit le suivant à quinze mille livres, personne ne s'étonna. Notez qu'on payait comptant, en belles espèces sonnantes ou en billets d'État.

L'un des secrétaires de Peyrolles recevait l'argent, l'autre notait sur son carnet le nom des acheteurs. Chaverny et Navailles ne riaient plus ; ils admiraient.

— Incroyable folie ! disait le marquis.

— Il faut voir pour croire, ripostait Navailles.

Et Gonzague ajoutait, gardant son sourire railleur :

— Ah ! messieurs, la France est un beau pays... Finissons-en, s'interrompit-il ; tout le reste à vingt mille livres !

— C'est pour rien ! s'écria le petit Chaverny.

— A moi ! à moi ! à moi ! fit-on dans la cohue.

Les hommes se battaient, les femmes tombaient étouffées ou écrasées. Mais elles criaient aussi du fond de leur détresse :

— A moi ! à moi ! à moi !

Puis des enchères encore, des cris de joie et des cris de rage. L'or ruisselait à flots sur les degrés de l'estrade qui servait de comptoir. C'était plaisir et stupeur que de voir avec quelle allégresse toutes ces poches gonflées se vidaient. Ceux qui avaient obtenu quittance les brandissaient au-dessus de leurs têtes. Ils s'en allaient ivres et fous, essayer

leurs places et se carrer dedans. Les vaincus s'arrachaient les cheveux.

— A moi ! à moi ! à moi !

Peyrolles et ses acolytes ne savaient plus auquel entendre. La frénésie venait. Aux dernières cases, le sang coula sur le parquet. Enfin le numéro 942, celui qui n'avait que deux pieds et demi, la fausse coupe, fut adjugé à vingt-huit mille livres. Et Peyrolles, refermant bruyamment son carnet, dit :

— Messieurs, l'enchère est close.

Il y eut un moment de grand silence. Les heureux possesseurs des cases se regardèrent tout abasourdis.

— Messieurs, leur dit gravement le marquis de Chaverny, ce n'est pas vendu, c'est donné.

Gonzague appela Peyrolles.

— Il va falloir faire place nette ! dit-il.

Mais à ce moment une autre foule se montra à la porte du vestibule, foule de courtisans, traitants, gentilshommes, qui venaient rendre leurs devoirs à M. le prince de Gonzague. Ils s'arrêtèrent à la vue de la place occupée.

— Entrez, entrez, messieurs, leur dit Gonzague ; nous allons renvoyer tout ce monde.

— Entrez, ajouta Chaverny ; ces bonnes gens vous revenderont leurs emplettes, si vous voulez, à cent pour cent de bénéfice.

— Ils auraient tort ! décida Navailles. Bonjour, gros Oriol !

— C'est ici le Pactole ! — fit celui-ci en saluant profondément Gonzague.

Cet Oriol était un jeune traitant de beaucoup d'espérance. Parmi les autres, on remarquait Albret et Taranne, deux financiers aussi ; le baron de Batz, bon Allemand qui était venu à Paris pour tâcher de se pervertir ; le vicomte de La Fare, Montaubert, Nocé, Gironne, tous roués, tous parents éloignés de Nevers ou chargés de procuration, tous convoqués par

Gonzague par une solennité à laquelle nous assisterons bientôt, l'assemblée dont avait parlé M. de Peyrolles.

— Et cette vente? demanda Oriol.

— Mal faite, répondit froidement Gonzague.

— Entends-tu! fit Cocardasse dans son coin.

Passepoil, qui suait à grosses gouttes, répondit :

— Il a raison. Ces poules lui auraient donné le restant de leurs plumes!

— Vous, monsieur de Gonzague, se récria Oriol, une maladresse en affaires!... Impossible!

— Jugez-en! j'ai livré mes dernières cases à vingt-trois mille livres, l'une dans l'autre.

— Pour un an?

— Pour huit jours!

Les nouveaux venus regardèrent alors les cases et les acheteurs.

— Vingt-trois mille livres! répétèrent-ils dans leur ébahissement profond.

— Il eût fallu commencer par ce chiffre, dit Gonzague; j'avais en main près de mille numéros. C'était une matinée de vingt-trois millions, clair et net.

— Mais c'est donc une rage?

— Une frénésie! Et nous en verrons bien d'autres! J'ai loué la cour d'abord, puis le jardin, puis le vestibule, les escaliers, les écuries, les communs, les remises. J'en suis aux appartements, et, morbleu! j'ai envie d'aller vivre à l'auberge.

— Cousin, interrompit Chaverny, je te loue ma chambre à coucher au cours du jour.

— A mesure que l'espace manque, continuait Gonzague au milieu de ses hôtes nouveaux, le fièvre chaude augmente... Il ne me reste rien...

— Cherche bien, cousin!... Donnons à ces messieurs le plaisir d'une petite enchère.

A ce mot enchère, ceux qui n'avaient pu louer se rapprochèrent vivement.

— Rien, — répéta Gonzague.

Puis, se ravisant :

— Ah ! si fait !

— Quoi donc ? s'écria-t-on de toutes parts.

— La loge de mon chien.

On éclata de rire dans le groupe des gens de cour ; mais les bonnes gens, les marchands, ne riaient pas. Ils réfléchissaient.

— Vous croyez que je raille, messieurs, s'écria Gonzague; je parie que, si je veux, on m'en donne dix mille écus séance tenante.

— Trente mille livres, s'écria-t-on, la loge d'un chien !

Et les rires de redoubler.

Mais tout à coup apparut une étrange figure entre Navailles et Chaverny, qui riaient plus fort que tous les autres, un visage de bossu aux cheveux drôlement ébouriffés. Une voix grêle et cassée en même temps s'éleva. Le petit bossu disait :

— Je prends la loge du chien pour trente mille livres !

IV

LARGESSES

Ce devait être un bossu de beaucoup d'esprit, malgré l'extravagance qu'il commettait en ce moment. Il avait l'œil vif et le nez aquilin. Son front se dessinait bien sous sa perruque grotesquement révoltée, et le sourire fin qui raillait autour de ses lèvres annonçait une malice d'enfer. Un vrai bossu !

Quant à la bosse elle-même, elle était riche, bien plantée au milieu du dos, et se relevant pour caresser la nuque. Par devant, son menton touchait sa poitrine. Les jambes étaient bizarrement contournées, mais n'avaient point cette maigreur proverbiale qui est l'accompagnement obligé de la bosse.

Cette singulière créature portait un costume noir complet, de la plus rigoureuse décence, manchettes et jabots de mousseline plissée d'une éclatante blancheur. Tous les regards étaient fixés sur lui, et cela ne semblait point l'incommoder.

— Bravo ! sage Ésope ! s'écria Chaverny ; tu me parais un spéculateur hardi et adroit !

— Hardi... répéta Ésope en le regardant fixement, assez; adroit... nous verrons bien!

Sa petite voix grinçait comme une crécelle d'enfant. Tout le monde répéta :

— Bravo, Ésope! bravo!

Cocardasse et Passepoil ne pouvaient plus s'étonner de rien. Leurs bras étaient tombés depuis longtemps; mais le Gascon demanda tout bas :

— N'avons-nous jamais connu de bossu, mon bon?

— Pas que je me souvienne.

— Vivadiou! il me semble que j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Gonzague aussi regardait le petit homme avec une remarquable attention.

— L'ami, dit-il, on paye comptant, vous savez?

— Je sais, répondit Ésope, car, à dater de ce moment, il n'eut plus d'autre nom.

Chaverny était son parrain.

Ésope tira un portefeuille de sa poche et mit aux mains de Peyrolles soixante billets d'État de cinq cents livres. On s'attendait presque à voir ces papiers se changer en feuilles sèches, tant l'apparition du petit homme avait été fantastique. Mais c'étaient de belles et bonnes cédules de la compagnie.

— Mon reçu? — dit-il.

Peyrolles lui donna son reçu. Ésope le plia et le mit dans son portefeuille, à la place des billets. Puis, frappant sur le carnet :

— Bonne affaire! dit-il. A vous revoir, messieurs!

Il salua bien poliment Gonzague et la compagnie.

Tout le monde s'écarta pour le laisser passer.

On riait encore, mais je ne sais quel froid courait dans toutes les veines. Gonzague était pensif.

Peyrolles et ses gens commençaient à faire sortir les acheteurs, qui déjà eussent voulu être au lendemain.

Les amis du prince regardaient encore et machinalement la porte par où le petit homme noir venait de disparaître.

— Messieurs, dit Gonzague, pendant qu'on va disposer la salle, je vous prie de me suivre dans mes appartements.

— Allons! fit Cocardasse derrière la draperie, c'est le moment ou jamais... marchons!

— J'ai peur, fit le timide Passepoil.

— Eh donc! je passerai le premier.

Il prit Passepoil par la main et s'avança vers Gonzague, chapeau bas.

— Parbleu! s'écria Chaverny en les apercevant, mon cousin a voulu nous donner la comédie!... c'est la journée des mascarades. Le bossu n'était pas mal, mais voici bien la plus belle paire de coupe-jarrets que j'aie vus de ma vie!

Cocardasse junior le regarda de travers. Navailles, Oriol et consorts se mirent à tourner autour de nos deux amis en les considérant curieusement.

— Sois prudent! murmura Passepoil à l'oreille du Gascon.

— Capédédiou! fit ce dernier, ceux-ci n'ont donc jamais vu deux gentilshommes, qu'ils nous dévisagent ainsi!

— Le grand est de toute beauté! dit Navailles.

— Moi, repartit Oriol, j'aime mieux le petit!

— Il n'y a plus de niche à louer; que viennent-ils faire?

Heureusement qu'ils arrivaient auprès de Gonzague, qui les aperçut et tressaillit.

— Ah! fit-il, que veulent ces braves?

Cocardasse salua avec cette grâce noble qui accompagnait chacune de ses actions. Passepoil s'inclina plus modestement, mais en homme cependant qui a vu le monde. Puis Cocardasse junior, d'une voix haute et claire, parcourant de l'œil cette foule pailletée qui venait de le railler, prononça ces paroles :

— Ce gentilhomme et moi, vieilles connaissances de monseigneur, nous venons lui présenter nos hommages.

— Ah!... fit encore Gonzague.

— Si monseigneur est occupé d'affaires trop importantes, reprit le Gascon qui s'inclina de nouveau, nous reviendrons à l'heure qu'il voudra bien nous indiquer.

— C'est cela, balbutia Passepoil; nous aurons l'honneur de revenir.

Troisième salut, puis ils se redressèrent tous deux, la main à la poignée de la brette.

— Peyrolles! appela Gonzague.

L'intendant venait de faire sortir le dernier adjudicataire.

— Reconnais-tu ces beaux garçons? lui demanda Gonzague. Mène-les à l'office... qu'ils mangent et qu'ils boivent. Donne-leur à chacun un habit neuf... et qu'ils attendent mes ordres!

— Ah! monseigneur!... s'écria Cocardasse.

— Généreux prince!... fit Passepoil.

— Allez! ordonna Gonzague.

Ils s'éloignèrent à reculons, saluant à toute outrance et balayant la terre avec les vieilles plumes de leurs feutres. Quand ils arrivèrent en face des rieurs, Cocardasse le premier planta son feutre sur l'oreille, et releva du bout de sa rapière le bord frangé de son manteau. Frère Passepoil l'imita de son mieux. Tous deux, hautains, superbes, le nez au vent, le poing sur la hanche, foudroyant les railleurs de leurs regards terribles, ils traversèrent la salle sur les pas de Peyrolles, et gagnèrent l'office, où leur coup de fourchette étonna tous les serviteurs du prince.

En mangeant, Cocardasse junior disait :

— Mon bon, notre fortune est faite!

— Dieu le veuille! répondait, la bouche pleine, frère Passepoil toujours moins fougueux.

— Ah çà! cousin, dit Chaverny au prince quand ils furent partis, depuis quand te sers-tu de semblables outils?

Gonzague promena autour de lui un regard rêveur, et ne répondit point.

Ces messieurs, cependant, parlant assez haut pour que le prince pût les entendre, chantaient un dithyrambe à sa louange et faisaient honnêtement leur cour. C'étaient tous nobles un peu ruinés, financiers un peu tarés : aucun d'eux n'avait encore commis d'action absolument punissable selon la loi, mais aucun d'eux n'avait gardé la blancheur de la robe nuptiale. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, ils avaient besoin de Gonzague, l'un pour une chose, l'autre pour une autre ; Gonzague était au milieu d'eux seigneur et roi, comme certains patriciens de l'ancienne Rome parmi la foule famélique de leurs clients. Gonzague les tenait par l'ambition, par l'intérêt, par leurs besoins et par leurs vices.

Le seul qui eût gardé une portion de son indépendance était le jeune marquis de Chaverny, trop fou pour spéculer, trop insoucieux pour se vendre.

La suite de ce récit montrera ce que Gonzague voulait faire d'eux, car, au premier aspect, placé comme il était à l'apogée de la richesse, de la puissance et de la faveur, Gonzague semblait n'avoir besoin de personne.

— Et l'on parle des mines du Pérou ! disait le gros Oriol pendant que le maître se tenait à l'écart. L'hôtel de monsieur le prince vaut à lui seul le Pérou et toutes ses mines !

Il était rond comme une boule, ce traitant; il était haut en couleur, joufflu, essoufflé. Ces demoiselles de l'Opéra consentaient à se moquer de lui amicalement, pourvu qu'il fût en fonds et d'humeur donnante.

— Ma foi, répliqua Taranne, financier maigre et plat, c'est ici l'Eldorado.

— La maison d'or ! ajouta monsieur de Montaubert, ou plutôt la maison de diamant !

— *Ya !* traduisit le baron de Batz, *té tiâmant blitôt.*

— Plus d'un grand seigneur, reprit Gironne, vivrait toute une année avec une semaine du revenu du prince de Gonzague.

— C'est que, dit Oriol, le prince de Gonzague est le roi des grands seigneurs!

— Gonzague, mon cousin, s'écria Chaverny d'un air plaisamment piteux, par grâce, demande quartier, ou cet ennuyeux hosanna durera jusqu'à demain.

Le prince sembla s'éveiller.

— Messieurs, dit-il sans répondre au petit marquis, car il n'aimait pas la raillerie, prenez la peine de me suivre dans mon appartement; il faut que cette salle soit libre.

Quand on fut dans le cabinet de Gonzague.

— Vous savez pourquoi je vous ai convoqués, messieurs, reprit-il.

— J'ai entendu parler d'un conseil de famille, répondit Navailles.

— Mieux que cela, messieurs... une assemblée solennelle... un tribunal de famille où Son Altesse Royale le régent sera représenté par trois des premiers dignitaires de l'État : le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson.

— Peste! fit Chaverny. S'agit-il donc de la succession à la couronne?

— Marquis, prononça sèchement le prince, nous allons parler de choses sérieuses, épargnez-nous!

— N'auriez-vous point, cousin, demanda Chaverny en bâillant par avance, quelques livres d'estampes pour me distraire pendant que vous serez sérieux?

Gonzague sourit afin de le faire taire.

— Et de quoi s'agit-il, prince? demanda M. de Montaubert.

— Il s'agit de me prouver votre dévouement, messieurs, répondit Gonzague.

Ce ne fut qu'un cri.

— Nous sommes prêts!

Le prince salua et sourit.

— Je vous ai fait convoquer, spécialement vous, Navailles, Taranne, Chaverny, Nocé, Montaubert, Choisy, Lavallade, etc.,

en votre qualité de parents de Nevers; vous, Oriol, comme chargé d'affaires de notre cousin de Châtillon; vous, Taranne et Albret, comme mandataires des deux Chatellux...

— Si ce n'est la succession de Bourbon, interrompit Chaverny, ce sera donc la succession de Nevers qui sera mise sur le tapis?

— On décidera, répondit Gonzague, l'affaire des biens de Nevers... et d'autres affaires encore.

— Et que diable avez-vous besoin des biens de Nevers, vous, mon cousin, qui gagnez un million par heure?

Gonzague fut un instant avant de répondre.

— Suis-je seul? demanda-t-il ensuite d'un accent pénétré. N'ai-je pas votre fortune à faire?

Il y eut un vif mouvement de reconnaissance dans l'assemblée. Tous les visages étaient plus ou moins attendris.

— Vous savez, prince, dit Navailles, si vous pouvez compter sur moi!

— Et sur moi! s'écria Gironne.

— Et sur moi!... et sur moi!

— Sur moi aussi, pardieu! fit Chaverny après tous les autres. Je voudrais seulement savoir...

Gonzague l'interrompit pour dire avec une hauteur sévère :

— Toi, tu es trop curieux, petit cousin! cela te perdra... Ceux qui sont avec moi, comprends bien ceci, doivent entrer résolûment dans mon chemin, bon ou mauvais, droit ou tortueux...

— Mais cependant...

— C'est ma volonté!... Chacun est libre de me suivre ou de rester en arrière, mais quiconque s'arrête a rompu volontairement le pacte; je ne le connais plus... Ceux qui sont avec moi doivent voir par mes yeux, entendre par mes oreilles, penser avec mon intelligence... La responsabilité n'est pas pour eux qui sont les bras, mais pour moi qui suis la tête...

Tu m'entends bien, marquis, je ne veux pas d'amis faits autrement que cela!

— Et nous ne demandons qu'une chose, ajouta Navailles, c'est que notre illustre parent nous montre la route.

— Puissant cousin, dit Chaverny, m'est-il permis de vous adresser humblement et modestement une question? Qu'aurai-je à faire?

— A garder le silence et à me donner ta voix dans le conseil.

— Dussé-je blesser le touchant dévouement de nos amis, je vous dirai, cousin, que je tiens à ma voix à peu près autant qu'à un verre de champagne vide, mais...

— Point de mais! interrompit Gonzague.

Et tous avec enthousiasme :

— Point de mais!

— Nous nous serrerons autour de monseigneur, ajouta lourdement Oriol.

— Monseigneur, ajouta Taranne, le financier d'épée, sait si bien se souvenir de ceux qui le servent!

L'invite pouvait n'être pas adroite, mais elle était au moins directe. Chacun prit un air froid, pour n'avoir point l'air d'être complice. Chaverny adressait à Gonzague un sourire triomphant et moqueur. Gonzague le menaça du doigt, comme on fait à un enfant méchant. Sa colère était passée.

— C'est le dévouement de Taranne que j'aime le mieux, dit-il avec une légère nuance de mépris dans la voix. Taranne, mon ami, vous avez la ferme d'Epernay.

— Ah! prince!... fit le traitant.

— Point de remercîments, interrompit Gonzague; mais je vous prie, Montaubert, ouvrez la fenêtre... je me sens mal.

Chacun se précipita vers les croisées. Gonzague était fort pâle, et des gouttelettes de sueur perlaient sous ses cheveux. Il trempa son mouchoir dans le verre d'eau que lui présentait Gironne, et se l'appliqua sur le front.

Chaverny s'était rapproché avec un véritable empressement.

— Ce ne sera rien, dit le prince; la fatigue... j'avais passé la nuit, et j'ai été obligé d'assister au petit lever du roi.

— Et que diable avez-vous besoin de vous tuer ainsi, cousin? s'écria Chaverny; que peut pour vous le roi? je dirais presque, que peut pour vous le bon Dieu?

A l'égard du bon Dieu, il n'y avait rien à reprocher à Gonzague. S'il se levait trop matin, ce n'était certes point pour faire ses dévotions. Il serra la main de Chaverny. Nous pouvons bien dire qu'il eût payé volontiers un bon prix la question que Chaverny venait de lui faire.

— Ingrat! murmura-t-il, est-ce pour moi que je sollicite?

Les courtisans de Gonzague furent sur le point de s'agenouiller. Chaverny eut bouche close.

— Ah! messieurs! reprit le prince, que notre jeune roi est un enfant charmant!... Il sait vos noms, et me demande toujours des nouvelles de mes bons amis.

— En vérité! fit le chœur.

— Quand monsieur le régent, qui était dans la ruelle avec Madame palatine, a ouvert les rideaux, le jeune Louis a soulevé ses belles paupières, toutes chargées de sommeil, et il nous a semblé que l'Aurore se levait.

— L'Aurore aux doigts de roses! fit l'incorrigible Chaverny.

Personne n'était sans avoir un peu envie de le lapider.

— Notre jeune roi, poursuivit Gonzague, a tendu la main à Son Altesse Royale, puis m'apercevant : « Eh! bonjour, prince; je vous ai rencontré l'autre soir au Cours-la-Reine, entouré de votre cour.... Il faudra que vous me donniez monsieur de Gironne, qui est un superbe cavalier!... »

Gironne mit la main sur son cœur. Les autres se pincèrent les lèvres.

— « Monsieur de Nocé me plaît aussi, » continua Gon-

zague, rapportant les paroles authentiques de Sa Majesté. « Et ce monsieur de Saldagne, tudieu ! ce doit être un foudre de guerre. »

— A quoi bon ceci ? lui glissa Chaverny à l'oreille ; Saldagne est absent.

On n'avait vu, en effet, depuis la veille au soir, ni M. le baron de Saldagne, ni M. le chevalier de Faënza. Gonzague poursuivit sans prendre garde à l'interruption :

— Sa Majesté m'a parlé de vous, Montaubert ; de vous aussi, Choisy, et d'autres encore.

— Et Sa Majesté, interrompit le petit marquis, a-t-elle daigné remarquer un peu la galante et noble tournure de M. de Peyrolles ?

— Sa Majesté, répliqua sèchement Gonzague, n'a oublié personne, excepté vous.

— C'est bien fait pour moi ! dit Chaverny ; cela m'apprendra !

— On sait déjà votre affaire des mines à la cour, Albret, poursuivit Gonzague... « Et votre Oriol, » m'a dit le roi en riant, « savez-vous qu'on me l'a donné comme étant bientôt plus riche que moi ! »

— Que d'esprit ! Quel maître nous aurons là !

Ce fut un cri d'admiration générale.

— Mais, reprit Gonzague avec un fin et bon sourire, ce ne sont là que des paroles ; nous avons eu mieux, Dieu merci ! Je vous annonce, ami Albret, que votre concession va être signée.

— Qui ne serait à vous, prince ? s'écria Albret.

— Oriol, ajouta le prince, vous avez votre charge noble ; vous pouvez voir d'Hozier pour votre écusson.

Le gros petit traitant s'enfla comme une boule et faillit crever du coup.

— Oriol, s'écria Chaverny, te voilà cousin du roi, toi qui es déjà cousin de toute la rue Saint-Denis... Ton écusson est tout fait : « *d'or, aux trois bas de chausses d'azur, deux et un,*

et en cœur un bonnet de nuit flamboyant, » avec cette devise : « *Utile dulci!* »

On rit un peu, sauf Oriol et Gonzague. Oriol avait reçu le jour au coin de la rue Mauconseil, dans une boutique de bonneterie. Si Chaverny eût gardé ce mot pour le souper, il aurait eu un succès fou.

— Vous avez votre pension, Navailles, reprit cependant M. de Gonzague, cette vivante providence ; Montaubert, vous avez votre brevet.

Montaubert et Navailles se repentirent d'avoir ri.

— Nocé, continua le prince, vous monterez demain dans les carrosses. Vous, Gironne, je vous dirai, quand nous serons seuls tous deux, ce que j'ai obtenu pour vous.

Nocé fut content, Gironne le fut davantage.

Gonzague, poursuivant le cours de ses largesses, qui ne lui coûtaient rien, nomma chacun par son nom. Personne ne fut oublié, pas même le baron de Batz.

— Viens çà, marquis, dit-il enfin.

— Moi ? fit Chaverny.

— Viens çà, enfant gâté !

— Cousin, je connais mon sort ! s'écria plaisamment le marquis ; tous nos jeunes condisciples qui ont été sages ont eu des *satisfecit*... moi, le moins que je risque, c'est d'être au pain et à l'eau. Ah ! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, je sens que je l'ai bien mérité !

— Monsieur de Fleury, gouverneur du roi, était au petit lever, dit Gonzague.

— Naturellement, repartit le marquis : c'est sa charge.

— Monsieur de Fleury est sévère.

— C'est son métier.

— Monsieur de Fleury a su ton histoire aux Feuillantines avec mademoiselle de Clermont.

— Aïe ! fit Navailles.

— Aïe ! aïe ! répétèrent Oriol et consorts.

— Et tu m'as empêché d'être exilé, cousin ? dit Chaverny; grand merci !

— Il ne s'agissait pas d'exil, marquis.

— De quoi donc s'agissait-il, cousin ?

— Il s'agissait de la Bastille.

— Et tu m'as épargné la Bastille ? Deux fois grand merci.

— J'ai fait mieux, marquis.

— Mieux encore, cousin ? Il faudra donc que je me prosterne ?

— Ta terre de Chaneilles fut confisquée sous le feu roi.

— Lors de l'édit de Nantes, oui.

— Elle était d'un beau revenu, cette terre de Chaneilles ?

— Vingt mille écus, cousin... pour moitié moins je me donnerais au diable.

— Ta terre de Chaneilles t'est rendue.

— En vérité ! s'écria le petit marquis.

Puis tendant la main à Gonzague et d'un grand sérieux :

— Alors, c'est dit : je me donne au diable !

Gonzague fronça le sourcil. Le cénacle entier n'attendait qu'un signe pour crier au scandale. Chaverny promena tout autour de lui son regard dédaigneux.

— Cousin, prononça-t-il lentement et à voix basse, je ne vous souhaite que du bonheur. Mais si les mauvais jours venaient, la foule s'éclaircirait autour de vous. Je n'insulte personne : c'est la règle ; dussé-je rester seul, alors, cousin, moi je resterai !

V

OÙ EST EXPLIQUÉE L'ABSENCE DE FAENZA ET DE SALDAGNE

La distribution était faite. Nocé combinait son costume pour monter le lendemain dans les carosses du roi. Oriol, gentilhomme depuis cinq minutes, cherchait déjà quels ancêtres il avait bien pu avoir au temps de saint Louis. Tout le monde était content. M. de Gonzague n'avait certes point perdu sa peine au lever de Sa Majesté.

— Cousin, dit pourtant le petit marquis, je ne te tiens pas quitte, malgré le magnifique cadeau que tu viens de me faire.

— Que te faut-il encore?

— Je ne sais si c'est à cause des Feuillantines et de Mlle de Clermont; mais Bois-Rosé m'a refusé obstinément une invitation pour la fête de ce soir au Palais-Royal. Il m'a dit que toutes les cédules étaient distribuées.

— Je crois bien! s'écria Oriol, elles faisaient dix louis de prime rue Quincampoix, ce matin. Bois-Rosé a dû gagner là-dessus cinq ou six cent mille livres.

— Dont moitié pour ce bon abbé Dubois, son maître!

— J'en ai vu vendre une cinquante louis, ajouta Albret.

— On n'a pas voulu m'en donner à soixante! enchérit Taranne.

— On se les arrache.

— A l'heure qu'il est, elles n'ont plus de prix

— C'est que la fête sera splendide, messieurs, dit Gonzague; tous ceux qui seront là auront leur brevet de fortune ou de noblesse... Je ne pense pas qu'il soit entré dans la pensée de monsieur le régent de livrer ces cédules à la spéculation; mais ceci est le petit malheur des temps... et, sur ma foi! je ne vois point de mal à ce que Bois-Rosé ou l'abbé fassent leurs affaires avec ces bagatelles.

— Dussent les salons du régent, fit observer Chaverny, s'emplir cette nuit de courtiers et de trafiquants!

— C'est la noblesse de demain, répliqua Gonzague; le mouvement est là!

Chaverny frappa sur l'épaule d'Oriol.

— Toi qui es d'aujourd'hui, dit-il, comme tu les regarderas par-dessus l'épaule, ces gens de demain?

Il nous faut bien dire un mot de cette fête. C'était l'Écossais Law qui en avait eu l'idée, et c'était aussi l'Écossais Law qui en faisait les frais énormes. Ce devait être le triomphe symbolique du *système*, comme on disait alors, la constatation officielle et bruyante de la victoire du crédit sur les espèces monnayées. Pour que cette ovation eût plus de solennité, Law avait obtenu que Philippe d'Orléans lui prêtât les salons et les jardins du Palais-Royal. Bien plus, les invitations étaient faites au nom du régent, et, pour ce seul fait, le triomphe du dieu-papier devenait une fête nationale.

Law avait mis, dit-on, des sommes folles à la disposition de la maison du régent, pour que rien ne manquât au prestige de ces réjouissances. Tout ce que la prodigalité la plus large peut produire en fait de merveilles devait éblouir les yeux des invités. On parlait surtout du feu d'artifice et du ballet. Le feu d'artifice, commandé au cavalier Gioja, devait

représenter le palais gigantesque bâti, en projet, par Law sur les bords du Mississipi. Le monde, on le savait bien, ne devait plus avoir qu'une merveille : c'était ce palais de marbre, orné de tout l'or inutile que le crédit vainqueur jetait hors de la circulation. Un palais grand comme une ville, où seraient prodiguées toutes les richesses métalliques du globe ! L'argent et l'or n'était plus bons qu'à cela. Le ballet, œuvre allégorique dans le goût du temps, devait encore représenter le crédit, personnifiant le bon ange de la France et la plaçant à la tête des nations. Plus de famines, plus de misère, plus de guerres ! Le crédit, cet autre messie envoyé par Dieu clément, allait étendre au globe entier les délices reconquises du paradis terrestre.

Après la fête de cette nuit, le crédit déifié n'avait plus besoin que d'un temple. Les pontifes existaient d'avance. Monsieur le régent avait fixé à trois mille le nombre des entrées. Dubois tierça sous main le compte ; Bois-Rosé, maître des cérémonies, le doubla en tapinois.

A ces époques où règne la contagion de l'agio, l'agio se fourre partout, rien n'échappe à son envahissante influence. De même que vous voyez dans les bas quartiers du négoce les petits enfants, marchant à peine, trafiquer déjà de leurs jouets et *faire l'article* en bagayant sur un pain d'épice entamé, sur un cerf-volant en lambeaux, sur une demi-douzaine de billes ; de même, quand la fièvre de spéculer prend un peuple, les grands enfants se mettent à survendre tout ce qu'on recherche, tout ce qui a vogue : les cartes du restaurant à la mode, les stalles du théâtre heureux, les chaises de l'église encombrée. Et ces choses ont lieu tout uniment sans que personne s'en formalise.

Mon Dieu ! M. de Gonzague pensait comme tout le monde en disant : « Il n'y a point de mal à ce que Bois-Rosé gagne cinq ou six cent mille livres avec ces bagatelles ! »

— Il me semble avoir entendu dire à Peyrolles, reprit-il en atteignant son portefeuille, qu'on lui a offert deux ou

trois mille louis du paquet de cédules que Son Altesse a bien voulu m'envoyer ; mais fi donc!... je les ai gardées pour mes amis.

Il y eut un long bravo. Plusieurs de ces messieurs avaient déjà des cartes dans leurs poches ; mais abondance de cartes ne nuit pas, quand elles valent cent pistoles la pièce. On n'était vraiment pas plus aimable que M. de Gonzague ce matin !

Il ouvrit son portefeuille, et jeta sur la table un gros paquet de lettres roses, ornées de ravissantes vignettes qui toutes représentaient, parmi des Amours entrelacés et des fouillis de fleurs, le Crédit, le grand Crédit, tenant à la main une corne d'abondance. On fit le partage. Chacun en prit pour soi et ses amis, sauf le petit marquis, qui était encore un peu gentilhomme, et ne revendait point ce qu'on lui donnait. Le noble Oriol avait, à ce qu'il paraît, un nombre considérable d'amis, car il emplit ses poches. Gonzague les regardait faire. Son œil rencontra celui de Chaverny, et tous deux se prirent à rire.

Si quelqu'un de ces messieurs croyait prendre Gonzague pour dupe, celui-là se trompait ; Gonzague avait son idée : il était plus fort dans son petit doigt qu'une douzaine d'Oriols multipliés par un demi-cent de Gironnes ou de Montauberts.

— Veuillez, messieurs, dit-il, laisser deux de ces cartes pour Faënza et pour Saldagne... Je m'étonne, en vérité, de ne les point voir ici.

Il était sans exemple que Faënza et Saldagne eussent manqué à l'appel.

— Je suis heureux, reprit Gonzague, pendant qu'avait lieu la curée d'invitations cotées rue Quincampoix, je suis heureux d'avoir pu faire encore pour vous cette misère... Souvenez-vous bien de ceci... Partout où je passerai, vous passerez. Vous êtes autour de moi un bataillon sacré : votre

intérêt est de me suivre, mon intérêt est de vous tenir toujours la tête au-dessus de la foule.

Il n'y avait plus sur la table que les deux lettres de Saldagne et de Faënza. On se remit à écouter le maître attentivement et respectueusement.

— Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, acheva Gonzague : des événements vont avoir lieu sous peu qui seront pour vous des énigmes. Ne cherchez jamais, je ne demande point ceci, je l'exige, ne cherchez jamais les raisons de ma conduite ; prenez seulement le mot d'ordre, et faites... Si la route est longue et difficile, peu vous importe, puisque je vous affirme sur mon honneur que la fortune est au bout.

— Nous vous suivrons ! s'écria Navailles.

— Tous, tant que nous sommes ! ajouta Gironne.

Et Oriol, rond comme un ballon, conclut avec un geste chevaleresque :

— Fût-ce en enfer !

— La peste ! cousin, fit Chaverny entre haut et bas, les chauds amis que nous avons là !... Je voudrais gager que..

Un cri de surprise et d'admiration l'interrompit. Lui-même resta bouche béante à regarder une jeune fille d'une admirable beauté qui venait de se montrer étourdiment au seuil de la chambre à coucher de Gonzague. Évidemment, elle n'avait point cru trouver là si nombreuse compagnie.

Comme elle franchissait le seuil, son visage tout jeune, tout brillant d'espiègle gaieté, avait un petillant sourire. A la vue des compagnons de Gonzague, elle s'arrêta, rabattit vivement son voile de dentelle épaissi par la broderie, et resta immobile comme une charmante statue. Chaverny la dévorait des yeux. Les autres avaient toutes les peine du monde à réprimer leurs regards curieux. Gonzague, qui d'abord avait fait un mouvement, se remit aussitôt et alla droit à la nouvelle venue. Il prit sa main qu'il porta vers ses lèvres

avec plus de respect que de galanterie. La jeune fille resta muette.

— C'est la belle recluse! murmura Chaverny.

— L'Espagnole!... ajouta Navailles.

— Celle pour qui monsieur le prince tient close sa petite maison derrière Saint-Magloire!

Et ils admiraient, en connaisseurs qu'ils étaient, cette taille souple et noble à la fois, ce bas de jambe adorable attaché à un pied de fée, cette splendide couronne de cheveux abondants, soyeux et plus noirs que le jais.

L'inconnue portait une toilette de ville dont la richesse simple sentait la grande dame. Elle la portait bien.

— Messieurs, dit le prince, vous deviez voir aujourd'hui même cette jeune et chère enfant, car elle m'est chère à plus d'un titre; et, je le proclame, je ne comptais point que ce serait sitôt. Je ne me donne pas l'honneur de vous présenter à elle en ce moment; il n'est pas temps. Attendez-moi ici, je vous prie. Tout à l'heure, nous aurons besoin de vous.

Il prit la main de la jeune fille et la fit entrer dans son appartement, dont la porte se referma sur eux. Vous eussiez vu aussitôt tous les visages changer, sauf celui du petit marquis de Chaverny, qui resta impertinent comme devant. Le maître n'était plus là; tous ces écoliers barbus avaient vacances.

— A la bonne heure! s'écria Gironne.

— Ne nous gênons pas! fit Montaubert.

— Messieurs, reprit Nocé, le roi fit une sortie semblable avec Mme de Montespan, devant toute la cour assemblée... Choisy, c'est ton vénérable oncle qui raconte cela dans ses mémoires. Monseigneur de Paris était présent, le chancelier, les princes, trois cardinaux et deux abbesses, sans compter le père Letellier. Le roi et la comtesse devaient échanger solennellement leurs adieux pour rentrer, chacun de son côté, dans le giron de la vertu. Mais pas du tout :

Mme de Montespan pleura, Louis le Grand larmoya, puis tous deux tirèrent leur révérence à l'austère assemblée.

— Qu'elle est belle ! dit Chaverny tout rêveur.

— Ah çà ! fit Oriol, savez-vous une idée qui me vient? Cette assemblée de famille... si c'était pour un divorce !

On se récria d'abord, puis chacun convint que la chose n'était pas impossible. Personne n'ignorait la profonde séparation qui existait entre le prince de Gonzague et sa femme.

— Ce diable d'homme est fin comme l'ambre, reprit Taranne, il est capable de laisser la femme et de garder la dot !

— Et c'est là-dessus, ajouta Gironne, que nous allons donner nos votes.

— Qu'en dis-tu, toi Chaverny? demanda le gros Oriol.

— Je dis, répliqua le petit marquis, que vous seriez des infâmes, si vous n'étiez des sots...

— De par Dieu ! petit cousin, s'écria Nocé, tu es à l'âge où l'on corrige les mauvaises habitudes; j'ai envie...

— Là, là ! s'interposa le paisible Oriol.

Chaverny n'avait même pas regardé Nocé.

— Qu'elle est belle ! fit-il une seconde fois.

— Chaverny est amoureux ! s'écria-t-on de toutes parts.

— C'est pourquoi je lui pardonne, ajouta Nocé.

— Mais, en somme, demanda Gironne, que sait-on sur cette jeune fille?

— Rien, répondit Navailles, sinon que M. de Gonzague la cache soigneusement, et que Peyrolles est l'esclave chargé d'obéir aux caprices de cette belle personne.

— Peyrolles n'a pas parlé?

— Peyrolles ne parle jamais.

— C'est pour cela qu'on le garde.

— Elle doit être à Paris, reprit Nocé, depuis une ou deux semaines tout au plus, car, le mois passé, la Nivelle était reine et maîtresse dans la petite maison de monsieur le prince.

— Depuis lors, ajouta Oriol, nous n avons pas soupé une seule fois à la petite maison.

— Il y a une manière de corps de garde dans le jardin, dit Montaubert; les chefs de poste sont tantôt Faënza, tantôt Saldagne.

— Mystère ! mystère !

— Prenons patience... Nous allons savoir cela aujourd'hui... Holà ! Chaverny !

Le petit marquis tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

— Chaverny, tu rêves !...

— Chaverny, tu est muet !...

— Chaverny, parle, parle, quand même ce serait pour ous dire des injures !

Le petit marquis appuya son menton contre sa main blanchette.

— Messieurs, dit-il, vous vous damnez tous les jours trois ou quatre fois pour quelques chiffons de banque... moi, pour cette belle fille-là, je me damnerais une fois, voilà tout.

En quittant Cocardasse junior et Amable Passepoil, installés commodément à l'office devant un copieux repas, M. de Peyrolles était sorti de l'hôtel par la porte du jardin. Il prit la rue Saint-Denis, et, passant derrière l'église Saint-Magloire, il s'arrêta devant la porte d'un autre jardin dont les murs disparaissaient presque sous les branches énormes et pendantes d'une allée de vieux ormes. M. de Peyrolles avait dans la poche de son beau pourpoint la clef de cette porte. Il entra. Le jardin était solitaire. On voyait, au bout d'une allée en berceau, ombreuse jusqu'au mystère, un pavillon tout neuf, bâti dans le style grec, et dont le péristyle s'entourait de statues. Un bijou que ce pavillon ! la dernière œuvre de l'architecte Oppenort ! M. de Peyrolles s'engagea dans la sombre allée et gagna le pavillon. Dans le vestibule étaient plusieurs valets en livrée.

— Où est Saldagne? — demanda Peyrolles.

On n'avait point vu M. le baron de Saldagne depuis la veille.

— Et Faënza?

Même réponse que pour Saldagne. La maigre figure de l'intendant prit une expression d'inquiétude.

— Que veut dire ceci? pensa-t-il.

Sans interroger autrement les valets, il demanda si mademoiselle était visible. Il y eut un va-et-vient de domestiques. On entendit la voix de la première camériste. Mademoiselle attendait M. de Peyrolles dans son boudoir.

— Je n'ai pas dormi, s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit!... Je ne veux plus demeurer dans cette maison!... La ruelle qui est de l'autre côté du mur est un coupe-gorge.

C'était la jeune fille admirablement belle que nous avons vue entrer tout à l'heure chez M. de Gonzague. Sans faire tort à sa toilette, elle était plus charmante encore, s'il est possible, dans son déshabillé du matin. Son peignoir blanc flottant laissait deviner les perfections de sa taille, légère et robuste à la fois; ses beaux grands cheveux noirs dénoués tombaient à flots abondants sur ses épaules, et ses petits pieds nus jouaient dans des mules de satin. Pour approcher de si près et sans danger pareille enchanteresse, il fallait être de marbre. M. de Peyrolles avait toutes les qualités de l'emploi de confiance qu'il remplissait auprès de son maître. Il eût disputé le prix de l'impassibilité à Mesrour, chef des gardiens noirs du calife Haraoun-al-Raschid. Au lieu d'admirer les charmes de sa belle compagne, il lui dit :

— Dona Cruz, monsieur le prince désire vous voir à son hôtel ce matin.

— Miracle! s'écria la jeune fille; moi sortir de ma prison! moi traverser la rue! moi, moi! Êtes-vous bien sûr de ne pas rêver debout, monsieur de Peyrolles?

Elle le regarda en face, puis elle éclata de rire, en exécu-

tant une pirouette double. L'intendant ajouta sans sourciller :

— Pour vous rendre à l'hôtel, monsieur le prince désire que vous fassiez toilette.

— Moi, se récria encore la jeune fille, faire toilette ! Santa Virgen ! je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

— Je parle pourtant très-sérieusement, dona Cruz ; dans une heure, il faut que vous soyez prête.

Dona Cruz se regarda dans une glace et se rit au nez. Puis, pétulante comme la poudre :

— Angélique ! Justine ! madame Langlois ! Sont-elles lentes, ces Françaises ! fit-elle en colère de ne les point voir arriver avant d'avoir été appelées. Madame Langlois ! Justine ! Angélique !

— Il faut le temps... voulut dire le flegmatique factotum.

— Vous, allez vous-en ! s'écria dona Cruz ; vous avez fait votre commission... J'irai.

— C'est moi qui vous conduirai, rectifia Peyrolles.

— Oh ! l'ennui ! Santa Maria ! soupira dona Cruz ; si vous saviez comme je voudrais voir une autre figure que la vôtre, mon bon monsieur de Peyrolles !

Madame Langlois, Angélique et Justine, trois chambrières parisiennes, entrèrent ensemble à ce moment. Dona Cruz ne songeait plus à elles.

— Je ne veux pas, dit-elle, que ces deux hommes restent la nuit dans ma maison ; ils me font peur.

Il s'agissait de Faënza et de Saldagne.

— C'est la volonté de monseigneur, répliqua l'intendant.

— Suis-je esclave ? s'écria la pétulante enfant, déjà rouge de colère ; ai-je demandé à venir ici ? Si je suis prisonnière, c'est bien le moins que je puisse choisir mes geôliers ! Dites-moi que je ne reverrai plus ces deux hommes, ou je n'irai pas à l'hôtel.

Madame Langlois, première caméristе de dona Cruz, s'approcha de M. de Peyrolles et lui dit quelques mots à l'oreille. Le visage de l'intendant, qui était naturellement très-pâle, devint livide.

— Avez-vous vu cela? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

— Je l'ai vu, répondit la camériste.

— Quand donc?

— Tout à l'heure. On vient de les trouver tous deux.

— Où cela?

— En dehors de la poterne qui donne sur la ruelle.

— Je n'aime pas qu'on parle à voix basse en ma présence! dit dona Cruz avec hauteur.

— Pardon, madame, repartit humblement l'intendant; qu'il vous suffise de savoir que ces deux hommes qui vous déplaisent, vous ne les reverrez plus!

— Alors, qu'on m'habille, ordonna la belle fille.

— Ils ont soupé hier soir en bas tous les deux, racontait cependant Mme Langlois en reconduisant Peyrolles sur l'escalier. Saldagne, qui était de garde, a voulu reconduire M. de Faënza. Nous avons entendu dans la ruelle un cliquetis d'épées.

— Dona Cruz m'a parlé de cela, interrompit Peyrolles.

— Le bruit n'a pas duré longtemps, reprit la camériste; tout à l'heure, un valet sortant par la ruelle s'est heurté contre deux cadavres.

— Langlois! Langlois! appela en ce moment la belle recluse.

— Allez, ajouta la camériste, remontant les degrés précipitamment; ils sont là, au bout du jardin.

Dans le boudoir, les trois chambrières commencèrent l'œuvre facile et charmante de la toilette d'une jolie fille. Dona Cruz se livra bientôt tout entière au bonheur de se voir si belle. Son miroir lui souriait. Santa Virgen! elle n'avait jamais été si heureuse depuis son arrivée dans cette grande

ville de Paris, dont elle n'avait vu que les rues longues et noires, par une sombre nuit d'automne.

— Enfin ! se disait-elle, mon beau prince va tenir sa promesse... Je vais voir, être vue !... Paris, qu'on m'a tant vanté, va être pour moi autre chose qu'un pavillon isolé dans un froid jardin entouré de murs.

Et, toute joyeuse, elle échappait aux mains de ses caméristes pour danser en rond autour de la chambre, comme une folle enfant qu'elle était...

M. de Peyrolles, lui, avait gagné tout d'un temps le bout du jardin. Au fond d'une charmille sombre, sur un tas de feuilles sèches, il y avait deux manteaux étendus. Sous les manteaux on devinait la forme de deux corps humains. Peyrolles souleva en frissonnant le premier manteau, puis l'autre. Sous le premier était Faënza, sous le second Saldagne. Tous deux avaient une blessure pareille au front, entre les deux yeux. Les dents de Peyrolles s'entre-choquèrent avec bruit. Il laissa retomber les manteaux.

VI

DONA CRUZ

Il y a une fatale histoire que tous les romanciers ont racontée au moins une fois en leur vie ; c'est l'histoire de la pauvre enfant enlevée à sa mère, qui était duchesse, par les gypsies d'Écosse, par les brigands de la Calabre ou du Rhin, par les tziganes de Hongrie ou par les gitanos d'Espagne. Nous ne savons absolument pas, et nous prenons l'engagement de ne point l'apprendre, si notre belle dona Cruz était une duchesse volée ou une véritable fille de gitana. La chose certaine, c'est qu'elle avait passé sa vie entière parmi les gitanos, allant comme eux de ville en ville, de hameau en bourgade, en dansant sur la place publique tant qu'on voulait pour un maravédis. C'est elle-même qui nous dira comment elle avait quitté ce métier libre, mais peu lucratif, pour venir habiter à Paris la petite maison de M. de Gonzague.

Une demi-heure après sa toilette achevée, nous la retrouvons dans la chambre de ce dernier, émue malgré sa hardiesse, et toute confuse de la belle entrée qu'elle venait de faire dans la grand'salle de l'hôtel de Nevers.

— Pourquoi Peyrolles ne vous a-t-il pas accompagnée? lui demanda Gonzague.

— Votre Peyrolles, répondit la jeune fille, a perdu la parole et le sens pendant que je faisais ma toilette. Il ne m'a quittée qu'un instant pour se promener au jardin... Quand il est revenu, il ressemblait à un homme frappé de la foudre. Mais, s'interrompit-elle d'une voix caressante, ce n'est pas pour parler de votre Peyrolles que vous m'avez fait venir, n'est-ce pas, monseigneur?

— Non, répondit Gonzague en riant, ce n'est pas pour parler de mon Peyrolles.

— Dites vite! s'écria dona Cruz; vous voyez bien que je suis impatiente! Dites vite!

Gonzague la regardait attentivement. Il pensait :

— J'ai cherché longtemps; mais pouvais-je trouver mieux? Elle lui ressemble, sur ma foi! ce n'est pas une illusion que je me fais...

— Eh bien! reprit dona Cruz, dites donc.

— Asseyez-vous, chère enfant, reprit Gonzague.

— Retournerai-je dans ma prison?

— Pas pour longtemps.

— Ah! fit la jeune fille avec regret, j'y retournerai! Pour la première fois aujourd'hui, j'ai vu un coin de la ville au soleil... C'est beau. Ma solitude me semblera plus triste.

— Nous ne sommes pas ici à Madrid, objecta Gonzague; il faut des précautions.

— Et pourquoi... pourquoi des précautions? Fais-je du mal pour que l'on me cache?

— Non, assurément, dona Cruz, mais...

— Ah! tenez, monseigneur, l'interrompit-elle avec feu, il faut que je vous parle. J'ai le cœur trop plein. Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, allez! je vois bien que nous ne sommes plus à Madrid, où j'étais pauvre, c'est vrai, orpheline, abandonnée, mais où j'étais libre... libre comme l'air du ciel!

Elle s'interrompit, et ses sourcils noirs se froncèrent légèment.

— Savez-vous, monseigneur, dit-elle, que vous m'avez promis bien des choses?

— Je tiendrais plus que je n'ai promis, repartit Gonzague.

— Ceci est encore une promesse, et je commence à ne plus croire.

Ses sourcils se détendirent, et un voile de rêverie vint adoucir l'éclair aigu de son regard.

— Ils me connaissaient tous, dit-elle, les gens du peuple et les seigneurs; ils m'aimaient, et quand j'arrivais, on criait: « Venez, venez voir la gitana qui va danser le bamboleo de Xérès!... » Et si je tardais à venir, il y avait toujours du monde, beaucoup de monde à m'attendre sur la Plaza-Santa, derrière l'Alcazar... Quand je rêve la nuit, je revois ces grands orangers du palais qui embaumaient l'air du soir, et ces maisons à tourelles brodées où s'ouvrait à demi la jalousie, vers la brune... Ah! ah! j'ai prêté ma mandoline à plus d'un grand d'Espagne! Beau pays! se reprit-elle les larmes aux yeux, pays des parfums et des sérénades! Ici, l'ombre de vos arbres est froide et fait frissonner!

Sa tête se pencha sur sa main. Gonzague la laissait dire et semblait songer.

— Vous souvenez-vous? dit-elle tout à coup; c'était un soir... j'avais dansé plus tard que de coutume; au détour de la rue sombre qui monte à l'Assomption, je vous vis soudain près de moi... j'eus peur et j'eus espoir. Quand vous parlâtes, votre voix grave et douce me serra le cœur, mais je ne songeai point à m'enfuir. Vous me dites, en vous plaçant devant moi pour me barrer le passage: « Comment vous appelez-vous, mon enfant? — Santa-Cruz, » répondis-je. On m'appelait Flor quand j'étais avec mes frères, les gitanos de Grenade; mais le prêtre m'avait donné avec le baptême le nom de Marie de la Sainte-Croix. « Ah! me dites-vous, vous

êtes chrétienne? » Peut-être ne vous souvenez-vous plus de tout cela, monseigneur!

— Si fait, dit Gonzague avec distraction, je n'ai rien oublié.

— Moi, reprit dona Cruz dont la voix eut un tremblement, je me souviendrai de cette heure-là toute ma vie. Je vous aimais déjà; comment? Je ne sais... Par votre âge vous pourriez être mon père : mais où trouverais-je un amoureux plus beau, plus noble, plus brillant que vous?

Elle dit cela sans rougir. Elle ne savait pas ce que c'est que notre pudeur. Ce fut un baiser de père que Gonzague déposa sur son front. Dona Cruz laissa échapper un gros soupir.

— Vous me dites, reprit-elle : « Tu es trop belle, ma fille, pour danser ainsi sur la place publique, avec un tambour de basque et une ceinture de faux sequins... Viens avec moi. » Je me mis à vous suivre. Je n'avais déjà plus de volonté. En entrant dans votre demeure, je reconnus bien que c'était le propre palais d'Alberoni. On me dit que vous étiez l'ambassadeur du régent de France auprès de la cour de Madrid. Que m'importait cela! Nous partîmes le lendemain. Vous ne me donnâtes point place dans votre chaise. Oh! je ne vous ai jamais dit cela, monseigneur, car c'est à peine si je vous entrevois à de rares intervalles. Je suis seule, je suis triste, je suis abandonnée. Je fis cette longue route de Madrid à Paris, cette route sans fin, dans un carrosse à rideaux épais et toujours fermés; je la fis en pleurant, je la fis avec des regrets plein le cœur!... Je sentais bien déjà que j'étais une exilée. Et combien de fois, combien de fois, sainte Vierge, durant ces heures silencieuses, n'ai-je pas regretté mes libres soirées, ma danse folle et mon rire perdu!

Gonzague ne l'écoutait plus : sa pensée était ailleurs.

— Paris! Paris! s'écria-t-elle avec une pétulance qui le fit tressaillir. Vous souvenez-vous quel tableau vous m'aviez fait de Paris? Paris, le paradis des belles filles... Paris, le

rêve enchanté, la richesse inépuisable, le luxe éblouissant; un bonheur qui ne se rassasie pas, une fête de toute la vie!... Vous souvenez-vous comme vous m'aviez enivrée?

Elle prit la main de Gonzague et la tint entre les siennes.

— Monseigneur! monseigneur! fit-elle plaintivement, j'ai vu de nos belles fleurs d'Espagne dans votre jardin: elles sont bien faibles et bien tristes... elles vont mourir... Voulez-vous donc me tuer, monseigneur?...

Et se redressant soudain pour rejeter en arrière l'opulente parure de ses cheveux, elle alluma un rapide éclair dans sa prunelle.

— Écoutez, monseigneur, s'écria-t-elle, je ne suis pas votre esclave... J'aime la foule, moi; la solitude m'effraye... J'aime le bruit; le silence me glace... Il me faut la lumière. le mouvement, le plaisir surtout, le plaisir qui fait vivre!... La gaieté m'attire, le rire m'enivre, les chansons me charment... L'or du vin de Rota met des diamants dans mes yeux, et, quand je ris, je sens bien que je suis plus belle!

— Charmante folle!... murmura Gonzague avec une caresse toute paternelle.

Dona Cruz retira ses mains.

— Vous n'étiez pas ainsi à Madrid... — fit-elle.

Puis avec colère.

— Vous avez raison, je suis folle... mais je veux devenir sage... Je m'en irai...

— Dona Cruz!... fit le prince.

Elle pleurait. Il prit son mouchoir brodé pour essuyer doucement ses belles larmes. Sous ces larmes qui n'avaient pas eu le temps de sécher vint un fier sourire.

— D'autres m'aimeront, dit-elle avec menace. Ce paradis, reprit-elle avec amertume, c'était une prison! Vous m'avez trompée, prince!....Un merveilleux boudoir m'attendait ici dans un pavillon qui semble détaché d'un palais de fée... Du marbre, des peintures délicieuses, des draperies de velours brodées d'or... de l'or aussi aux lambris, et des sculptures,

des cristaux aux voûtes... mais à l'entour, poursuivit-elle, des ombrages sombres et mouillés, des pelouses noires où tombent une à une les pauvres feuilles, mortes de ce froid qui me glace... des caméristes muettes, des valets discrets, des gardes du corps farouches... et pour majordome cet homme livide, ce Peyrolles !...

— Avez-vous à vous plaindre de M. de Peyrolles ? demanda Gonzague.

— Non... il est l'esclave de mes moindres désirs... Il me parle avec douceur... avec respect même, et, chaque fois qu'il m'aborde, la plume de son feutre balaye la terre...

— Eh bien ?...

— Vous raillez, monseigneur !... Ne savez-vous pas qu'il rive les verrous à ma porte, et qu'il joue près de moi le rôle d'un gardien de sérail ?...

— Vous exagérez tout, dona Cruz !...

— Monseigneur, l'oiseau captif ne regarde même pas les dorures de sa cage. Je me déplais chez vous. J'y suis prisonnière... ma patience est à bout... Je vous somme de me rendre ma liberté !

Gonzague se prit à sourire.

— Pourquoi me cacher ainsi à tous les yeux ? reprit-elle. Répondez, je le veux !

Sa tête charmante se dressait impérieuse. Gonzague souriait toujours.

— Vous ne m'aimez pas ?... poursuivit-elle en rougissant, non point de honte, mais de dépit. Puisque vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez être jaloux de moi !...

Gonzague lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle rougit davantage.

— J'ai cru... murmura-t-elle en baissant les yeux (vous m'aviez dit une fois que vous n'étiez pas marié... à toutes mes questions sur ce sujet, ceux qui m'entourent répondent par le silence), j'ai cru, quand j'ai vu que vous me don-

niez des maîtres de toute sorte, quand j'ai vu que vous me faisiez enseigner tout ce qui fait le charme des dames françaises... pourquoi ne le dirai-je pas?... je me suis crue aimée!

Elle s'arrêta pour glisser à la dérobée un regard vers Gonzague, dont les yeux exprimaient le plaisir et l'admiration.

Et je travaillais, continua-t-elle, pour me rendre plus digne et meilleure; je travaillais avec courage, avec ardeur. Rien ne me coûtait. Il me semblait qu'il n'y avait point d'obstacle assez fort pour entraver ma volonté. Vous souriez! s'écria-t-elle avec un véritable mouvement de fureur. Santa Virgen! ne souriez pas ainsi, prince, ou vous me rendrez folle!

Elle se plaça devant lui, et, d'un ton qui n'admettait plus de faux-fuyants :

— Si vous ne m'aimez pas, que voulez-vous de moi?

— Je veux vous faire heureuse, doña Cruz, répondit Gonzague doucement; je veux vous faire heureuse et puissante.

— Faites-moi libre d'abord! — s'écria la belle captive en pleine révolte.

Et comme Gonzague cherchait à la calmer :

— Faites-moi libre! répéta-t-elle; libre, libre! Cela me suffit... je ne veux que cela!

Puis donnant cours à sa turbulente fantaisie :

— Je veux Paris! je veux le Paris de vos promesses!... ce Paris bruyant et brillant que je devine à travers les murs de ma prison! Je veux sortir; je veux me montrer partout... A quoi me servent mes parures entre quatre murailles?... Regardez-moi!... Pensiez-vous que j'allais m'éteindre dans mes larmes?

Elle eut un retentissant éclat de rire.

— Regardez-moi, prince, me voilà consolée... Je ne pleurerai plus jamais, je rirai toujours, pourvu qu'on me montre l'Opéra, dont je ne sais que le nom, les fêtes, les danses...

— Ce soir, doña Cruz, interrompit Gonzague froidement, vous mettrez votre plus riche parure...

Elle releva sur lui son regard défiant et curieux. — Et je vous conduirai, poursuivit Gonzague, au bal de monsieur le régent.

Dona Cruz demeura comme abasourdie.

Son visage, mobile et charmant, changea deux ou trois fois de couleur.

— Est-ce vrai cela? demanda-t-elle enfin, car elle doutait encore.

— C'est vrai, répondit Gonzague.

— Vous ferez cela, vous! s'écria-t-elle. Oh! je vous pardonne tout, prince!... vous êtes bon, vous êtes mon ami...

Elle se jeta à son cou; puis, le quittant, elle se mit à gambader comme une folle. Tout en dansant, elle disait:

— Le bal du régent! nous irons au bal du régent!... Les clôtures ont beau être épaisses, le jardin froid et désert, les fenêtres closes... j'ai entendu parler du bal du régent, je sais qu'on y verra des merveilles... et moi, je serai là!... Oh! merci! merci! prince, s'interrompit-elle; si vous saviez comme vous êtes beau, quand vous êtes bon! C'est au Palais-Royal, n'est-ce pas?... Moi qui mourais d'envie de voir le Palais-Royal.

Elle était au bout de la chambre. D'un bond elle fut auprès de Gonzague, et s'agenouilla sur un coussin à ses pieds. Et, toute sérieuse, elle demanda en croisant ses deux belles mains sur le genou du prince et en le regardant fixement:

— Quelle toilette ferai-je?

Gonzague secoua la tête gravement.

— Aux bals de la cour de France, dona Cruz, répondit-il, il y a quelque chose qui rehausse et pare un beau visage encore plus que la toilette la plus recherchée.

Dona Cruz essaya de deviner.

C'est le sourire? dit-elle comme un enfant à qui on propose une naïve énigme.

— Non, répliqua Gonzague.

— C'est la grâce?...

— Non ; vous avez le sourire et la grâce, dona Cruz ; la chose dont je vous parle....

— Je ne l'ai pas... Qu'est-ce donc ?

Et comme Gonzague tardait à répondre, elle ajouta impatiente déjà :

— Me la donnerez-vous ?

— Je vous la donnerai, dona Cruz.

— Mais qu'est-ce donc que je n'ai pas ? interrogea la coquette, qui en même temps jeta son triomphant regard vers le miroir.

Certes, le miroir ne pouvait suppléer à la réponse de Gonzague. Gonzague répondit :

— Un nom !

Et voilà dona Cruz précipitée du sommet de sa joie. Un nom ! Elle n'avait pas de nom ! Le Palais-Royal, ce n'était pas la Plaza-Santa, derrière l'Alcazar. Il ne s'agissait plus ici de danser au son d'un tambour de basque, avec une ceinture de faux sequins autour des hanches. O la pauvre dona Cruz ! Gonzague venait bien de lui faire une promesse ; mais les promesses de Gonzague ? Et d'ailleurs, un nom, cela se donne-t-il ? Le prince sembla marcher de lui-même au devant de cette objection.

— Si vous n'aviez pas de nom, chère enfant, dit-il, toute ma tendre affection serait impuissante ; mais votre nom n'est qu'égaré ; c'est moi qui le retrouve... Vous avez un nom illustre parmi les plus illustres noms de France.

— Que dites-vous ? s'écria la fillette éblouie.

— Vous avez une famille, poursuivit Gonzague dont le ton était solennel, une famille puissante et alliée à nos rois... Votre père était duc !

— Mon père ! répéta dona Cruz ; il était duc, dites-vous ?... Il est donc mort ?

Gonzague courba la tête.

— Et ma mère ?...

La voix de la pauvre enfant tremblait.

— Votre mère, repartit Gonzague, est princesse.

— Elle vit! s'écria dona Cruz, dont le cœur bondit; vous avez dit: Elle est princesse!... Elle vit! ma mère vit!... Je vous en prie, parlez-moi de ma mère!

Gonzague mit un doigt sur sa bouche.

— Pas à présent, murmura-t-il.

Mais dona Cruz n'était pas faite pour se laisser prendre à ces airs de mystère. Elle saisit les deux mains de Gonzague.

— Vous allez me parler de ma mère, dit-elle, et tout de suite. Mon Dieu! comme je vais l'aimer!... Elle est bien bonne, n'est-ce pas?... et bien belle? C'est une chose singulière, s'interrompit-elle avec gravité; j'ai toujours rêvé cela: Une voix en moi me disait que j'étais la fille d'une princesse.

Gonzague eut grand'peine à garder son sérieux.

— Elles sont toutes les mêmes! pensa-t-il.

— Oui, continua dona Cruz, quand je m'endormais, le soir, je la voyais, ma mère... toujours... toujours penchée à mon chevet... de grands beaux cheveux noirs... un collier de perles... de fiers sourcils... des pendants d'oreilles en diamants... et un regard si doux!... Comment s'appelle ma mère?

— Vous ne pouvez le savoir encore, dona Cruz.

— Pourquoi cela?

— Un grand danger...

— Je comprends! je comprends! interrompit-elle, prise tout à coup par quelque romanesque souvenir; j'ai vu au théâtre de Madrid des comédies; c'était ainsi: on ne disait jamais du premier coup aux jeunes filles le nom de leur mère.

— Jamais, approuva Gonzague.

Un grand danger, reprit dona Cruz, et cependant j'ai de la discrétion, allez! J'aurais gardé mon secret jusqu'à la mort!

Elle se campa, belle et fière comme Chimène.

— Je n'en doute pas, repartit Gonzague; mais vous n'at-

tendrez pas longtemps, chère enfant. Dans quelques heures le secret de votre mère vous sera révélé. En ce moment, continua Gonzague, vous ne devez savoir qu'une seule chose : c'est que vous ne vous appelez pas Maria de Santa-Cruz

— Mon vrai nom était Flor.

— Pas davantage.

— Comment donc m'appelais-je?

— Vous reçûtes au berceau le nom de votre mère, qui était Espagnole... Vous vous nommez Aurore.

Dona Cruz tressaillit et répéta :

— Aurore!... — Puis elle ajouta, en frappant ses mains l'une contre l'autre : Voilà un hasard étrange.

Gonzague la regardait attentivement. Il attendait qu'elle parlât.

— Pourquoi cette surprise? fit-il.

— Parce que ce nom est rare, repartit la jeune fille devenue rêveuse, et me rappelle...

— Et vous rappelle?... interrogea Gonzague avec anxiété.

— Pauvre petite Aurore! murmura dona Cruz, les yeux humides, comme elle était bonne!... et jolie! et comme je l'aimais!

Gonzague faisait évidemment effort pour cacher sa fiévreuse curiosité. Heureusement que dona Cruz était tout entière à ses souvenirs.

— Vous avez connu, dit le prince en affectant une froide indifférence, une jeune fille qui s'appelait Aurore?

— Oui...

— Quel âge avait-elle?

— Mon âge; nous étions deux enfants, et nous nous aimions tendrement, bien qu'elle fût heureuse et moi bien pauvre.

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Des années...

Elle regarda Gonzague en face et ajouta :

— Mais cela vous intéresse donc, monsieur le prince?

Gonzague était de ces hommes qu'on ne trouve jamais hors de garde. Il prit la main de Doña Cruz et répondit avec bonté :

— Je m'intéresse à tout ce que vous aimez, ma fille... Parlez-moi de cette jeune Aurore qui fut votre amie autrefois.

VII

LE PRINCE DE GONZAGUE

La chambre à coucher de Gonzague, riche et du plus beau luxe, comme tout le reste de l'hôtel, s'ouvrait, d'un côté, sur un entre-deux servant de boudoir, qui donnait dans le petit salon où nous avons laissé nos traitants et nos gentilshommes ; de l'autre côté, elle communiquait avec la bibliothèque, riche et nombreuse collection qui n'avait pas de rivale à Paris.

Gonzague était un homme très-lettré, savant latiniste, familier avec les grands littérateurs d'Athènes et de Rome, théologien subtil à l'occasion, et profondément versé dans les études philosophiques. S'il eût été honnête homme avec cela, rien ne lui eût résisté. Mais le sens de la droiture lui manquait. Plus on est fort, quand on n'a point de règle, plus on s'écarte de la vraie voie.

Il était comme ce prince des contes de l'enfance qui naît dans un berceau d'or entouré de fées amies. Les fées lui donnent tout, à cet heureux petit prince, tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur d'un homme. Mais on a oublié une fée ; celle-ci se fâche ; elle arrive en colère, et

dit : Tu garderas tout ce que nos sœurs t'ont donné, mais...

Ce mais suffit pour rendre le petit prince malheureux entre les plus misérables.

Gonzague était beau, Gonzague était né puissamment riche, Gonzague était de race souveraine, il avait de la bravoure, ses preuves étaient faites, il avait de la science et de l'intelligence, peu d'hommes maniaient la parole avec autant d'autorité que lui, sa valeur diplomatique était connue et citée fort haut, à la cour tout le monde subissait son charme, mais... Mais il n'avait ni foi ni loi, et son passé tyrannisait déjà son présent. Il n'était plus le maître de s'arrêter sur la pente où il avait mis le pied dès ses plus jeunes années. Fatalement, il était entraîné à mal faire pour couvrir et cacher ses anciens méfaits. C'eût été une riche organisation pour le bien, c'était pour le mal une machine vigoureuse. Rien ne lui coûtait. Après vingt-cinq ans, il ne sentait point encore de fatigue.

Quant au remords, Gonzague n'y croyait pas plus qu'à Dieu. Nous n'avons pas besoin d'apprendre au lecteur que dona Cruz était pour lui un instrument, instrument fort habilement choisi, et qui, selon toute apparence, devait fonctionner à merveille. Gonzague n'avait point pris cette jeune fille au hasard. Il avait hésité longtemps avant de fixer son choix. Dona Cruz réunissait toutes les qualitées qu'il avait rêvées, y compris certaine ressemblance, assez vague assurément, mais suffisante pour que les indifférents pussent prononcer ce mot si précieux : Il y a un *air de famille*. Cela vous donne tout de suite à l'imposture une terrible vraisemblance. Mais une circonstance se présentait tout à coup sur laquelle Gonzague n'avait pas compté. En ce moment, malgré l'étrange révélation que dona Cruz venait de recevoir, ce n'était pas elle qui était la plus émue. Gonzague avait besoin de toute sa diplomatie pour cacher son trouble. Et, malgré toute sa diplomatie, la jeune fille découvrit le trouble et s'en étonna.

La dernière parole de Gonzague, toute adroite qu'elle était, laissa un doute dans l'esprit de dona Cruz. Le soupçon s'éveilla en elle. Les femmes n'ont pas besoin de comprendre pour se défier. Mais qu'y avait-il donc pour émouvoir ainsi un homme fort surtout par son sang-froid? un nom prononcé : Aurore... Qu'est-ce qu'un nom? D'abord, comme l'a dit notre belle recluse, le nom était rare; ensuite, il y a des pressentiments. Ce nom l'avait violemment frappé. C'était l'appréciation même de la violence du choc qui troublait maintenant Gonzague superstitieux. Il se disait : « C'est un avertissement! » Avertissement de qui? Gonzague croyait aux étoiles, ou du moins à son étoile. Les étoiles ont une voix : son étoile avait parlé. Si c'était une découverte, ce nom tombé par hasard, les conséquences de cette découverte étaient si graves que l'étonnement et le trouble du prince ne doivent plus être un sujet de surprise. Il y avait dix-huit ans qu'il cherchait! Il se leva, prenant pour prétexte un grand bruit qui montait des jardins, mais en réalité pour calmer son agitation et composer son visage.

Sa chambre était située à l'angle rentrant formé par l'aile droite de la façade de l'hôtel donnant sur le jardin et le principal corps de logis. En face de ses fenêtres étaient celles de l'appartement occupé par Mme la princesse de Gonzague. Là, d'épais rideaux retombaient sur les vitres de toutes les croisées closes. Dona Cruz, voyant le mouvement de Gonzague, se leva aussi et voulut aller à la fenêtre. Ce n'était chez elle que curiosité d'enfant.

— Restez, lui dit Gonzague; il ne faut pas encore qu'on vous voie.

Au-dessous de la fenêtre et dans toute l'étendue du jardin dévasté, une foule compacte s'agitait. Le prince ne donna pas même un coup d'œil à cela. Son regard s'attacha, pensif et sombre, aux croisées de sa femme.

— Viendra-t-elle ? — se dit-il.

Dona Cruz avait repris sa place d'un air boudeur.

— Quand même!... se dit encore Gonzague; la bataille serait au moins décisive.

Puis prenant son parti :

— A tout prix, il faut que je sache...

Au moment où il allait revenir vers sa jeune compagne, il crut reconnaître dans la foule cet étrange petit personnage dont l'excentrique fantaisie avait fait sensation ce matin dans le salon d'apparat, le bossu adjudicataire de la niche de Médor. Le bossu tenait un livre d'heures à la main et regardait, lui aussi, les fenêtres de Mme de Gonzague. En toute autre circonstance, Gonzague eût peut-être donné quelque attention à ce fait, car il ne négligeait rien d'ordinaire; mais il voulait savoir. S'il fût resté une minute de plus à la croisée, voici ce qu'il aurait vu : Une femme descendit le perron de l'aile gauche, une caméristе de la princesse; elle s'approcha du bossu, qui lui dit rapidement quelques mots et lui remit le livre d'heures. Puis la caméristе rentra chez madame la princesse, et le bossu disparut.

Ce bruit venait d'une dispute entre mes nouveaux locataires, dit Gonzague en reprenant sa place auprès de dona Cruz. Où en étions-nous, chère enfant?

— Au nom que je dois porter désormais.

— Au nom qui est le vôtre.... Aurore... Mais quelque chose est venu à la traverse. Qu'est-ce donc ?

— Avez-vous oublié déjà ? fit dona Cruz avec un malicieux sourire.

Gonzague fit semblant de chercher.

— Ah! s'écria-t-il, nous y sommes : une jeune fille que vous aimiez et qui portait aussi le nom d'Aurore.

— Une belle jeune fille, orpheline comme moi.

— Vraiment, et c'est à Madrid ?

— A Madrid.

— Elle était Espagnole ?

— Non... elle était Française.

— Française? — répéta Gonzague, qui jouait admirablement l'indifférence.

Il étouffa même un léger bâillement. Vous eussiez dit qu'il poursuivait ce sujet d'entretien par complaisance. Seulement, toute son adresse était en pure perte; l'espiègle sourire de dona Cruz aurait dû l'en avertir.

— Et qui prenait soin d'elle? demanda-t-il d'un air distrait.

— Une vieille femme.

— Et qui payait la duègne?

— Un gentilhomme.

— Français aussi?

— Oui... Français.

— Jeune ou vieux?

— Jeune... et très-beau.

Elle le regardait en face. Gonzague feignit de réprimer un second bâillement.

— Mais pourquoi me parlez-vous de ces choses qui vous ennuient, monseigneur? s'écria dona Cruz en riant. Vous ne connaissez pas la jeune fille... vous ne connaissez pas le gentilhomme... Je ne vous aurais pas cru si curieux que cela.

Gonzague vit bien qu'il fallait prendre la peine de jouer plus serré.

— Je ne suis pas curieux, mon enfant! répondit-il en changeant de ton; vous ne me connaissez pas encore. Il est certain que je ne m'intéresse personnellement ni à cette jeune fille ni à ce gentilhomme... quoique je connaisse beaucoup de monde à Madrid; mais, quand j'interroge, j'ai mes raisons pour cela. Voulez-vous me dire le nom de ce gentilhomme?

Cette fois, les beaux yeux de dona Cruz exprimèrent une véritable défiance.

— Je l'ai oublié, répondit-elle sèchement.

— Je crois que si vous vouliez bien... insista Gonzague en souriant.

— Je vous répète que je l'ai oublié.

— Voyons, en rassemblant vos souvenirs. Cherchons tous deux.

— Mais que vous importe le nom de ce gentilhomme?

— Cherchons, vous dis-je ; vous allez voir ce que j'en veux faire... Ne serait-ce point...?

— Monsieur le prince, interrompit la jeune fille, j'aurais beau chercher, je ne trouverais pas.

Cela fut dit si résolûment, que toute insistance devenait impossible.

— N'en parlons plus, fit Gonzague; c'est fâcheux, voilà tout, et je vais vous dire pourquoi cela est fâcheux. Un gentilhomme français établi en Espagne ne peut être qu'un exilé. Il y en a malheureusement beaucoup. Vous n'avez point de compagne de votre âge ici, ma chère enfant, et l'amitié ne s'improvise pas. Je me disais : J'ai du crédit; je ferai gracier le gentilhomme, qui ramènera la jeune fille et ma chère petite dona Cruz ne sera plus seule.

Il y avait dans ces paroles un tel accent de simplicité vraie, que la pauvre fillette en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

— Ah! fit-elle, vous êtes bon!

— Je n'ai pas de rancune, dit Gonzague en souriant; il est temps encore.

— Ce que vous me proposez là, dit dona Cruz, je n'osais pas vous le demander, mais j'en mourais d'envie!... Mais vous n'avez pas besoin de savoir le nom du gentilhomme... vous n'avez pas besoin d'écrire en Espagne, j'ai revu mon amie.

— Depuis peu?

— Tout récemment.

— Où donc?

— A Paris.

— Ici! fit Gonzague.

Dona Cruz ne se défiait plus. Gonzague gardait son sourire; mais il était pâle.

— Mon Dieu! reprit la fillette sans être interrogée, ce fut le jour de notre arrivée.., Depuis que nous avions passé la porte Saint-Honoré, je me disputais avec M. de Peyrolles pour ouvrir les rideaux qu'il tenait obstinément fermés... Il m'empêcha ainsi de voir le Palais-Royal, et je ne le lui pardonnerai jamais. Au détour d'une petite cour, non loin de là, le carrosse frôlait les maisons... J'entendis qu'on chantait dans une salle basse... M. de Peyrolles avait la main sur le rideau, mais sa main se retira, parce que j'avais brisé dessus mon éventail... J'avais reconnu la voix; je soulevai le rideau... Ma petite Aurore, toujours la même, mais bien plus belle, était à la fenêtre de la salle basse.

Gonzague tira ses tablettes de sa poche.

— Je poussai un cri, poursuivit dona Cruz. Le carosse avait repris le grand trot; je voulus descendre... je fis le diable... Ah! si j'avais été assez forte pour étrangler votre Peyrolles!

— C'était, dites-vous, interrompit Gonzague, une rue aux environs du Palais-Royal.

— Tout près!

— La reconnaîtriez-vous?

— Oh! fit dona Cruz, je sais comment on l'appelle!... Mon premier soin fut de le demander à M. de Peyrolles.

— Et comment l'appelle-t-on?

— La rue du Chantre... Mais qu'écrivez-vous donc là, monseigneur?

Gonzague traçait en effet quelques mots sur ses tablettes. Il répondit :

— Ce qu'il faut pour que vous puissiez revoir votre amie.

Dona Cruz se leva, le rouge du plaisir au front, la joie dans les yeux.

— Vous êtes bon, répéta-t-elle ; vous êtes donc véritablement bon !

Gonzague ferma ses tablettes et les serra.

— Chère enfant, vous en pourrez juger bientôt, répondit-il. Maintenant il faut nous séparer pour quelques instants. Vous allez assister à une cérémonie solennelle. Ne craignez point d'y montrer votre embarras ou votre trouble... c'est naturel... on vous en saura gré.

Il se leva et prit la main de dona Cruz.

— Dans une demi-heure tout au plus, reprit-il, vous allez voir votre mère.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

— Que dirai-je ? fit-elle.

— Vous n'avez rien à cacher des misères de votre enfance... rien entendez-vous ?... Vous n'avez rien à dire, sinon la vérité... la vérité tout entière.

Il souleva une draperie derrière laquelle était un boudoir.

— Entrez ici, dit-il.

— Oui... murmura la jeune fille ; et je vais prier Dieu... pour ma mère !

— Priez, dona Cruz, priez... Cette heure est solennelle dans votre vie.

Elle entra dans le boudoir. La draperie retomba sur elle, après que Gonzague lui eut baisé la main.

— Mon rêve ! pensait-elle tout haut ; ma mère est princesse !

Gonzague, resté seul, s'assit devant son bureau, la tête entre ses deux mains. C'est lui qui avait besoin de se recueillir : un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

— Rue du Chantre ! murmura-t-il. Est-elle seule ?... l'a-t-il suivie ?... Ce serait audacieux... Mais est-ce bien elle ?

Il resta un instant les yeux fixés dans le vide, puis il s'écria :

— C'est ce dont il faut s'assurer tout d'abord !

Il sonna. Personne ne répondit. Il appela Peyrolles par son nom. Nouveau silence. Gonzague se leva et passa vivement dans la bibliothèque, où d'ordinaire le factotum attendait ses ordres. La bibliothèque était déserte. Sur la table, seulement, il y avait un pli à l'adresse de Gonzague. Celui-ci l'ouvrit. Le billet était de la main de Peyrolles; il contenait ces mots : « Je suis venu; j'avais beaucoup à vous dire. Il « s'est passé d'étranges choses au pavillon. » Puis, en forme de *post-scriptum* : « Monsieur le cardinal de Bissy est chez la princesse. Je veille. » Gonzague froissa le billet.

— Ils vont tous lui dire, murmura-t-il : « Assistez au conseil... pour vous-même..., pour votre enfant, s'il existe... » Elle se raidira; elle ne viendra pas !... C'est une femme morte ! Et qui l'a tuée ? — s'interrompit-il le front plus pâle et l'œil baissé.

Il pensait tout haut malgré lui :

— Fière créature autrefois !... belle au-dessus des plus belles... douce comme les anges, vaillante autant qu'un chevalier !... C'est la seule femme que j'eusse aimée, si j'avais pu aimer une seule femme !

Il se redressa, et le sourire sceptique revint à ses lèvres.

Chacun pour soi ! fit-il. Est-ce ma faute si, pour s'élever au-dessus de certain niveau, il faut mettre le pied sur des marches qui sont des têtes et des cœurs ?

Comme il rentrait dans sa chambre, son regard tomba sur les draperies du boudoir où dona Cruz était renfermée.

Celle-là prie, dit-il; eh bien ! j'aurais presque envie de croire maintenant à cette billevesée qu'on nomme la voix du sang... Elle a été émue, mais pas trop, pas comme une vraie fille à qui on eût dit les mêmes paroles : Tu vas revoir ta mère. Bah !... une petite bohémienne !... elle a songé aux

diamants... aux fêtes... On ne peut pas apprivoiser les loups!

Il alla mettre son oreille à la porte du boudoir.

— C'est qu'elle prie, s'écria-t-il, tout de bon! C'est une chose singulière! tous ces enfants du hasard ont dans un coin de leur extravagante cervelle une idée qui naît avec leur première dent et qui ne meurt qu'avec leur dernier soupir, l'idée que leur mère est princesse... Tous ils cherchent, la hotte sur le dos, le roi leur père... Celle-ci est charmante! se reprit-il, un vrai bijou!... Comme elle va me servir naïvement et sans le savoir!... Si une bonne paysanne, sa vraie mère, venait aujourd'hui lui tendre les bras, palsambleu! elle se fâcherait tout rouge. Nous allons avoir des larmes au récit de son enfance... La comédie se glisse partout!

Sur son bureau il y avait un flacon de cristal plein de vin d'Espagne et un verre. Il se versa rasade et but.

— Allons, Philippe! dit-il en s'asseyant devant ses papiers épars, ceci est le grand coup de dés! Nous allons jeter un voile sur le passé aujourd'hui ou jamais! Belle partie! bel enjeu! Les millions de la banque de Law peuvent faire comme les sequins des *Mille et une Nuits* et se changer en feuilles sèches... mais les immenses domaines de Nevers... voilà le solide!

Il mit en ordre ses notes, préparées longtemps à l'avance. Peu à peu son front se rembrunissait, comme si une pensée terrifiante se fût emparée de lui.

— Il n'y a pas à se faire illusion, dit-il en cessant de travailler pour réfléchir encore, la vengeance du régent serait implacable. Il est léger, il est oublieux, mais il se souvient de Philippe de Nevers, qu'il aimait plus qu'un frère; j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il regardait ma femme en deuil, la veuve de Nevers. Mais quelle apparence!... s'interrompit-il. Il y a dix-neuf ans... et pas une voix ne s'est élevée contre moi!...

Il passa le revers de la main sur son front comme pour chasser cette obsédante pensée.

— C'est égal, conclut-il, j'aviserai à cela... Je trouverai un coupable... et, le coupable puni, tout sera dit, je dormirai tranquille.

Parmi les papiers étalés devant lui, et presque tous écrits en chiffres, il y en avait un qui portait : « Savoir si madame de Gonzague croit sa fille morte ou vivante. » Et au-dessous : « Savoir si l'acte de naissance est en son pouvoir. »

— Pour cela, il faudrait qu'elle vînt, pensa Gonzague. Je donnerais cent mille livres pour savoir seulement si elle a l'acte de naissance, ou même si l'acte de naissance existe; car, s'il existait, je l'aurais! Et qui sait? reprit-il emporté par ses espoirs renaissants; qui sait? les mères sont un peu comme ces bâtards dont je parlais tout à l'heure et qui voient partout leurs enfants. Je ne crois pas le moins du monde à l'infaillibilité des mères. Qui sait? trompée elle-même la première, elle va peut-être ouvrir les bras à ma petite gitane. Ah! par exemple, s'interrompit-il encore, victoire! victoire en ce cas-là! Des fêtes, des cantiques d'actions de grâce, des banquets! Salut à l'héritière de Nevers!

Il riait. Quand son rire cessa, il poursuivit :

— Puis, dans quelque temps, une jeune et belle princesse peut mourir... Il en meurt tant de ces jeunes filles!... Deuil général... oraison funèbre par un archevêque. En ce cas, la jeune et belle princesse me laisserait héritier d'une fortune énorme... et que j'aurais bien gagnée!

Deux heures de relevée sonnèrent à l'horloge de Saint-Magloire. C'était le moment fixé pour l'ouverture du tribunal de famille.

VIII

LA VEUVE DE NEVERS

Certes, on ne peut pas dire que ce noble hôtel de Lorraine fut prédestiné à devenir un tripot d'agioteurs; cependant il faut bien avouer qu'il était admirablement situé et disposé pour cela. Les trois faces du jardin, longeant les rues Quincampoix, Saint-Denis et Aubry-le-Boucher, fournissaient trois entrées précieuses. La première surtout valait en or le pesant des pierres de taille de son portail tout neuf. Ce champ de foire n'était-il pas bien plus commode que la rue Quincampoix elle-même, toujours boueuse et bordée d'affreux bouges où l'on assassinait volontiers les traitants? Les jardins de Gonzague étaient évidemment destinés à détrôner la rue Quincampoix. Tout le monde prédisait cela, et, par hasard, tout le monde avait raison.

On avait parlé du défunt Ésope Ier pendant vingt-quatre heures. Un ancien soldat aux gardes, nommé Gruel et surnommé la Baleine, avait essayé de prendre sa place; mais la Baleine avait six pieds et demi : c'était gênant. La Baleine avait beau se baisser, son dos était toujours trop haut pour faire un pupitre commode. Seulement la Baleine avait an-

noncé franchement qu'elle dévorerait tout Jonas qui lui ferait concurrence. Cette menace arrêtait les bossus de la capitale. La Baleine était de taille et de vigueur à les avaler tous les uns après les autres. Ce n'était pas un garçon méchant que ce la Baleine; mais il buvait six ou huit pots de vin par jour, et le vin était cher en cette année 1717.

Quand notre bossu adjudicataire de la niche de Médor vint prendre possession de son domaine, on rit beaucoup dans le jardin de Nevers. Toute la rue Quincampoix vint le voir. On le baptisa du premier coup Ésope II, et son dos, à gibbosité parfaitement confortable, eut un succès fou. Mais la Baleine gronda; Médor aussi.

La Baleine vit tout de suite dans Ésope II un rival vainqueur. Comme Médor n'était pas moins maltraité que lui, ces deux grandes rancunes s'unirent entre elles. La Baleine devint le protecteur de Médor, dont les longues dents se montraient du haut en bas chaque fois qu'il voyait le nouveau possesseur de sa niche. Tout ceci était gros d'événements tragiques. On ne douta pas un seul instant que le bossu ne fût destiné à devenir la pâture de la Baleine. En conséquence, pour se conformer aux traditions bibliques, on lui donna le second sobriquet de Jonas. Bien des gens droits sur leur échine n'ont pas une si longue étiquette. Il n'y avait pourtant rien de trop : Ésope était bossu; le cétacé mangea Jonas : Ésope II dit Jonas exprimait d'une façon élégante et précise l'idée d'un bossu digéré par une baleine. C'était toute une biographie faite à l'avance.

Ésope II ne semblait point s'inquiéter beaucoup du sort affreux qui l'attendait. Il avait pris possession de sa niche, et l'avait meublée fort proprement d'un petit banc et d'un coffre. A tout prendre, Diogène dans son tonneau, qui était une amphore, n'était pas encore si bien logé. Et Diogène avait cinq pieds six pouces, au dire de tous les historiens.

Ésope II ceignit ses reins d'une corde à laquelle pendait un bon sac de grosse toile. Il acheta une planche, une écri-

toire et des plumes. Son fonds était monté. Quand il voyait un marché près de se conclure, il s'approchait discrètement, tout à fait comme Ésope Ier, son regrettable prédécesseur ; il mouillait d'encre sa plume et attendait. Le marché conclu, il présentait la planche et l'écritoire ornée de plumes. On mettait la planche sur sa bosse, les titres sur la planche, et on signait aussi commodément que dans l'échoppe d'un écrivain public. Ceci fait, Ésope II reprenait son écritoire d'une main, sa planche de l'autre : la planche servait de sébile et recevait l'offrande, qui finalement s'en allait dans le sac de grosse toile.

Il n'y avait point de tarif. Ésope II, à l'exemple de son modèle, recevait tout, excepté la monnaie de cuivre. Mais connaissait-on le cuivre, rue Quincampoix? Le cuivre, en ce temps bienheureux, ne servait plus qu'à faire du vert-de-gris pour empoisonner les oncles riches.

Ésope II était là depuis dix heures du matin. Vers une heure après midi, il appela un des nombreux marchands de viande froide qui allaient et venaient dans cette foire au papier ; il acheta un bon pain à la croûte dorée, une poularde qui faisait plaisir à voir, et une bouteille de chambertin. Que voulez-vous! il voyait que le métier marchait. Son devancier n'aurait pas fait cela.

Ésope II s'assit sur son petit banc, étala ses vivres sur son coffre, et dîna magistralement à la face des spéculateurs qui attendaient son bon plaisir. Les pupitres vivants ont ce désavantage, c'est qu'ils dînent. Mais voyez l'engouement! on fit queue à la porte de la niche, et personne ne s'avisa d'emprunter le grand dos de la Baleine. Le géant, obligé de boire à crédit, buvait double ; il poussait des rugissements, et Médor, son affidé, grinçait des dents avec rage.

— Holà! Jonas, criait-on de toutes parts, as-tu bientôt fini de dîner.

Jonas était bon prince : il renvoyait les pratiques à la Baleine ; mais on voulait Jonas. C'était plaisir de signer sur sa

bosse. On eût signé pour signer, tant Jonas y mettait de bonne grâce. Et puis il n'avait pas la langue dans sa poche. Ces bossus, vous savez, ont tant d'esprit! On citait déjà ses bons mots. Aussi la Baleine le guettait. Quand il eut fini de dîner, il cria de sa petite voix aigrelette :

— Soldat, mon ami, veux-tu de mon poulet?

La Baleine avait faim; mais la jalousie le tenait.

— Petit maraud! s'écria-t-il, tandis que Médor poussait des hurlements, me prends-tu pour un mangeur de restes?

— Alors envoie ton chien, soldat, repartit paisiblement Ésope II, et ne me dis pas d'injures.

— Ah! tu veux mon chien! rugit la Baleine; tu vas l'avoir, tu vas l'avoir!

Il siffla et dit :

— Pille, Médor! pille!

Il y avait déjà cinq ou six jours que la Baleine exerçait dans les jardins de Nevers. D'ailleurs, il est de ces sympathies qui naissent à première vue : Médor et la Baleine s'entendaient. Médor poussa un hurlement rauque et s'élança.

— Gare-toi, bossu! crièrent les agioteurs.

Ésope II attendit le chien de pied ferme. Au moment où Médor allait rentrer dans son ancienne niche comme en pays conquis, Ésope II, saisissant son poulet par les deux pattes, lui en appliqua un maître coup sur le mufle. O prodige! Médor, au lieu de se fâcher, se mit à se lécher les babines. Sa langue allait de-ci, de-là cherchant les bribes de volaille qui restaient attachées à son poil. Un large éclat de rire accueillt ce beau stratagème de guerre. Cent voix crièrent à la fois :

— Bravo, bossu! bravo!

— Médor, gredin, pille! pille! faisait de son côté le géant.

Mais le lâche Médor trahissait définitivement. Esope II venait de l'acheter au prix d'une cuisse de poulet offerte à la volée. Ce que voyant, le géant ne mit plus de bornes à sa fureur. Il se rua à son tour vers la niche.

— Ah! Jonas, pauvre Jonas! cria le chœur des marchands.

Jonas sortit de sa niche et se mit en face de la Baleine, qu'il regarda en riant. La Baleine le prit par la nuque et l'enleva de terre. Jonas riait toujours. Au moment où la Baleine allait le rejeter à terre, on vit Jonas se roidir, poser la pointe de son pied sur le genou du colosse, et rebondir comme un chat. Personne n'aurait trop su dire comment cela se fit, tant le mouvement fut rapide. La chose certaine, c'est que Jonas était à califourchon sur le gros cou de la Baleine, et qu'il riait encore. Il y eut dans la foule un long murmure de satisfaction. Ésope II dit tranquillement :

— Soldat, demande grâce, ou je vais t'étrangler!

Le géant, rugissant, écumant, suant, faisait des efforts insensés pour dégager son cou. Ésope II, voyant qu'on ne lui demandait point grâce, serra les genoux. Le géant tira la langue. On le vit devenir écarlate, puis bleuir; il paraît que ce bossu avait de vigoureux muscles. Au bout de quelques secondes, la Baleine vomit un dernier blasphème et cria grâce d'une voix strangulée. La foule trépigna. Jonas lâcha prise aussitôt, sauta à terre lestement, jeta une pièce d'or sur les genoux du vaincu, et courut chercher sa planche, ses plumes, son écritoire, en disant gaiement :

— Allons, pratiques, à la besogne!

Aurore de Caylus, veuve du duc de Nevers, femme du prince de Gonzague, était assise dans un beau fauteuil à dossier droit, en bois d'ébène comme l'ameublement entier de son oratoire. Elle portait le deuil sur elle et autour d'elle. Son costume, simple jusqu'à l'austérité, allait bien à l'austère simplicité de sa retraite.

C'était une chambre à voûte carrée, dont les quatre pans encadraient un médaillon central peint par Eustache Lesueur, dans cette manière ascétique qui marqua la deuxième époque de sa vie. Les boiseries en chêne noir, sans dorures,

avaient au centre de leurs panneaux de belles tapisseries représentant des sujets de piété. Entre les deux croisées, un autel était dressé. L'autel était en deuil, comme si le dernier office qu'on y avait célébré eût été la messe des morts. Vis-à-vis de l'autel, était un portrait en pied du duc Philippe de Nevers à l'âge de vingt ans. Le portrait était signé Mignard. Le duc y avait son costume de colonel des hussards-Carignan. Autour du cadre se drapait un crêpe noir. C'était un peu la retraite d'une veuve païenne, malgré les pieux emblèmes qui s'y montraient de toutes parts. Artémise baptisée eût rendu un culte moins éclatant au souvenir du roi Mausole. Le christianisme veut dans la douleur plus de résignation et moins d'emphase. Mais il est si rare qu'on soit obligé d'adresser pareil reproche aux veuves ! D'ailleurs, il ne faut point perdre de vue la position particulière de la princesse, qui avait cédé à la force en épousant M. de Gonzague. Ce deuil était comme un drapeau de séparation et de résistance.

Il y avait dix-huit ans qu'Aurore de Caylus était la femme de Gonzague. On peut dire qu'elle ne le connaissait pas; elle n'avait jamais voulu ni le voir ni l'entendre.

Gonzague avait fait tout au monde pour obtenir un entretien. Il est certain que Gonzague l'avait aimée; peut-être l'aimait-il encore, à sa manière. Il avait grande opinion de lui-même, et avec raison. Il pensait, tant il était sûr de son éloquence, que si une fois la princesse consentait à l'écouter, il sortirait vainqueur de l'épreuve. Mais la princesse, inflexible dans son désespoir, ne voulait point être consolée. Elle était seule dans la vie. Elle se complaisait dans cet abandon. Elle n'avait ni un ami, ni une confidente, et le directeur de sa conscience lui-même n'avait que le secret de ses péchés. C'était une femme fière et endurcie à souffrir. Un seul sentiment restait vivant dans ce cœur engourdi : l'amour maternel. Elle aimita uniquement, passionnément le souvenir de sa fille. La mémoire de Nevers était pour elle

comme une religion. La pensée de sa fille la ressuscitait et lui rendait de vagues rêves d'avenir. Personne n'ignore l'influence profonde exercée sur notre être par les objets matériels. La princesse de Gonzague, toujours seule avec ses femmes qui avaient défense de lui parler, toujours entourée de tableaux muets et lugubres, était amoindrie dans son intelligence et dans sa sensibilité. Elle disait parfois au prêtre qui la confessait :

— Je suis une morte.

C'était vrai. La pauvre femme restait dans la vie comme un fantôme. Son existence ressemblait à un douloureux sommeil. Le matin, quand elle se levait, ses femmes silencieuses procédaient à sa sombre toilette ; puis sa lectrice ouvrait un livre de piété. A neuf heures, le chapelain venait dire la messe des morts. Tout le reste de la journée elle était assise, immobile, froide, seule ! Elle n'était pas sortie de l'hôtel une seule fois depuis son mariage. Le monde l'avait crue folle. Peu s'en était fallu que la cour ne dressât un autel à Gonzague pour son dévouement conjugal. Jamais, en effet, une plainte n'était tombée de la bouche de Gonzague.

Une fois, la princesse dit à son confesseur, qui lui voyait les yeux rougis par les larmes:

— J'ai rêvé que je revoyais ma fille... Elle n'était plus digne de s'appeler Mlle de Nevers.

— Et qu'avez-vous fait dans votre rêve ? demanda le prêtre.

La princesse, plus pâle qu'une morte et oppressée, répondit :

— J'ai fait ce que je ferais en réalité... je l'ai chassée !

Elle fut plus triste et plus morne depuis ce moment. Cette idée la poursuivait sans relâche. Elle n'avait jamais cessé, cependant, de faire les plus actives recherches en France et à l'étranger. Gonzague avait toujours caisse ouverte pour les désirs de sa femme. Seulement, il s'arrangeait de manière à ce que tout le monde fût dans le secret de ses générosités.

Au commencement de la saison, son confesseur avait pourtant placé près d'elle une femme de son âge, veuve comme elle, qui lui inspirait de l'intérêt. Cette femme se nommait Madeleine Giraud. Elle était douce et dévouée.

La princesse avait fait choix d'elle pour l'attacher plus particulièrement à sa personne. C'était Madeleine Giraud qui répondait maintenant à M. de Peyrolles, chargé deux fois par jour de venir chercher des nouvelles de la princesse, demander pour Gonzague la faveur de présenter ses hommages, et annoncer que le couvert de madame la princesse était mis.

Nous connaissons la réponse quotidienne et uniforme de Madeleine : Madame la princesse remerciait M. de Gonzague ; elle ne recevait pas ; elle était trop souffrante pour se mettre à table.

Ce matin, Madeleine avait eu beaucoup d'ouvrage. Contre l'ordinaire, de nombreux visiteurs s'étaient présentés, demandant à être introduits auprès de la princesse. C'étaient tous gens graves et considérables. M. de Lamoignon, le chancelier d'Aguesseau, le cardinal de Bissy ; MM. les ducs de Foix et de Montmorency-Luxembourg, ses cousins, le prince de Monaco, avec Valentinois son fils, et bien d'autres. Ils venaient tous la voir à l'occasion de ce solennel conseil de famille qui devait avoir lieu aujourd'hui même, et dont ils étaient membres.

Sans s'être donné le mot, ils désiraient s'éclaircir sur la situation présente de madame la princesse, et savoir si elle n'avait point quelque grief secret contre le prince son époux. La princesse refusa de les recevoir.

Un seul fut introduit, ce fut le vieux cardinal de Bissy, qui venait de la part du régent. Philippe d'Orléans faisait dire à sa noble cousine que le souvenir de Nevers vivait toujours en lui. Tout ce qui pourrait être fait en faveur de la veuve de Nevers serait fait.

— Parlez, madame, acheva le cardinal. Monsieur le régent vous appartient. Que voulez-vous?

— Je ne veux rien, répondit Aurore de Caylus.

Le cardinal essaya de la sonder. Il provoqua ses confidences ou mêmes ses plaintes. Elle garda le silence obstinément. Le cardinal sortit avec cette impression qu'il venait de voir une femme à demi folle. Certes, ce Gonzague avait bien du mérite !

Le cardinal venait de prendre congé au moment où nous entrons dans l'oratoire de la princesse. Elle était immobile et morne, suivant son habitude. Ses yeux fixes n'avaient point de pensée. Vous eussiez dit une image de marbre. Madeleine Giraud traversa la chambre sans qu'elle y prît garde. Madeleine s'approcha du prie-Dieu qui était auprès de la princesse, et y déposa un livre d'heures qu'elle tenait caché sous sa mante. Puis elle vint se mettre devant sa maîtresse, les bras croisés sur sa poitrine, attendant une parole ou un ordre. La princesse leva sur elle son regard et dit :

— D'où venez-vous, Madeleine ?

— De ma chambre, — répondit-celle-ci.

Les yeux de la princesse se baissèrent. Elle s'était levée tout à l'heure pour saluer le cardinal. Par la fenêtre, elle avait vu Madeleine dans le jardin de l'hôtel, au milieu de la foule des agioteurs. C'était assez pour réveiller toutes les défiances de la veuve de Nevers. Madeleine, cependant, avait quelque chose à dire et n'osait point. C'etait une bonne âme, qui s'était prise d'une sincère et respectueuse pitié pour cette grande douleur.

— Madame la princesse, murmura-t-elle, veut-elle me permettre de lui parler ?

Aurore de Caylus eut un sourire amer et pensa :

— Encore une qu'on a payée pour mentir !

Elle avait été trompée si souvent !

— Parlez, ajouta-t-elle tout haut.

— Madame la princesse, reprit Madeleine, j'ai un enfant,

c'est ma vie; je donnerais tout ce que je possède au monde, excepté mon enfant, pour que vous soyez une heureuse mère comme moi.

La veuve de Nevers ne répondit rien.

— Je suis bien pauvre, poursuivit Madeleine, et, avant les bontés de madame la princesse, mon petit Charles manquait souvent du nécessaire... Ah ! si je pouvais payer madame la princesse de tout ce qu'elle a fait pour moi !

— Avez-vous besoin de quelque chose, Madeleine ?

— Non ! oh non ! s'écria celle-ci ; il s'agit de vous, madame, rien que de vous. Ce tribunal de famille...

— Je vous défends de me parler de cela, Madeleine ?

— Madame, s'écria celle-ci, ma chère maîtresse, quand vous devriez me chasser...

— Je vous chasserai, Madeleine.

— J'aurai fait mon devoir, madame, je vous aurai dit : « Ne voulez-vous point retrouver votre enfant ? »

La princesse, tremblante et plus pâle, mit ses deux mains sur les bras de son fauteuil. Elle se leva à demi. Dans ce mouvement, son mouchoir tomba. Madeleine se baissa rapidement pour le lui rendre. La poche de son tablier rendit un son argentin. La princesse fixa sur elle son regard froid et dur.

— Vous avez de l'or! murmura-t-elle.

Puis, d'un geste qui n'appartenait ni à sa haute naissance ni à la fierté réelle de son caractère, d'un geste de femme soupçonneuse qui veut savoir à tout prix, elle plongea sa main vivement dans la poche de Madeleine. Celle-ci joignit les mains en pleurant. La princesse retira une poigné d'or : dix ou douze quadruples d'Espagne.

— Monsieur de Gonzague arrive d'Espagne ! murmura-t-elle encore.

Madeleine se jeta à genoux.

— Madame, madame ! s'écria-t-elle en pleurant ; mon petit Charles étudiera, grâce à cet or. Celui qui me l'a donné

vient aussi d'Espagne... Au nom de Dieu, madame, ne me renvoyez qu'après m'avoir écoutée !

— Sortez ! — ordonna la princesse.

Madeleine voulut supplier encore. La princesse lui montra la porte d'un geste impérieux, et répéta :

— Sortez !

Quand elle eut obéi, la princesse se laissa retomber sur son fauteuil. Ses deux mains blanches et maigres couvrirent son visage.

— J'allais aimer cette femme ! — murmura-t-elle avec un frémissement d'effroi.

— Oh ! se reprit-elle, tandis que son visage exprimait l'angoisse profonde de l'isolement : personne ! personne ! faites, mon Dieu ! que je ne me fie à personne !

Elle resta un instant ainsi, la figure couverte de ses mains, puis un sanglot souleva sa poitrine.

— Ma fille ! ma fille ! dit-elle d'un accent déchirant : Sainte Vierge, je souhaite qu'elle soit morte ! Au moins près de vous je la retrouverai.

Les accès violents étaient rares chez cette nature éteinte. Quand ils venaient, la pauvre femme restait longtemps brisée. Elle fut quelques minutes avant de pouvoir modérer ses sanglots. Quand elle recouvra la voix, ce fut pour dire :

— La mort ! mon Sauveur, donnez-moi la mort !

Puis, regardant le crucifix sur son autel.

— Seigneur Dieu ! n'ai-je pas assez souffert ? Combien de temps durera encore ce martyre ?

Elle étendit les bras, et de toute l'expression de son âme torturée :

— La mort ! Seigneur Jésus ! répéta-t-elle ; Christ saint, par vos plaies et par votre passion sur la croix... Vierge mère, par vos larmes... la mort, la mort, la mort !

Les bras lui tombèrent, ses paupières se fermèrent, et elle s'affaissa renversée sur le dossier de son fauteuil. Un instant, on eût pu croire que le ciel clément l'avait exaucée. mais

bientôt des tressaillements faibles agitèrent tout son corps; ses mains crispées remuèrent. Elle rouvrit les yeux et regarda le portrait de Nevers. Ses yeux restèrent secs, et reprirent cette immobile fixité qui avait quelque chose d'effrayant.

Il y avait, dans ce livre d'heures que Madeleine Giraud venait de poser sur le coin du prie-Dieu, une page où le volume s'ouvrait tout seul, tant l'habitude avait fatigué la reliure. Cette page contenait la traduction française du psaume *Miserere mei, Domine.* La princesse de Gonzague le récitait plusieurs fois chaque jour. Au bout d'un quart d'heure, elle étendit la main pour prendre le livre d'heures. Le livre s'ouvrit à la page qui contenait le psaume. Durant un instant, les yeux fatigués de la princesse regardèrent sans voir. Mais tout à coup elle tressaillit, et poussa un cri. Elle se frotta les yeux; elle promena son regard tout autour d'elle pour se bien convaincre qu'elle ne rêvait point.

— Le livre n'a pas bougé de là, — murmura-t-elle.

Si elle l'avait vu entre les mains de Madeleine, elle aurait cessé de croire au miracle. Car elle crut à un miracle. Sa riche taille se redressa de toute sa hauteur; l'éclair de ses yeux se ralluma; elle fut belle comme aux jours de sa jeunesse. Belle et fière, et forte. Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu. Le livre ouvert était sous ses yeux, Elle lut, pour la dixième fois, en marge du psaume, ces lignes tracées par une main inconnue, et faisant une réponse au premier verset qui dit : Ayez pitié de moi, Seigneur. L'écriture inconnue répondait : « Dieu aura pitié, si vous avez foi. Ayez du courage pour défendre votre fille; rendez-vous au tribunal de famille, fussiez-vous malade ou mourante... et souvenez-vous du signal convenu autrefois entre vous et Nevers. »

— Sa devise!... balbutia Aurore de Caylus : *J'y suis!* Mon enfant! reprit-elle les larmes aux yeux : ma fille!

Puis avec éclat :

— Du courage... pour la défendre!.... J'ai du courage... et je la défendrai!

IX

LE PLAIDOYER

Cette grand'salle de l'hôtel de Lorraine, qui avait été déshonorée ce matin par l'ignoble enchère, qui demain devait être polluée par le troupeau de brocanteurs adjudicataires, semblait jeter à cette heure son dernier et brillant éclat. Jamais assurément, fût-ce au temps des grands ducs de Guise, assemblée plus illustre n'avait siégé sous sa voûte.

Gonzague avait eu ses raisons pour vouloir que rien ne manquât à l'imposante solennité de cette cérémonie. Les lettres de convocation, lancées au nom du roi, dataient de la veille au soir. On eût dit, en vérité, une affaire d'État, un de ces fameux lits de justice où s'agitaient en famille les destins d'une grande nation. Outre le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson, qui étaient là pour le régent, on voyait, au gradin d'honneur, le cardinal de Bissy entre le prince de Conti et l'ambassadeur d'Espagne, le vieux duc de Beaumont-Montmorency auprès de son cousin Montmorency-Luxembourg; Grimaldi, prince de Monaco; les deux La Rochechouart, dont l'un, duc de Mortemart, l'autre prince de Tonnay-Charente;

Cossé, Brissac, Gramont, Harcourt, Croy, Clermont-Tonnerre.

Nous ne citons ici que les princes et les ducs. Quant aux marquis et aux comtes, ils étaient par douzaines.

Les simples gentilshommes et les fondés de pouvoir avaient leurs siéges au bas de l'estrade. Il y en avait beaucoup.

Cette vénérable assemblée se divisait tout naturellement en deux parts : ceux que Gonzague avait achetés et ceux qui étaient indépendants.

Parmi les premiers, on comptait un duc et un prince, plusieurs marquis, bon nombre de comtes, et presque tout le fretin menu titré. Gonzague espérait en sa parole et en son *bon droit* pour conquérir les autres.

Avant l'ouverture de la séance, on causa familièrement. Personne ne savait bien au juste pourquoi la convocation avait eu lieu. Beaucoup pensaient que c'était un arbitrage entre le prince et la princesse, au sujet des biens de Nevers.

Gonzague avait ses chauds partisants; Mme de Gonzague était défendue par quelques vieux honnêtes seigneurs et par quelques jeunes chevaliers errants. Une autre opinion se fit jour après l'arrivée du cardinal. Le rapport que fit ce prélat, touchant la situation d'esprit actuelle de madame la princesse, engendra l'idée qu'il s'agissait d'une interdiction. Le cardinal, qui ne ménageait point ses expressions, avait dit :

« La bonne dame est aux trois quarts folle ! »

La croyance générale était d'après cela qu'elle ne se présenterait point devant le tribunal. On l'attendit pourtant comme cela était convenable. Gonzague lui-même exigea ce délai avec une sorte de hauteur dont on lui sut très-bon gré. A deux heures et demie, M. le président de Lamoignon prit place au fauteuil; ses assesseurs furent le cardinal, le vice-chancelier, M. de Villeroy et M. de Clermont-Tonnerre. Le greffier en chef du parlement de Paris prit la plume en qualité de secrétaire; quatre notaires royaux l'assistèrent comme contrôleurs-greffiers. Tous les cinq prêtèrent serment en

cette qualité. Jacques Thallement, le greffier en chef, fut requis de donner lecture de l'acte de convocation.

L'acte portait en substance que Philippe de France, duc d'Orléans, régent, avait compté présider de sa personne cette assemblée de famille, tant pour l'amitié qu'il portait à M. le prince de Gonzague que pour la fraternelle affection qui l'avait lié jadis à feu M. le duc de Nevers, mais que les soins de l'administration, dont il ne pouvait abandonner les rênes, ne fût-ce que pendant un jour, au profit d'un intérêt particulier, l'avaient retenu au Palais-Royal. En place de Son Altesse Royale étaient institués commissaires et juges royaux MM. de Lamoignon, de Villeroy et d'Argenson, M. le cardinal devant servir de curateur royal à madame la princesse. Le conseil était constitué en cour souveraine, devant décider arbitralement en dernier ressort et sans appel de toutes les questions relatives à la succession du feu duc de Nevers, pouvant trancher notamment toutes questions d'état, pouvant même au besoin ordonner au profit de qui de droit l'envoi en possession définitive des biens de Nevers. Gonzague lui-même eût rédigé de sa main ce protocole que la lettre n'en eût pu lui être plus complètement favorable :

On écouta la lecture avec un religieux silence, puis M. le cardinal demanda au président de Lamoignon :

— M[me] la princesse de Gonzague a-t-elle un procureur?

Le président répéta la question à haute voix. Comme Gonzague allait répondre lui-même pour demander qu'on en nommât un d'office et qu'il fût passé outre, la grand'porte s'ouvrit à deux battants, et les huissiers de service entrèrent sans annoncer.

Chacun se leva. Il n'y avait que Gonzague ou sa femme qui pût faire ainsi son entrée. M[me] la princesse de Gonzague se montra en effet sur le seuil, habillée de deuil comme à l'ordinaire, mais si fière et si belle qu'un long murmure d'admiration courut de rang en rang à sa vue. Personne

ne s'attendait à la voir; personne surtout ne s'attendait à la voir ainsi.

— Que disiez-vous donc, mon cousin? dit Mortemart à l'oreille du cardinal de Bissy.

— Sur ma foi! répondit le prélat, que je sois lapidé! j'ai blasphémé. Il y a là-dessous du miracle.

Du seuil, la princesse dit d'une voix calme et distincte :

— Messieurs, point n'est besoin de procureur. Me voici.

Gonzague quitta précipitamment son siége, et s'élança au-devant de sa femme. Il lui offrit la main avec une galanterie pleine de respect. Madame la princesse ne refusa point, mais on la vit tressaillir au contact de la main du prince, et ses joues pâles changèrent de couleur.

Au bas de l'estrade se trouvaient Navailles, Gironne, Montaubert, Nocé, Oriol, etc.; ils furent les premiers à se ranger pour faire un large passage aux deux époux.

— Bon petit ménage! dit Nocé pendant qu'ils montaient les degrés de l'estrade.

— Chut! fit Oriol, je ne sais si le patron est content ou fâché de cette apparition.

Le patron, c'était Gonzague. Gonzague lui-même ne le savait peut-être pas. Il y avait un fauteuil préparé d'avance pour la princesse. Ce siége était à l'extrême droite de l'estrade, près de la stalle occupée par M. le cardinal. A droite de la princesse se trouvait immédiatement la draperie couvrant la porte particulière de l'hémicycle. La porte était fermée et la draperie tombait. L'agitation produite par l'arrière de Mme de Gonzague fut du temps à se calmer. Gonzague avait sans doute quelque changement à faire dans son plan de bataille, car il semblait plongé dans un recueillement profond. Le président fit donner une seconde fois lecture de l'acte de convocation, puis il dit :

— M. le prince de Gonzague ayant à nous exposer ce qu'il veut de fait et de droit, nous attendons son bon plaisir.

Gonzague se leva aussitôt. Il salua profondément sa femme d'abord, puis les juges pour le roi, puis le reste de l'assistance. La princesse avait baissé les yeux après un rapide regard jeté à la ronde. Elle reprenait son immobilité de statue.

était un bel orateur que ce Gonzague : tête haut portée, traits largement sculptés, teint brillant, œil de feu. Il commença d'une voix retenue et presque timide :

—Personne ici ne pense que j'aie pu réunir une pareille assemblée pour une communication d'un intérêt ordinaire, et cependant, avant d'entamer un sujet bien grave, je sens le besoin d'exprimer une crainte qui est en moi, une crainte presque puérile. Quand je pense que je suis obligé de prendre la parole devant tant de beaux et illustres esprits, ma faiblesse s'effraye, et il n'y a pas jusqu'à cette habitude de langage, cette façon de prononcer les mots dont un fils de l'Italie ne peut jamais se défaire ; il n'y a pas jusqu'à mon accent qui ne me soit obstacle... Je reculerais, en vérité, devant ma tâche, si je ne réfléchissais que la force est indulgente, et que votre supériorité même me sera une assurée sauvegarde.

A ce début hyperacadémique, il y eut des sourires sur les gradins d'élite. Gonzague ne faisait rien à l'étourdie.

— Qu'on me permette d'abord, reprit-il, de remercier tous ceux qui, en cette occasion, ont honoré notre famille de leur bienveillante sollicitude. Monsieur le régent le premier, monsieur le régent, dont on peut parler à cœur ouvert, puisqu'il n'est pas au milieu de nous, ce noble, cet excellent prince, toujours en tête quand il sagit d'une action digne et bonne...

Des marques d'approbation non équivoques se firent jour. Oriol et consorts applaudirent chaleureusement du bonnet.

— Quel avocat eût fait notre cher cousin ! dit Chaverny à Choisy qui était près de lui.

— En second lieu, poursuivit Gonzague, madame la princesse, qui, malgré sa santé languissante et son amour pour la retraite, a bien voulu se faire violence à elle-même et redescendre des hauteurs où elle vit jusqu'au niveau de nos pauvres intérêts humains. En troisième lieu, ces grands dignitaires de la plus belle couronne du monde : les deux chefs de ce tribunal auguste qui rend la justice et règle en même temps les destinées de l'État, un glorieux capitaine, un de ces soldats géants dont les victoires serviront de thème aux Plutarques à venir, un prince de l'Église, et tous ces pairs du royaume, si bien dignes de s'asseoir sur les marches du trône... Enfin, vous tous, messieurs, quel que soit le rang que vous occupez... Je suis pénétré de reconnaissance, et mes actions de grâce, mal exprimées, partent au moins du fond du cœur.

Tout cela fut prononcé avec une mesure parfaite, de cette voix nombreuse et sonore qui est le privilége des Italiens du nord. C'était l'exorde. Gonzague sembla se recueillir. Son front s'inclina et ses yeux s'abaissèrent.

— Philippe de Lorraine, duc de Nevers, continua-t-il d'un accent plus sourd, était mon cousin par le sang, mon frère par le cœur. Nous avions mis en commun les jours de notre jeunesse. Je puis dire que nos deux âmes n'en faisaient qu'une, tant nous partagions étroitement nos peines comme nos joies. C'était un généreux prince, et Dieu sait quelle gloire était réservée à son âge mûr ! Celui qui tient dans sa main puissante la destinée des grands de la terre voulut arrêter le jeune aigle à l'heure même où il prenait son vol. Nevers mourut avant que son cinquième lustre fut achevé. Dans ma vie, souvent et durement éprouvée, je ne me souviens pas d'avoir reçu un coup plus cruel. Je puis parler ici pour tout le monde. Dix-huit ans écoulées depuis la nuit fatale n'ont point adouci l'amertume de nos regrets... Sa mémoire est là ! s'interrompit-il en posant la main sur son cœur et en faisant trembler sa voix ; sa mémoire vivante, éternelle,

comme le deuil de la pauvre femme qui n'a pas dédaigné de porter mon nom après le nom de Nevers!

Tous les yeux se dirigèrent vers la princesse. Celle-ci avait le rouge au front. Une émotion terrible décomposait son visage.

— Ne parlez pas de cela! fit-elle entre ses dents serrées; voilà dix-huit ans que je passe dans la retraite et dans les larmes!

Ceux qui étaient là pour juger sérieusement, les magistrats, les princes et pairs de France, tendirent l'oreille à ce mot. Les clients, ceux que nous avons vus réunis dans l'appartement de Gonzague, firent entendre un long murmure. Cette chose hideuse qu'on nomme *la claque* dans le langage usuel n'a pas été inventée par les théâtres. Oriol, Nocé, Gironne, Montaubert, Taranne, etc., faisaient leur métier en conscience. M. le cardinal de Bissy se leva.

— Je requiers, dit-il, monsieur le président de réclamer le silence. Les dires de madame la princesse doivent être écoutés ici au même titre que ceux de M. de Gonzague.

Et, en se rasseyant, il glissa dans l'oreille de son voisin Mortemart, avec toute la joie d'une vieille commère qui se sent sur la piste d'un monstrueux cancan :

— Monsieur le duc, j'ai idée que nous allons en apprendre de belles!

— Silence! ordonna M. de Lamoignon, dont le regard sévère fit baisser les yeux à tous les amis imprudents de Gonzague.

Celui-ci reprit, répondant à l'observation du cardinal :

— Non pas au même titre, Votre Éminence, s'il m'est permis de vous contredire, mais à titre supérieur, puisque madame la princesse est femme et veuve de Nevers... Je m'étonne qu'il se soit trouvé parmi nous quelqu'un pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, le respect profond qui est dû à Mme la princesse de Gonzague.

Chaverny se mit à rire dans sa barbe.

— Si le diable avait des saints, pensa-t-il, je plaiderais en cour de Rome pour que mon cousin fût canonisé !

Le silence se rétablit. L'escarmouche effrontée que Gonzague venait de tenter sur un terrain brûlant avait réussi. Non seulement sa femme ne l'avait point accusé d'une manière précise, mais il avait pu se parer lui-même d'un semblant de générosité chevaleresque. C'était un point de marqué. Il releva la tête et reprit d'un ton affermi :

— Philippe de Nevers mourut victime d'une vengeance ou d'une trahison. Je dois glisser très-légèrement sur les mystères de cette nuit tragique... M. de Caylus, père de madame la princesse, est mort depuis longtemps, et le respect me ferme la bouche...

Comme il vit que Mme de Gonzague s'agitait sur son siége, prête à se trouver mal, il devina qu'un nouveau défi resterait sans réponse. Il s'interrompit donc pour dire avec un ton d'exquise et bienveillante courtoisie :

— Si madame la princesse avait ici quelque communication à nous faire, je m'empresserais de lui céder la parole.

Aurore de Caylus fit effort pour parler, mais sa gorge, convulsivement serrée, ne put donner passage à aucun son. Gonzague attendit quelques secondes, puis il poursuivit :

— La mort de M. le marquis de Caylus, qui, sans nul doute, aurait pu fournir de précieux témoignages, la situation éloignée du lieu où le crime fut commis, la fuite des assassins, et d'autres raisons que la plupart d'entre vous connaissent, ne permirent pas à l'instruction criminelle d'éclaircir complétement cette sanglante affaire... Il y eut des doutes... un soupçon plana... enfin justice ne put être faite... Et pourtant, messieurs, Philippe de Nevers avait un autre ami que moi, un ami plus puissant... Cet ami, ai-je besoin de le nommer? vous le connaissez tous : il a nom Philippe d'Orléans, il est

régent de France... Qui oserait dire que Nevers assassiné a manqué de vengeurs?

Il y eut un silence. Les clients du dernier banc échangeaient entre eux de vives pantomimes. On entendait partout ces mots, répétés à voix basse :

— C'est plus clair que le jour!

Aurore de Caylus collait son mouchoir sur ses lèvres où le sang venait, tant l'indignation lui serrait la poitrine.

— Messieurs, reprit Gonzague, j'arrive aux faits qui ont motivé votre convocation. Ce fut en m'épousant que madame la princesse déclara son mariage secret, mais légitime, avec le feu duc de Nevers. Ce fut en m'épousant qu'elle constata légalement l'existence d'une fille issue de cette union. Les preuves écrites manquaient; le registre paroissial, lacéré en deux endroits, ne portait ancune constation, et je suis forcé de dire encore que M. de Caylus seul au monde aurait pu nous donner quelques éclaircissements à cet égard. Mais M. de Caylus vivant garda toujours le silence. A l'heure qu'il est, nul ne peut interroger sa tombe... La constatation dut se faire au moyen du témoignage sacramentel de dom Bernard, chapelain de Caylus, qui inscrivit mention du premier mariage et de la naissance de Mlle de Nevers en marge de l'acte qui donna mon nom à la veuve de Nevers. Je voudrais que madame la princesse voulût bien donner à mes paroles l'autorité de son adhésion.

Tout ce qu'il venait de dire était d'une exactitude rigoureuse. Aurore de Caylus resta muette. Mais le cardinal de Bissy, s'étant penché vers elle, se releva et dit :

— Madame la comtesse ne conteste point.

Gonzague s'inclina et poursuivit :

— L'enfant disparut la nuit même du meurtre. Vous savez, messieurs, quel inépuisable trésor de patience et de tendressse renferme le cœur d'une mère. Depuis dix-huit ans, l'unique soin de madame la princesse, le travail de

chacun de ses jours, de chacune de ses heures, est de chercher sa fille. Je dois le dire, les recherches de madame la princesse ont été jusqu'à présent complétement inutiles... Pas une trace, par un indice. Madame la princesse n'est pas plus avancée qu'au premier jour.

— Ici Gonzague jeta encore un regard vers sa femme. Aurore de Caylus avait les yeux au ciel. Dans sa prunelle humide, Gonzague chercha en vain ce désespoir que devaient provoquer ses dernières paroles. Le coup n'avait pas porté. Pourquoi?... Gonzague eut peur.

— Il faut maintenant, reprit-il en faisant appel à tout son sang-froid, il faut, messieurs, malgré ma vive répugnance, que je vous parle de moi... Après mon mariage, sous le règne du feu roi, le parlement de Paris, à l'instigation de feu M. le duc d'Elbeuf, oncle parternel de notre malheureux parent, rendit, toutes chambres assemblées, un arrêt qui suspendait indéfiniment (sauf les limites posées par la loi) mes droits à l'héritage de Nevers. C'était sauvegarder les intérêts de la jeune Aurore de Nevers, au cas qu'elle fût encore de ce monde; je fus bien loin de m'en plaindre. Mais cet arrêt, messieurs, n'en a pas moins été la cause de mon profond et incurable malheur.

Tout le monde redoubla d'attention.

— Écoutez! écoutez! fit-on sur les petits bancs.

Un coup d'œil de Gonzague venait d'apprendre à Oriol, Gironne et compagnie que c'était là l'instant critique.

— J'étais jeune encore, continua Gonzague, assez bien en cour, riche, très-riche déjà... Ma noblesse était de celles qu'on ne conteste point. J'avais pour femme un trésor de beauté, d'esprit et de vertu... Comment échapper, je vous demande, aux sourdes et lâches attaques de l'envie? Sur un point j'étais vulnérable: le talon d'Achille! L'arrêt du parlement avait fait ma position fausse, en ce sens que, pour certaines âmes basses, pour ces cœurs vils dont l'intérêt est le

seul maître, il semblait que je devais désirer la mort de a jeune fille de Nevers.

On se récria, surtout au banc Oriol.

— Eh! messieurs, fit Gonzague avant que M. de Lamoignon eût imposé silence aux interrupteurs, le monde est fait ainsi! Nous ne changerons pas le monde. J'avais intérêt... intérêt matériel... donc je devais avoir une arrière-pensée. La calomnie avait beau jeu contre moi, la calomnie ne se fit pas faute d'exploiter ce filon. Un seul obstacle me séparait d'un immense héritage... Périsse l'obstacle!... Qu'importe le long témoignage de toute une vie pure?... On me soupçonna des intentions les plus perverses, les plus infâmes!... On mit (je dois tout dire au conseil), on mit la froideur, la défiance, presque la haine entre madame la princesse et moi... On prit à témoin cette image en deuil qui orne la retraite d'une sainte femme... on opposa au mari vivant l'époux mort... et, pour employer un mot trivial, messieurs, un pauvre mot qui est l'expression de bonheur des humbles, hélas! et qui ne semble pas fait pour nous autres qu'on appelle grands, on troubla mon ménage.

Il appuya fortement sur ce mot.

— Mon ménage, entendez-vous bien; mon intérieur, mon repos, ma famille, mon cœur!... Oh! si vous saviez quelles tortures les méchants peuvent infliger aux bons! si vous saviez les larmes de sang qu'on pleure en invoquant la sourde Providence! si vous saviez!... Tenez, je vous affirme ceci sur mon honneur, et sur mon salut je vous le jure!... j'aurais donné mes titres, j'aurais donné mon nom, j'aurais donné ma fortune pour être heureux à la façon des petites gens qui ont un ménage, c'est-à-dire une femme dévouée, un cœur ami, des enfants qui vous aiment et qu'on adore... la famille enfin, la famille, cette parcelle de félicité céleste que Dieu bon laisse tomber parmi nous.

Vous eussiez dit qu'il avait mis son âme tout entière dans son débit. Ses dernières paroles furent prononcées avec un

entraînement tel, qu'il y eut dans l'assemblée comme une grande commotion. L'assemblée était touchée au cœur. Il y avait plus que de l'intérêt, il y avait une respectueuse compassion pour cet homme tout à l'heure si hautain, pour ce grand de la terre, pour ce prince qui venait mettre à nu, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, la plaie terrible de son existence. Ces juges étaient pour bon nombre des gens de famille. La fibre du père et de l'époux remua en eux violemment.

Les autres, roués ou coquins, ressentirent je ne sais quel vague effet, comme des aveugles qui devineraient les couleurs, ou comme ces filles perdues qui s'en vont au théâtre pleurer toutes leurs larmes aux accents de la vertu persécutée.

Il n'y avait que deux êtres pour rester froids au milieu de l'attendrissement général : Mme la princesse de Gonzague et M. de Chaverny. La princesse avait les yeux baissés. Elle semblait rêver, et certes cette tenue glacée ne plaidait point à sa faveur auprès de ses juges prévenus. Quant au petit marquis, il se dandinait sur son fauteuil et mâchait entre ses dents:

— Mon illustre cousin est un coquin sublime !

Les autres comprenaient, à l'attitude même de Mme de Gonzague, ce que l'infortuné prince avait dû souffrir.

— C'est trop ! dit M. de Mortemart au cardinal de Bissy; soyons juste, c'est trop !

M. de Mortemart s'appelait Victurnien de son nom de baptême, comme tous les membres de la maison de la Rochechouart. Ces divers Victurnien étaient généralement de bons hommes. Les mémoires méchants leur font cette querelle d'Allemand qu'aucun d'eux n'inventa la poudre.

Le cardinal de Bissy secoua son rabat chargé de tabac d'Espagne. Chaque membre du respectable sénat faisait ce qu'il pouvait pour garder sa gravité austère. Mais aux petits bancs on ne se gênait point. Gironne s'essuyait les yeux qu'il

avait secs; Oriol, plus tendre ou plus habile, pleurait à chaudes larmes; le baron de Batz sanglotait.

— Quelle âme! dit Taranne.

— Quelle belle âme! amenda M. de Peyrolles qui venait d'entrer.

— Ah! fit Oriol avec sentiment, on n'a pas compris ce cœur-là!

— Quand je vous disais, murmura le cardinal un peu remis, que nous allions en apprendre de belles! Mais écoutons: Gonzague n'a pas fini.

Gonzague, en effet, reprit, pâle et beau d'émotion :

— Je n'ai point de rancune, messieurs... Dieu me garde d'en vouloir à cette pauvre mère abusée. Les mères sont crédules parce qu'elles aiment ardemment... Et si j'ai souffert, n'a-t-elle pas eu, elle aussi, de cruelles tortures?... L'esprit le plus robuste s'affaiblit à la longue dans le martyre L'intelligence se lasse... Ils lui ont dit que j'étais l'ennemi de sa fille, des intérêts, comprenez bien cela, messieurs, des intérêts, moi Gonzague, le prince de Gonzague, l'homme de France le plus riche après Law!...

— Avant Law, glissa Oriol.

Et certes il n'y avait là personne pour le contredire.

— Ils lui ont dit, poursuivait Gonzague: « Cet homme a des émissaires partout; ses agents sillonnent en tous sens la France, l'Espagne, l'Italie... Cet homme s'occupe de votre fille plus que vous-même... »

Il se retourna vers la princesse et ajouta :

— On vous a dit cela, n'est-ce pas, madame?

Aurore de Caylus, sans lever les yeux et sans bouger, laissa tomber ces mots.

— On me l'a dit :

— Voyez! — s'écria Gonzague en s'adressant au conseil.

Puis, se tournant de nouveau vers sa femme :

— On vous a dit aussi, pauvre mère: « Si vous cherchez

en vain votre fille, si vos efforts sont restés inutiles, c'est que la main de cet homme est là, dans l'ombre, sa main qui donne le change à vos recherches, qui égare vos poursuites... sa main perfide. » N'est-il pas vrai, madame, qu'on vous a dit cela ?

— On me l'a dit ! repartit encore la princesse.

— Voyez ! voyez, mes juges et mes pairs ! fit Gonzague. Et ne vous a-t-on pas dit quelque chose encore, madame ? que cette main qui agit dans l'ombre, cette main perfide, est la main de votre mari... Ne vous a-t-on pas dit que peut-être l'enfant n'était plus, qu'il y avait des hommes assez infâmes pour tuer un enfant, et que peut-être... Je n'achève pas, madame, mais on vous a dit cela.

Aurore de Caylus, pâle autant qu'une morte, répondit pour la troisième fois :

— On me l'a dit.

— Et vous l'avez cru, madame ? interrogea le prince dont l'indignation altérait la voix.

— Je l'ai cru, repartit froidement la princesse.

De toutes les parties de la salle s'élevèrent, à ce mot, des réclamations.

— Vous vous perdez, madame, dit tout bas le cardinal à l'oreille de la princesse ; à quelque conclusion que puisse arriver M. de Gonzague, vous êtes sûre d'être condamnée.

Elle avait repris son immobilité silencieuse. Le président de Lamoignon ouvrait la bouche pour lui adresser quelque remontrance, lorsque Gonzague l'arrêta d'un geste respectueux.

— Laissez, monsieur le président, je vous en prie, dit-il ; laissez, messieurs... Je me suis imposé sur cette terre un devoir pénible, je le remplis de mon mieux ; Dieu me tiendra compte de mes efforts... S'il faut vous dire la vérité tout entière, cette convocation solennelle avait pour but principal de forcer madame la princesse à m'écouter une fois en sa vie... Depuis dix-huit ans que nous sommes époux, je n'a-

vais pu obtenir cette faveur... Je voulais parvenir jusqu'à elle, moi l'exilé du premier jour des noces; je voulais me montrer tel que je suis, à elle qui ne me connaît pas... J'ai réussi; grâces vous en soient rendues; mais ne vous mettez pas entre elle et moi, car j'ai le talisman qui va lui ouvrir enfin les yeux...

Puis, parlant désormais pour la princesse toute seule, et s'adressant à elle directement, au milieu du silence profond qui régnait dans la salle :

— On vous a dit vrai, madame : j'avais plus d'agents que vous en France, en Espagne, en Italie, car, pendant que vous écoutiez ces accusations infâmes portées contre moi, je travaillais pour vous... Je répondais à toutes ces calomnies par une poursuite plus ardente, plus obstinée que la vôtre... Je cherchais, moi aussi... je cherchais sans cesse et sans repos, avec ce que j'ai de crédit et de puissance, avec mon or, avec mon cœur ! Et aujourd'hui... (Vous voilà qui m'écoutez maintenant) aujourd'hui, récompensé enfin de tant d'années de peines, je viens à vous, qui me méprisez et me haïssez, moi qui vous respecte et qui vous aime... je viens à vous et je vous dis : Ouvrez vos bras, heureuse mère, je vais y mettre votre enfant !...

En même temps, il se tourna vers Peyrolles qui attendait ses ordres.

— Qu'on amène, ordonna-t-il à haute voix, Mlle Aurore de Nevers !

X

J'Y SUIS

Nous avons pu rapporter les paroles prononcées par Gonzague ; ce qu'il n'est pas donné de rendre avec la plume, c'est le feu du débit, l'ampleur de la pose, la profonde conviction que rayonnait le regard.

Ce Gonzague était un prodigieux comédien. Il s'imprégnait de son rôle appris, à ce point que l'émotion le dominait lui-même, et que c'étaient de vrais élans qui jaillissaient de son âme. C'est le comble de l'art. Placé autrement et doué d'une autre ambition, cet homme eût remué un monde.

Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait des gens sans cœur, des gens rompus à toutes les roueries de l'éloquence, des magistrats blasés sur les effets de parole, des financiers d'autant plus difficiles à tromper que, d'avance, ils étaient complices du mensonge.

Gonzague, jouant avec l'impossible, produisit un véritable miracle. Tout le monde le crut ; tout le monde eût juré qu'il avait dit vrai. Oriol, Gironne, Albert, Taranne et autres ne faisaient plus leur métier : ils étaient pris. Tous se disaient :

— Plus tard, il mentira ; mais à présent, il dit vrai.

Tous ajoutaient :

— Se peut-il qu'il y ait dans cet homme tant de grandeur avec tant de perversité ?

Ses pairs, ce groupe de grands seigneurs qui étaient là pour le juger, regrettaient d'avoir pu parfois douter de lui. Ce qui le grandissait, c'était cet amour chevaleresque pour sa femme, ce magnanime pardon de la longue injure. Dans les siècles les plus perdus, les vertus de la famille font à qui veut un haut piédestal. Il n'y avait pas là un seul cœur qui ne battît violemment. M. de Lamoignon essuya une larme, et Villeroy, le vieux guerrier, s'écria :

— Par la sambleu! prince, vous êtes un galant homme!

Mais le résultat le plus complet, ce fut la conversion du sceptique Chaverny et l'effet foudroyant produit sur la princesse elle-même, Chaverny se raidit tant qu'il put; mais aux dernières paroles du prince, on le vit rester bouche béante.

— S'il a fait cela, dit-il à Choisy, du diable si je ne lui pardonne pas tout le reste !

Quand à Aurore de Caylus, elle s'était levée tremblante, pâle, semblable à un fantôme. Le cardinal de Bissy fut obligé de la soutenir dans ses bras. Elle restait l'œil fixé sur la porte par où venait de sortir M. de Peyrolles. L'effroi, l'espoir se peignait tour à tour sur ses traits. Allait-elle voir sa fille ? L'avertissement trouvé par elle dans son livre d'heures, à la page du *Miserere*, annonçait-il cela ? On lui avait dit de venir; elle était venue. Allait-elle avoir à défendre sa fille? Quel que fût le danger inconnu, c'était de joie surtout que son cœur battait. Sa fille ! oh ! comme son âme allait s'élancer vers elle à première vue ! Dix-huit ans de larmes payés par un seul sourire ! Elle attendait. Tout le monde attendait comme elle.

Peyrolles était sorti par l'issue donnant sur l'appartement du prince. Il rentra bientôt, tenant dona Cruz par la main. Gonzague se rendit à sa rencontre. Ce ne fut qu'un cri :

«Qu'elle est belle!» Puis les affidés, rentrant dans leur rôle, prononcèrent à demi-voix ce mot qu'on leur avait appris : «Quel air de famille!»

Mais il se trouva que les gens de bonne foi allèrent plus loin que les stipendiés. Les deux présidents, le maréchal, le prélat et tous les ducs, regardant tour à tour madame la princesse, puis dona Cruz, firent entendre cette déclaration spontanée :

— Elle ressemble à sa mère.

Il était donc acquis déjà, pour ceux qui avaient mission de juger, que madame la princesse était la mère de dona Cruz. Et pourtant madame la princesse, changeant encore une fois de visage, avait repris son air de trouble et d'anxiété. Elle regardait cette belle jeune fille, et c'était une sorte d'effroi qui se peignait sur ses traits.

Ce n'était pas ainsi, oh non! qu'elle avait rêvé sa fille. Sa fille ne pouvait pas être plus belle; mais sa fille devait être autrement. Et cette froideur soudaine qu'elle sentait en dedans d'elle-même, à cet instant où tout son cœur aurait dû s'élancer vers l'enfant retrouvé, cette froideur l'épouvantait. Était-elle donc une mauvaise mère?

A cette frayeur, une autre s'ajoutait. Quel avait dû être le passé de cette charmante enfant, dont les yeux brillaient hardiment, dont la taille souple avait d'étranges ondulations, dont toute la personne enfin était marquée de ce cachet gracieux, trop gracieux, que l'austère éducation de famille ne donne point d'ordinaire aux héritières des ducs?

Chaverny, qui était déjà parfaitement remis de son émotion et qui regrettait fort d'avoir cru à Gonzague pendant une minute, Chaverny exprima l'idée de la princesse autrement et mieux qu'elle n'eût pu le faire elle-même.

— Elle est adorable! dit-il à Choisy en la reconnaissant.

— Tu es décidément amoureux? demanda Choisy.

— Je l'étais, répondit le petit marquis. Ce nom de Nevers l'écrase et lui va mal.

Les beaux casques de nos cuirassiers iraient mal à
min de Paris, mièvre et sans gêne dans ses mouveme
y a des alliances impossibles.

Gonzague n'avait point vu cela, Chaverny le voyait :
quoi ?

Chaverny était Français et Gonzague Italien, d'abo
tous les habitants de notre globe, le Français est le pl
de la femme pour la délicatesse et le juger des nu
Ensuite, ce beau prince de Gonzague avait bien près
quante ans. Chaverny était tout jeune. Plus l'homme
moins il est femme. Gonzague n'avait point vu cela
pouvait pas le voir. Sa finesse milanaise était de la di
tie, non point de l'esprit. Pour apercevoir ces détails,
avoir un sens exquis comme Aurore de Caylus, fem
mère, ou bien être un peu myope et regarder de tou
comme le petit marquis.

Dona Cruz, cependant, le rouge au front, les yeux b
le sourire timide aux lèvres, était au bas de l'estrade
verny seul et la princesse devinaient l'effort qu'elle
pour tenir ses paupières fermées. Elle avait si grande
de voir !

— Mademoiselle de Nevers, lui dit Gonzague, alle
brasser votre mère !

Dona Cruz eut un mouvement de sincère allégress
élan ne fut point joué. Là était l'habileté suprême de
zague, qui n'avait pas voulu d'une comédienne pour
plir ce premier rôle. Dona Cruz était de bonne foi. So
gard caressant se tourna tout de suite vers celle q
croyait sa mère. Elle fit un pas et ses bras s'ouvriren
vance. Mais ses bras retombèrent, ses paupières aussi
geste froid de la princesse venait de la clouer à sa plac

La princesse, revenue aux défiances qui naguère
vraient sa solitude, la princesse, répondant à cette p
qu'elle venait d'avoir et que l'aspect de doña Cruz lui
inspirée, la princesse dit entre haut et bas :

— Qu'a-t-on fait de la fille de Nevers?

Puis élevant la voix, elle ajouta

— Dieu m'est témoin que j'ai le cœur d'une mère... Mais si la fille de Nevers me revenait flétrie d'une seule tache, n'eût-elle oublié qu'une minute la fierté de sa race, je voilerais mon visage et je dirais: Nevers est mort tout entier!

— Ventrebleu! pensa Chaverny, je parierais pour plusieurs minutes!

Il était seul de son avis en ce moment. La sévérité de Mme de Gonzague semblait intempestive et même dénaturée. Pendant qu'elle parlait, un petit bruit se fit à sa droite, comme si la porte voisine tournait doucement sur ses gonds derrière la draperie. Elle n'y prit point garde.

Gonzague répondait, joignant les mains, comme si le doute eût été ici un blasphème.

— Oh! madame, madame! est-ce bien votre cœur qui a parlé?... Mlle de Nevers, votre fille, madame, est plus pure que les anges.

Une larme était dans les yeux de la pauvre dona Cruz.

Le cardinal se pencha vers Aurore de Caylus.

— A moins que vous n'ayez pour douter encore des raisons précises et avouables... commença-t-il.

— Des raisons!... interrompit la princesse; mon cœur est resté froid, mes yeux secs, mes bras immobiles, ne sont-ce pas des raisons cela?

— Belle dame, si vous n'en avez pas d'autres, je ne pourrai, en conscience, combattre l'opinion évidemment unanime du conseil.

Aurore de Caylus jeta autour d'elle un sombre regard.

— Vous voyez bien, je ne m'étais pas trompé, fit le cardinal à l'oreille du duc de Mortemart, il y a là un grain de folie!

— Messieurs! messieurs! s'écria la princesse, est-ce que déjà vous m'avez jugée?

— Rassurez-vous, madame, et calmez-vous, répliqua le

président de Lamoignon; tous ceux qui sont dans cette enceinte vous respectent et vous aiment... tous, et au premier rang l'illustre prince qui vous a donné son nom...

La princesse baissa la tête. Le président de Lamoignon poursuivit, avec une nuance de sévérité dans la voix :

— Agissez suivant votre conscience, madame, et ne craignez rien. Notre tribunal n'a point mission de punir. L'erreur n'est point crime, mais malheur. Vos parents et vos amis auront compassion de vous, si vous vous êtes trompée.

— Trompée ! répéta la princesse sans relever la tête; oh ! oui, j'ai été bien souvent trompée; mais si personne n'est ici pour me défendre, je me défendrai moi-même... Ma fille doit porter avec elle la preuve de sa naissance.

— Quelle preuve ? demanda le président de Lamoignon.

— La preuve désignée par M. de Gonzague lui-même, la feuille arrachée au registre de la chapelle de Caylus. Arrachée de ma propre main, messieurs ! ajouta-t-elle en se redressant.

— Voilà ce que je voulais savoir, — pensa Gonzague. — Cette preuve, reprit-il tout haut, votre fille l'aura, madame.

— Elle ne l'a donc pas ? s'écria Aurore de Caylus.

Un long murmure s'éleva dans l'assemblée à cette exclamation.

— Emmenez-moi ! emmenez-moi ! balbutia dona Cruz en larmes.

Quelque chose remua au fond du cœur de la princesse en écoutant la voix désolée de cette pauvre enfant.

— Mon Dieu, dit-elle en levant ses mains vers le ciel, mon Dieu, inspirez-moi ! Mon Dieu, ce serait un malheur horrible et un grand crime que de repousser mon enfant ! Mon Dieu, je vous implore du fond de ma misère, répondez-moi, répondez-moi !

On vit tout à coup sa figure s'éclairer, tandis que tout son corps tressaillit violemment.

Elle avait interrogé Dieu. Une voix que personne n'entendit hormis elle-même, une voix mystérieuse et qui semblait répondre à ce suprême appel, prononça derrière la draperie les trois mots de la devise de Nevers :

— J'y suis!

La princesse s'appuya au bras du cardinal pour ne point tomber à la renverse. Elle n'osait se retourner. Cette voix venait-elle du ciel?

Gonzague se méprit à cette émotion soudaine. Il voulut frapper le dernier coup.

— Madame, s'écria-t-il, vous avez fait appel au maître de toutes choses; Dieu vous répond : je le vois, je le sens. Votre bon ange est en vous qui combat les suggestions du mal. Madame, ne repoussez pas le bonheur après vos longues souffrances si noblement supportées; madame, oubliez la main qui met dans la vôtre un trésor. Je ne réclame pas mon salaire; je ne vous demande qu'une chose, regardez votre enfant. La voici bien tremblante, la voici toute brisée de l'accueil de sa mère. Écoutez au dedans de vous-même, madame; la voix de l'âme vous répondra.

La princesse regarda dona Cruz. Et Gonzague poursuivit avec entraînement :

— Maintenant que vous l'avez vue, au nom du Dieu vivant! je vous le demande, n'est-ce pas là votre fille?

La princesse ne répondit pas tout de suite. Involontairement, elle se tourna à demi vers la draperie. La voix, distincte pour elle seule, ne prononça qu'un mot :

— Non.

— Non! répéta la princesse avec force.

Et son regard résolu fit le tour de l'assemblée. Elle n'avait plus peur. Quel que fût ce mystérieux conseiller qui était là derrière la draperie, elle avait confiance en lui, car il combattait Gonzague. Et d'ailleurs il accomplissait la muette promesse du livre d'heures. Il avait dit : « J'y suis; » il venait avec la devise de Nevers.

Mille exclamations cependant se croisaient dans la salle. L'indignation d'Oriol et compagnie ne connaissait plus de bornes.

— C'en est trop! dit Gonzague en apaisant de la main le zèle trop bruyant du bataillon sacré; la patience humaine a des bornes. Je m'adresserai une dernière fois à madame la princesse, et je lui dirai : Il faut de bonnes raisons, des raisons graves et fortes pour repousser la vérité évidente.

— Hélas! soupira le bon cardinal, ce sont mes propres paroles!... mais quand ces dames se sont mis quelque chose en tête...

— Ces raisons, acheva Gonzague, madame, les avez-vous?

— Oui, répondit la voix mystérieuse.

— Oui, répliqua la princesse à son tour.

Gonzague était livide et ses lèvres s'agitaient convulsivement. Il sentait qu'il y avait là, au sein même de cette assemblée convoquée par lui, une influence hostile mais insaisissable. Il la sentait, mais il la cherchait en vain. Depuis quelques minutes, tout était changé dans la personne de la veuve de Nevers. Le marbre s'était fait chair. La statue vivait. D'où provenait ce miracle? Le changement s'était opéré au moment même où la princesse éperdue avait invoqué le secours de Dieu. Mais Gonzague ne croyait point à Dieu. Il essuya la sueur qui coulait de son front.

— Avez-vous donc des nouvelles de votre famille? — demanda-il, cachant son anxiété de son mieux.

La princesse garda le silence.

— Il y a des imposteurs, reprit Gonzague; la fortune de Nevers est une belle proie... Vous a-t-on présenté quelque autre jeune fille?...

Nouveau silence.

— En vous disant, poursuivit Gonzague : « Celle-ci est la véritable, on l'a sauvée, on l'a élevée. » Ils disent tous cela!

Les plus fins diplomates se laissent entraîner. Le prési-

dent de Lamoignon et ses graves assesseurs regardaient maintenant Gonzague avec étonnement.

— Cache tes griffes, chat-tigre! murmura Chaverny. Assurément, le silence de la voix mystérieuse était souverainement habile. Tant qu'elle ne parlait point, cette voix, la princesse ne pouvait répondre, et Gonzague furieux perdait la prudence. Au milieu de sa face pâle, on voyait ses yeux brûlants et sanglants.

— Elle est là, poursuivit-il entre ses dents serrées, toute prête à paraître... on vous l'a affirmé, n'est-ce pas, madame? vivante... répondez!... vivante!...

La princesse s'appuya d'une main au bras de son fauteuil. Elle chancelait. Elle eût donné deux ans de sa vie pour soulever cette draperie derrière laquelle était l'oracle, muet désormais.

— Répondez! répondez! fit Gonzague.

Et les juges eux-mêmes répétaient :

— Madame, répondez!

Aurore de Caylus écoutait. Sa poitrine n'avait plus de souffle. Oh! que l'oracle tardait!

— Pitié!.. murmura-t-elle enfin en se tournant à demi. La draperie s'agita faiblement.

— Comment pourrait-elle répondre?... disaient cependant les affidés.

— Vivante?... fit Aurore de Caylus, interrogeant l'oracle d'une voix brisée.

— Vivante, lui fut-il répondu.

Elle se redressa radieuse, ivre de joie.

— Oui, vivante! vivante! fit-elle avec éclat, vivante malgré vous et par la protection de Dieu!

Tout le monde se leva en tumulte. Pendant un instant, l'agitation fut à son comble. Les affidés parlaient tous à la fois et réclamaient justice. Au banc des commissaires royaux, on se consultait.

— Quand je vous disais, répétait le cardinal, quand je

vous disais, monsieur le duc!... Mais nous ne savons pas tout... et je commence à croire que madame la princesse n'est point folle!

Au milieu de la confusion générale, la voix de la tapisserie dit :

— Ce soir, au bal du régent, on vous dira la devise de Nevers.

— Et je verrai ma fille? balbutia la princesse prête à se trouver mal.

Le bruit faible d'une porte qui se refermait se fit entendre encore. Puis plus rien. Il était temps. Chaverny, curieux comme une femme et pris d'un vague soupçon, s'était glissé derrière le cardinal de Lorraine. Il souleva brusquement la portière, il n'y avait rien; mais la princesse poussa un cri étouffé. C'était assez. Chaverny ouvrit la porte et s'élança dans le corridor.

Le corridor était sombre, car la nuit commençait à tomber. Chaverny ne vit rien, sinon, tout au bout de la galerie, la silhouette cahotante du petit bossu aux jambes torses, qui disparut descendant l'escalier tranquillement.

Chaverny se prit à réfléchir.

Le cousin aura voulu jouer quelque méchant tour au diable, se dit-il, et le diable prend sa revanche.

Pendant cela, dans la salle des délibérations, sur un signe du président de Lamoignon, les conseillers avaient repris leurs places. Gonzague avait fait sur lui-même un terrible effort. Il était calme en apparence. Il salua le conseil, et dit :

— Messieurs, je rougirais d'ajouter une parole... Décidez, s'il vous plaît, entre madame la princesse et moi.

— Délibérons, firent quelques voix.

Monsieur de Lamoignon se leva et se couvrit.

— Prince, dit-il, l'avis des commissaires royaux, après avoir entendu monsieur le cardinal pour madame la princesse, est qu'il n'y a point lieu à jugement... Puisque madame de Gonzague sait où est sa fille, qu'elle la présente...

M. de Gonzague représentera également celle qu'il dit être héritière de Nevers... La preuve écrite, désignée par monsieur le prince, invoquée par madame la princesse, cette page enlevée au registre de la chapelle de Caylus sera produite et rendra la décision facile... Nous ajournons, au nom du roi, le conseil à trois jours.

— J'accepte, repartit Gonzague avec empressement; j'aurai la preuve!

— J'aurai ma fille et j'aurai la preuve, dit pareillement la princesse; j'accepte.

Les commissaires royaux levèrent aussitôt la séance.

— Quant à vous, enfant, pauvre enfant! dit Gonzague à dona Cruz en la remettant aux mains de Peyrolles, j'ai fait ce que j'ai pu... Dieu seul, à présent, peut vous rendre le cœur de votre mère!

Dona Cruz rabattit son voile et s'éloigna. Mais avant de passer le seuil, elle se ravisa tout à coup. Elle s'élança vers la princesse.

— Madame! s'écria-t-elle en prenant sa main qu'elle baisa, que vous soyez ou non ma mère, je vous respecte et je vous aime.

La princesse sourit et effleura son front de ses lèvres.

— Tu n'es pas complice, enfant, dit-elle, j'ai vu cela; je ne t'en veux point... Moi aussi, je t'aime.

Peyrolles entraîna dona Cruz. Toute cette noble foule qui naguère remplissait l'hémicycle s'était écoulée. Le jour baissait rapidement. Gonzague, qui venait de reconduire les juges royaux, rentra comme la princesse allait sortir entourée de ses femmes.

Sur un geste impérieux qu'il fit, elles s'écartèrent. Gonzague s'approcha de la princesse, et, avec ses grands airs de courtoisie qu'il ne quittait jamais, il se pencha jusqu'à sa main pour la baiser.

— Madame, lui dit-il ensuite d'un ton léger, c'est donc la guerre déclarée entre nous?

— Je n'ai garde d'attaquer, monsieur, répondit Aurore de Caylus; je me défends.

— En tête à tête, reprit Gonzague, qui avait peine à cacher sous sa froideur polie la rage qu'il avait dans le cœur, nous ne discuterons point, s'il vous plaît : je tiens à vous épargner cette inutile fatigue... Mais vous avez donc de mystérieux protecteurs, madame?

— J'ai la bonté du ciel, monsieur, qui est l'appui des mères.

Gonzague eut un sourire.

— Giraud, dit la princesse à sa suivante Madeleine, faites qu'on prépare ma litière!

— Y a-t-il donc office du soir à la paroisse Saint-Magloire? demanda Gonzague étonné.

— Je ne sais, monsieur, répondit la princesse avec calme; ce n'est pas à la paroisse Saint-Magloire que je me rends. — Félicité, vous atteindrez mes écrins.

— Vos diamants, madame! fit le prince avec raillerie; la cour, qui vous regrette depuis si longtemps, va-t-elle jouir enfin du bonheur de vous revoir?

— Je vais ce soir au bal du régent, dit-elle.

Pour le coup, Gonzague demeura stupéfait.

— Vous! balbutia-t-il; vous!

Elle se redressa si belle et si hautaine, que Gonzague baissa les yeux malgré lui.

— Moi! répondit-elle.

Et en prenant le pas sur ses femmes pour sortir :

— Mon deuil est fini d'aujourd'hui, monsieur le prince... Faites ce que vous voudrez contre moi, je n'ai plus peur de vous.

XI

OU LE BOSSU SE FAIT INVITER AU BAL DE LA COUR

Gonzague demeura un instant immobile à regarder sa femme qui traversait la galerie pour rentrer dans son appartement.

— C'est une résurrection, pensa-t-il; j'ai pourtant bien joué cette grande partie... Pourquoi l'ai-je perdue? Évidemment elle avait un dessous de cartes... Gonzague, vous n'avez pas tout vu... il y a quelque chose qui vous échappe.

Il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— En tous cas, poursuivit-il, nous n'avons pas une minute à perdre... Que veut-elle faire au bal du Palais-Royal?... Parler à monsieur le régent?... Évidemment, elle sait où est sa fille... Et moi aussi, je le sais, s'interrompit-il en ouvrant ses tablettes; en ceci du moins le hasard m'a servi.

Il frappa sur un timbre et dit au domestique qui accourut.

— M. de Peyrolles!... qu'on m'envoie sur-le-champ M. de Peyrolles!

Le domestique sortit. Gonzague reprit sa promenade solitaire; en revenant à sa première pensée, il dit :

Elle a un auxiliaire nouveau... Quelqu'un est caché derrière la toile...

— Prince, s'écria Peyrolles en entrant, je puis enfin vous parler... Mauvaises nouvelles!... En s'en allant, le cardinal de Bissy disait aux commissaires royaux : « Il y a là-dessous quelque mystère d'iniquité... »

— Laisse dire le cardinal, fit Gonzague.

— Dona Cruz est en pleine révolte... On lui a fait jouer, dit-elle, un rôle indigne... Elle veut quitter Paris.

— Laisse faire dona Cruz... et tâche de m'écouter.

— Pas avant de vous avoir appris ce qui se passe... Lagardère est à Paris.

— Bah!... je m'en doutais; depuis quand?

Depuis hier pour le moins.

— La princesse a dû le voir, — pensa Gonzague.

Puis il ajouta :

— Comment sais-tu cela?

Peyrolles baissa la voix et répondit :

— Saldagne et Faënza sont morts.

Manifestement, M. de Gonzague ne s'attendait point à cela. Les muscles de sa face tressaillirent, et il eut comme un éblouissement. Ce fut l'affaire d'une seconde. Quand Peyrolles releva les yeux sur lui, il était remis déjà.

— Deux d'un coup! fit-il; c'est le diable que cet homme-là!

Peyrolles tremblait.

— Et où a-t-on retrouvé leurs cadavres? demanda Gonzague.

— Dans la ruelle qui longe le jardin de votre petite maison.

— Ensemble?

— Saldagne contre la porte... Faënza à quinze pas de là... Saldagne est mort d'un coup de pointe...

— Là, n'est-ce pas? fit Gonzague en plaçant son doigt entre ses deux sourcils.

Peyrolles fit le même geste et répéta :

— Là !... Faënza est tombé frappé à la même place et du même coup.

— Et pas d'autre blessure?

— Pas d'autre... La botte de Nevers est toujours mortelle.

Gonzague disposa les dentelles de son jabot devant une glace.

— C'est bien, dit-il. M. le chevalier de Lagardère se fait inscrire deux fois à ma porte... Je suis content qu'il soit à Paris... nous allons le faire pendre.

— La corde qui étranglera celui-là... commença Peyrolles.

— N'est pas encore filée, n'est-ce pas?... Je crois que si... Tudieu ! pense donc, ami Peyrolles... il est grand temps, nous ne sommes plus que quatre.

— Oui, fit le factotum en frissonnant, il est grand temps.

— Deux bouchées, reprit Gonzague en rebouclant son ceinturon : nous deux d'un coup... de l'autre, ces deux pauvres diables...

Cocardasse et Passepoil ! interrompit Peyrolles. Ils ont peur de Lagardère.

— Ils sont donc comme toi... C'est égal, nous n'avons pas le choix... Va me les chercher ! va !

M. de Peyrolles se dirigea vers l'office.

Gonzague pensait :

— Je disais bien qu'il fallait agir... tout de suite... Voici une nuit qui verra d'étranges choses !

— Et vite ! dit Peyrolles en arrivant à l'office, monseigneur a besoin de vous.

Cocardasse et Passepoil avaient dîné depuis midi jusqu'à la brune. C'étaient deux héroïques estomacs. Cocardasse était rouge comme le restant du vin oublié dans son verre; Passepoil avait le teint tout blême. La bouteille produit ce double résultat, suivant le températmment des preneurs. Mais, au point de vue des oreilles, le vin n'a pas deux ma-

nières d'agir : Cocaroasse et Passepoil n'étaient pas plus endurants l'un que l'autre après boire.

D'ailleurs, le temps d'être humbles était passé. On les avait habillés de neuf de la tête aux pieds ; ils avaient de superbes bottes de rencontre, et des feutres qui n'avaient été retapés chacun que trois fois. Les chausses et les pourpoints étaient dignes de ces brillants accessoires.

— Eh donc! mon bon, fit Cocardasse, je crois que ce maraud, c'est à nous qu'il s'adresse.

— Si je pensais que ce faquin... riposta le tendre Amable en saisissant une cruche à deux mains.

— Sois calme! ma caillou, reprit le Gascon, je te le donne... mais, bagasse! ne casse pas la faïence.

Il avait pris M. de Peyrolles par une oreille, et l'avait envoyé pirouettant à Passepoil. Passepoil le saisit par l'autre oreille et le renvoya à son ancien patron. M. de Peyrolles fit ainsi deux ou trois fois le voyage, puis Cocardasse junior lui dit, avec cette gravité de casseurs d'assiettes :

— Mon doux ami, vous avez oublié un instant que vous aviez affaire à des gentilshommes : tâchez dorénavant de vous en souvenir!

— Voilà! appuya le gros Normand, selon son ancienne habitude.

Puis tous deux se levèrent, tandis que M. de Peyrolles réparait de son mieux les désordres de sa toilette.

— Les deux coquins sont ivres, grommela-t-il.

— Eh donc! fit Cocardasse, je crois que le pécaïre a parlé.

— J'en ai comme une vague idée, repartit Passepoil.

Ils s'avancèrent tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, pour appréhender de nouveau le factotum aux oreilles ; mais celui-ci prit la fuite prudemment, et rejoignit Gonzague sans se vanter de sa mésaventure. Gonzague lui ordonna de ne point parler à ces braves amis de la fin malheureuse de Saldagne et de Faënza. Cela était superflu, M. de Peyrolles n'a-

vait aucune envie de lier conversation avec Cocardasse et Passepoil.

On les vit arriver l'instant d'après, annoncés par un terrible bruit de ferraille; ils avaient le feutre à la diable, les chausses débraillées, du vin tout le long de la chemise : bref, une belle et bonne tenue de coupe-jarrets. Ils entrèrent en se pavanant, le manteau retroussé par l'épée : Cocardasse toujours superbe, Passepoil toujours gauche et irréprochable de laideur.

— Salue, mon bon, dit le Gascon, et remercie monseigneur.

— Assez! — fit Gonzague en les regardant de travers.

Ils restèrent aussitôt immobiles. Avec ces vaillants, l'homme qui paye peut tout se permettre.

— Êtes-vous fermes sur vos jambes, demanda Gonzague.

— J'ai bu seulement un verre de vin à la santé de monseigneur, répondit effrontément Cocardasse. Capédédiou! pour la sobriété je ne connais pas mon pareil...

— Il dit vrai, monseigneur, prononça timidement Passepoil, car je le surpasse... je n'ai bu que de l'eau rougie.

— Mon bon, fit Cocardasse en le regardant sévèrement, tu as bu comme moi, ni plus, ni moins... As pas pur! je t'engage à ne jamais fausser la vérité devant moi... le mensonge me rend malade!

— Vos rapières sont-elles toujours bonnes? demanda encore Gonzague.

— Meilleures, reprit le Gascon.

— Et bien au service de monseigneur, ajouta le Normand, qui fit la révérence.

— C'est bon! dit Gonzague.

Et il tourna le dos, tandis que nos deux amis le saluaient par derrière.

— C'ta couquin, murmura Cocardasse, il sait parler aux hommes d'épée!

Gonzague avait fait signe à Peyrolles d'approcher. Tous

deux étaient remontés jusqu'au fond de la salle, près de la porte de sortie. Gonzague venait de déchirer la page de ses tablettes où il avait inscrit les renseignements donnés par dona Cruz. Au moment où il remettait ce papier au factotum, le visage hétéroclite du bossu se montra derrière les battants de la porte entrebâillée. Personne ne le voyait, et il le savait bien, car ses yeux brillaient d'une intelligence extraordinaire, toute sa physionomie était changée d'aspect. A la vue de Gonzague et de son âme damnée causant à deux pas de lui, le bossu se rejeta vivement en arrière, puis il mit son oreille à l'ouverture de la porte.

Voici ce que d'abord il entendit : Peyrolles épelait péniblement les mots tracés au crayon par son maitre.

— Rue du Chantre... disait-il, une jeune fille nommée Aurore...

Vous eussiez été effrayé de l'expression que prit le visage du bossu. Un feu sombre s'illumina dans ses yeux.

— Il sait cela! pensa-t-il. Comment sait-il cela?

— Vous comprenez? dit Gonzague.

— Oui... je comprends, répondit Peyrolles; c'est de la chance!

— Les gens de ma sorte ont leur étoile, reprit M. de Gonzague.

— Où mettra-t-on la jeune fille.

— Au pavillon de dona Cruz.

Le bossu se toucha sur le front.

— La gitana! murmura-t-il; mais elle-même... comment a-t-elle pu savoir?

— Il faudra tout simplement l'enlever?... disait en ce moment Peyrolles.

— Pas d'éclat, repartit Gonzague; nous ne sommes pas en position de nous faire des affaires... De la ruse... de l'adresse! c'est ton fort, ami Peyrolles. Je ne m'adresserais pas à toi s'il y avait des coups à donner ou à recevoir... Notre homme doit habiter cette maison, j'en ferais la gageure.

— Lagardère! murmura le factotum avec un visible effroi.

— Tu ne l'affronteras pas, ce matamore. La première chose, c'est de savoir s'il est absent, et je parierais bien qu'il est absent à cette heure.

— Il aimait boire autrefois.

— S'il est absent, voici un plan tout simple : tu va prendre cette carte.

Gonzague mit dans la main de son factotum une des deux cartes d'invitation au bal du régent, réservées pour Saldagne et Faënza.

— Tu te procureras, poursuivit-il, une toilette de bal fraîche et galante, pareille à celle que j'ai commandée pour dona Cruz. Tu auras une litière toute prête dans la rue du Chantre, et tu te présenteras chez la jeune fille au nom de Lagardère lui-même.

— C'est jouer sa vie à pair ou non, dit M. de Peyrolles.

— Allons donc! rien que la vue de la robe et des bijoux la rendra folle; tu n'auras qu'un mot à dire : « Lagardère vous envoie ceci et vous attend. »

— Mauvais expédient! dit une voix aigrelette entre eux deux, la jeune fille ne bougera pas.

Peyrolles sauta de côté, Gonzague mit la main à son épée.

— As pas pur! fit de loin Cocardasse; vois donc, frère Passepoil, vois donc ce petit homme.

— Ah! répondit Passepoil, si la nature m'avait disgracié ainsi, et qu'il fallût renoncer à l'espoir de plaire aux belles, j'attenterais à mes propres jours.

Peyrolles se prit à rire, comme tous les poltrons qui ont eu grand'peur.

— Ésope II dit Jonas! s'écria-t-il.

— Encore cette créature! fit Gonzague avec humeur. En louant la niche de mon chien, crois-tu avoir acheté le droit de parcourir mon hôtel? Que viens-tu faire ici?

— Et vous, demanda effrontément le bossu, qu'allez-vous faire là-bas?

C'était là un adversaire selon le cœur de Gonzague.

— Mons Ésope! dit-il en se campant, nous allons vous apprendre, séance tenante, le danger que l'on court en se mêlant des affaires d'autrui.

Gonzague regardait déjà du côté des deux braves. Tant pis pour Ésope II dit Jonas, il s'était avisé d'écouter aux portes! Mais, à ce moment, l'attention de Gonzague fut détournée par la conduite bizarre et vraiment audacieuse du petit homme, qui prit sans façon des mains de Peyrolles la carte d'invitation qu'on venait de lui remettre.

— Que fais-tu, drôle? s'écria Gonzague.

Le bossu tirait paisiblement de sa poche sa plume et son écritoire.

— Il est fou! dit Peyrolles.

— Pas tant! pas tant! fit Ésope II, qui mit un genou en terre et s'installa le plus commodément qu'il put pour écrire.

— Lisez! fit-il d'un accent de triomphe en se relevant.

Il tendit le papier à Gonzague. Celui-ci lut:

« Chère enfant, ces parures viennent de moi; j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-vous belle; une litière et deux laquais viendront de ma part pour vous conduire au bal, où je vous attendrai.

» HENRI DE LAGARDÈRE. »

Cocardasse junior et frère Passepoil, placés trop loin pour entendre, suivaient de l'œil cette scène et n'y comprenaient rien.

— Sandiéou! dit le Gascon, monseigneur a l'air d'un homme qui a la berlue.

— Mais ce petit bossu, repartit le Normand, regarde donc sa figure! Cette fois comme la première, je soutiens que j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Cocardasse haussa les épaules.

— Je ne m'occupe que des hommes au-dessus de cinq pieds quatre pouces.

— Je n'ai que cinq pieds tout juste, fit observer Passepoil avec reproche.

Cocardasse junior lui tendit la main, et prononça ces bienveillantes paroles.

Une fois pour toute, ma caillou, souviens-toi que tu es en dehors. L'amitié, capédédiou! est un prisme de cristal à travers lequel je te vois, tout blanc, tout rose, et plus dodu que Cupidon, fils unique de Vénus sortant du sein de l'onde.

Passepoil reconnaissant serra la main qu'on lui tendait.

C'était bien vrai, Gonzague avait l'air d'un homme frappé de stupéfaction. Il regardait Ésope II dit Jonas avec une sorte d'effroi.

— Que veut dire cela? murmura-t-il.

— Cela veut dire, répliqua le bossu bonnement, qu'avec ce mot d'écrit la jeune fille aura confiance.

— Tu as donc deviné notre dessein?

— J'ai compris que vous vouliez avoir la jeune fille.

— Et sais-tu ce qu'on risque à surprendre certains secrets?

— On risque de gagner gros, répondit le bossu qui se frotta les mains.

Gonzague et Peyrolles échangèrent un regard.

— Mais, fit Gonzague à voix basse, cette écriture...

— J'ai mes petits talents, repartit Ésope II; je vous garantis l'imitation parfaite... Quand une fois je connais l'écriture d'un homme.

— Oui-dà! cela peut te mener loin!... et l'homme...

— Oh! l'homme, interrompit le bossu en riant, il est trop grand et je suis trop petit; je ne peux pas le contrefaire.

— Le connais-tu!

— Assez bien.

— Comment le connais-tu?

— Relations d'affaires...

— Peux-tu nous donner quelques renseignements ?

— Un seul ; il a frappé hier deux coups ; il en frappera leux demain.

Peyrolles frissonna de la tête aux pieds. Gonzague dit :

— Il y a de bonnes prisons dans les caveaux de mon hôtel !

Le bossu ne prit point garde à son air menaçant et répondit :

— Terrain perdu... Faites-y des cases, et vous les louerez aux marchands de vin.

— J'ai idée que tu es un espion.

— Pauvre idée... L'homme en question n'a pas un écu vaillant, et vous êtes riche à millions. Voulez-vous que je vous le livre !

Gonzague ouvrit de grands yeux.

— Donnez-moi cette carte, reprit Ésope II en montrant la dernière invitation que Gonzague tenait encore à la main.

— Qu'en ferais-tu ?

— J'en ferais bon usage... Je la donnerais à l'homme... et l'homme tiendrait la promesse que je vous fais ici en son nom... Il irait au bal de monsieur le régent.

— Vive Dieu ! l'ami, s'écria Gonzague, tu dois être un infernal coquin !

— Oh ! oh ! fit le bossu d'un air modeste, il y a plus coquin que moi.

— Pourquoi cette chaleur à me servir ?

— Je suis comme cela... très-dévoué à ceux qui me plaisent.

— Et nous avons l'heur de te plaire ?

— Beaucoup.

— Et c'est pour nous témoigner de plus près ton dévouement que tu as payé dix mille écus ?...

— La niche ? interrompit le bossu ; non pas, s'il vous plaît ! spéculation, affaire d'or !

Puis il ajouta en ricanant :

— Le bossu était mort, vive le bossu ; Ésope Ier a gagné un million et demi sous un vieux parapluie...; moi, du moins, j'ai mon étude.

Gonzague fit signe à Cocardasse et à Passepoil, qui s'approchèrent en sonnant le vieux fer.

— Qui sont ceux-là? demanda Jonas.

— Des gens qui vont te suivre, si j'accepte tes services.

Le bossu salua cérémonieusement.

— Serviteur, serviteur, dit-il ; alors refusez mes services... Mes bons messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux braves, ne prenez pas la peine de déménager vos bric-à-brac ; nous ne nous en irons point de compagnie.

— Cependant... fit Gonzague d'un air de menace.

— Il n'y a point de cependant... Diable! vous connaissez l'homme aussi bien que moi... Il est brusque, excessivement brusque, on pourrait même dire brutal. S'il voyait derrière moi ces tournures de gibier de potence...

— Pécaïre! fit Cocardasse indigné.

— Peut-on manquer ainsi de politesse? ajouta frère Passepoil.

— Je prétends agir seul ou ne pas agir du tout, acheva Ésope II d'un ton péremptoire.

Gonzague et Peyrolles se consultaient.

— Tu tiens donc à ton dos? fit le premier en raillant.

Le bossu salua et répondit :

— Comme ces braves à leurs rouillardes ; c'est mon gagne-pain.

— Il me répond de toi, prononça Gonzague en le regardant fixement. Tu m'entends : sers-moi fidèlement, et tu seras recompensé ; au cas contraire...

Il n'acheva pas et lui présenta la carte. Le bossu la prit et se dirigea vers la porte à reculons. Il saluait de trois pas en trois pas et disait :

— La confiance de monseigneur m'honore... Cette nuit, monseigneur entendra parler de moi.

Et comme, sur un signe sournois de Gonzague, Cocardasse et Passepoil allaient l'accompagner :

— Doucement, fit-il, doucement ! Et nos conventions ?

Il écarta Cocardasse et Passepoil d'une main qu'ils n'eussent certes point crue si vigoureuse, salua une dernière fois profondément et passa le seuil. Cocardasse et Passepoil voulurent le suivre. Il leur jeta la porte sur le nez. Quand ils se remirent à sa poursuite, le corridor était vide.

— Eh vite ! fit M. de Gonzague en s'adressant à Peyrolles ; que la maison de la rue du Chantre soit cernée dans une demi-heure, et le reste comme il a été convenu.

Dans la rue Quincampoix, déserte à cette heure, le bossu s'en allait trottinant.

— Les fonds étaient en baisse, murmura-t-il. Du diable si je savais où prendre nos cartes d'entrée et la toilette de bal !

TROISIÈME PARTIE

LES MÉMOIRES D'AURORE

I

LA MAISON AUX DEUX ENTRÉES

C'était dans cette étroite et vieille rue du Chantre, qui naguère salissait encore les abords du Palais-Royal. Elles étaient trois, ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré à la montagne du Louvre: la rue Pierre-Lescot, la rue de la Bibliothèque et la rue du Chantre; toutes les trois noires, humides, mal hantées; toutes les trois insultant aux splendeurs de ce Paris central, étonné de ne pouvoir guérir cette lèpre honteuse qui lui faisait une tache en plein visage. De temps en temps, de nos jours surtout, on entendait dire: « Un crime s'est commis là-bas, dans les profondeurs de cette nuit que le soleil lui-même ne perçait qu'aux beaux jours de l'été. » Tantôt c'était une prêtresse de la Vénus boueuse assommée par des brigands en goguette. Tantôt c'était quelque pauvre bourgeois de province dont le cadavre nu se retrouvait scellé dans un vieux mur. Cela faisait hor-

reur et dégoût. L'odeur ignoble de ces tripots venait jusque sous les fenêtres de ce charmant palais, demeure des cardinaux, des princes et des rois. Mais la pudeur du Palais-Royal lui-même date-t-elle de si loin? Et nos pères ne nous ont-ils pas dit ce qui se passait dans les galeries de bois et dans les galeries de pierre? Maintenant, le Palais-Royal est un bien honnête carré de maçonnerie. Les galeries de bois ne sont plus. Les autres galeries forment la promenade la plus sage du monde entier. Paris n'y vient jamais. Tous les parapluies des départements s'y donnent rendez-vous. Mais, dans les restaurants à prix fixe qui foisonnent aux étages supérieurs, les oncles de Quimper ou de Carpentras se plaisent encore à rappeler les étranges mœurs du Palais-Royal de l'Empire et de la Restauration. L'eau leur vient à la bouche, à ces oncles, tandis que les nièces timides dévorent le somptueux festin à deux francs, en faisant mine de ne point écouter.

Maintenant, à la place même où coulaient ces trois ruisseaux fangeux du Chantre, Pierre-Lescot et de la Bibliothèque, un immense hôtel, conviant l'Europe à sa table de mille couverts, étale ses quatre façades sur la place du Palais-Royal, sur la rue Saint-Honoré alignée, sur la rue du Coq élargie, sur la rue du Rivoli allongée. Des fenêtres de cet hôtel on voit le Louvre neuf, fils légitime et ressemblant du vieux Louvre. La lumière et l'air s'épandent partout librement; la boue s'en est allée on ne sait où, les tripots ont disparu; la lèpre hideuse, soudainement guérie, n'a pas même laissé de cicatrices. Mais où donc demeurent à présent les brigands et leurs dames?

Au dix-huitième siècle, ces trois rues que nous venons de flétrir dédaigneusement étaient déjà fort laides; mais elles n'étaient pas beaucoup plus étroites ni plus souillées que la grande rue Saint-Honoré, leur voisine. Il y avait sur leurs voies mal pavées quelques beaux portails: des hôtels nobles, çà et là, parmi les masures.

Les habitants de ces rues étaient tout pareils aux habitants des carrefours voisins : en général de petits bourgeois, merciers, revendeurs ou tailleurs de soupe. Il se rencontrait dans Paris de beaucoup plus vilains endroits. A l'angle de la rue du Chantre et de la rue Saint-Honoré, s'élevait une maison de modeste apparence, proprette et presque neuve. L'entrée était par la rue du Chantre : une petite porte cintrée au seuil de laquelle on arrivait par un perron de trois marches. Depuis quelques jours seulement, cette maison était occupée par une jeune famille dont les allures intriguaient passablement le voisinage curieux. C'était un homme, un jeune homme, du moins si l'on s'en rapportait à la beauté toute juvénile de son visage, au feu de son regard, à la richesse de sa chevelure blonde encadrant un front ouvert et pur. Il s'appelait maître Louis, et ciselait des gardes d'épées. Avec lui demeurait une toute jeune fille, belle et douce commes les anges, dont personne ne savait le nom. On les avait entendus se parler. Ils ne se tutoyaient point et ne vivaient point en époux. Ils avaient pour serviteurs une vieille femme qui ne causait jamais, et un garçonnet de seize à dix-sept ans qui faisait bien ce qu'il pouvait pour être discret. La jeune personne ne sortait jamais, au grand jamais, si bien qu'on aurait pu la croire prisonnière, si, à toute heure, on n'avait entendu sa voix fraîche et jolie qui chantait des cantiques ou des chansons.

Maître Louis sortait au contraire fort souvent, et rentrait même assez tard dans la nuit. En ces occasions, il ne passait point par la porte du perron. La maison avait deux entrées : la seconde était par l'escalier de la propriété voisine. C'était par là que maître Louis revenait en son logis.

Depuis qu'ils étaient habitants de la maison, aucun étranger n'en avait passé le seuil, sauf un petit bossu à figure douce et sérieuse, qui entrait et sortait sans mot dire à personne, toujours par l'escalier, jamais par le perron. C'était une connaissance particulière à maître Louis, sans doute. Les

curieux ne l'avaient jamais aperçu dans la salle basse où se tenait la jeune fille avec la vieille femme et le garçonnet. Avant l'arrivée de maître Louis et de sa famille, personne ne se souvenait d'avoir rencontré ce bossu dans le quartier. Aussi intriguait-il la curiosité générale presque autant que maître Louis lui-même, le beau et taciturne ciseleur. Le soir, quand les petits bourgeois du voisinage bavardaient au bas de leurs portes, après la tâche finie, on était bien sûr que le bossu et les nouveaux habitants de la maison faisaient les frais de l'entretien. Qui étaient-ils? d'où venaient-ils? et à quelle heure mystérieuse ce maître Louis, qui avait les mains si blanches, taillait-il ses gardes d'épée?

La maison était ainsi aménagée : une grande salle basse avec la petite cuisine à droite, sur la cour, et la chambre de la jeune fille ouvrant sa croisée sur la rue Saint-Honoré; dans la cuisine, deux soupentes, une pour la vieille Françoise Berrichon, l'autre pour Jean-Marie Berrichon, son petit-fils. Tout ce rez-de-chaussée n'avait qu'une sortie : la porte du perron. Mais, au fond de la salle basse, tout contre la cuisine, était adossé un escalier à vis qui montait à l'étage supérieur. L'étage supérieur était composé de deux chambres: celle de maître Louis, qui s'ouvrait sur l'escalier, et une autre qui n'avait ni issue ni destination connue. Cette deuxième chambre était constamment fermée à clef. Ni la vieille Françoise, ni Berrichon, ni même la charmante jeune fille, n'avaient pu obtenir la permission d'y entrer. A cet égard, maître Louis, le plus doux des hommes, se montrait d'une rigueur inflexible.

La jeune fille, cependant, eût bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière cette porte close; Françoise Berrichon en mourait d'envie, bien que ce fût une femme discrète et prudente. Quand au petit Jean-Marie, il aurait donné deux doigts de sa main pour mettre seulement son œil à la serrure. Mais la serrure avait par derrière une plaque qui interceptait le regard. Une seule créature humaine partageait, au sujet de

cette chambre, le secret si bien gardé de maître Louis : c'était le bossu. On avait vu le bossu entrer dans la chambre et en sortir. Mais comme tout ce qui se rapportait à ce mystère devait être inexplicable et bizarre, chaque fois que le bossu rentrait dans la chambre, on en voyait bientôt sortir maître Louis. Réciproquement après l'entrée de maître Louis, le bossu parfois sortait tout à coup. Jamais personne n'avait vu réunis ces deux amis inséparables.

Parmi les voisins curieux était un poëte, habitant naturellement le dernier étage de la maison. Ce poëte, après avoir mis son esprit à la torture, expliqua aux commères de la rue du Chantre que, à Rome, les prêtresses de Vesta, Ops, Rhée ou Cybèle, la bonne déesse, fille du ciel et de la terre, femme de Saturne et mère des dieux, étaient chargées d'entretenir un feu sacré qui jamais ne devait s'éteindre. En conséquence, au dire du poëte, ces demoiselles se relayaient : quand l'une veillait au feu, l'autre allait à ses affaires. Le bossu et maître Louis devaient très-certainement avoir fait entre eux quelque pacte analogue. Il y avait là-haut quelque chose qu'on ne pouvait quitter d'une seconde. Maître Louis et le bossu montaient la garde à tour de rôle auprès de ce quelque chose-là. C'étaient deux façons de vestales, sauf le sexe et le baptême. La version du poëte ne fut pas sans avoir du succès. Il passa pour être un peu fou; désormais on le regarda comme un parfait idiot. Mais on ne trouva point d'explication meilleure que la sienne.

Le jour même où avait eu lieu en l'hôtel de M. de Gonzague cette solennelle assemblée de famille, vers la brune, la jeune fille qui tenait la maison de maître Louis était seule dans sa chambrette. C'était une jolie petite pièce toute simple, mais où chaque objet avait son éloquence et sa propreté recherchée. Le lit, en bois de merisier, s'entourait de rideaux de percale éclatants de blancheur. Dans la ruelle, un petit bénitier pendait, couronné d'un double rameau de buis.

Quelques livres pieux sur des rayons attenant à la boiserie, un métier à broder, des chaises, une guitare sur l'une d'elles, à la fenêtre un oiseau mignon dans une cage, tels étaient les objets meublant ou ornant cet humble et gracieux réduit. Nous oublions pourtant une table ronde, et sur la table quelques feuilles de papier éparses. La jeune fille était en train d'écrire.

Vous savez comme elles abusent de leurs yeux, les jeunes folles! laissant courir leur aiguille ou leur plume bien longtemps après le jour tombé. On n'y voyait presque plus, et la jeune fille écrivait encore.

Les derniers rayons du jour arrivant par la fenêtre, dont les rideaux venaient d'être relevés, éclairaient en plein son visage, et nous pouvons dire du moins comme elle était faite. C'était une rieuse, une de ces douces filles dont la gaieté rayonne si bien qu'elle suffit toute seule à la joie d'une famille. Chacun de ses traits semblait fait pour le plaisir; son front d'enfant, son nez aux belles narines roses, sa bouche dont le sourire montrait la parure nacrée. Mais ses yeux rêvaient; de grands yeux d'un bleu sombre, dont les cils semblaient une longue frange de soie. Sans le regard pensif de ses beaux yeux, à peine lui eussiez-vous donné l'âge d'aimer. Elle était grande; sa taille était un peu trop frêle. Quand nul ne l'observait, ses poses avaient de chastes et délicieuses langueurs.

L'expression générale de sa figure était la douceur; mais il y avait dans sa prunelle, brillant sous l'arc de ses sourcils noirs dessinés hardiment, une fierté calme et vaillante. Ses cheveux, noirs aussi, à chaud reflet d'or fauve; ses cheveux longs et riches, si longs qu'on eût dit parfois que sa tête s'inclinait sous leur poids, ondulaient en masses larges sur son cou et sur ses épaules, faisant à son adorable beauté un cadre et une auréole.

Il y en a qui doivent être aimées ardemment, mais un seul jour; il y en a d'autres qu'on chérit longtemps d'une tran-

quille tendresse. Celle-ci devait être aimée passionnément et toujours. Elle était ange, mais surtout femme.

Son nom, que les voisins ignoraient, et que dame Françoise et Jean-Marie Berrichon avaient défense de prononcer depuis l'arrivée à Paris, était Aurore. Nom prétentieux et sot pour une belle demoiselle des salons, nom grotesque pour une fille à mains rouges ou pour une tante dont la voix chevrotte, nom ravissant pour celles qui peuvent l'enlacer, comme une fleur de plus, à leur diadème de chère poésie. Les noms sont comme les parures, qui écrasent les unes et que les autres rehaussent.

Elle était là toute seule. Quand l'ombre du crépuscule lui cacha le bout de sa plume, elle cessa d'écrire et se mit à rêver. Les mille bruits de la rue arrivaient jusqu'à elle et ne l'éveillaient point. Sa belle main blanche était dans ses cheveux, sa tête s'inclinait, ses yeux regardaient le ciel. C'était comme une muette prière. Elle souriait à Dieu.

Puis, parmi son sourire, une larme vint, une perle, qui un moment trembla au bord de sa paupière pour rouler ensuite lentement sur le satin de sa joue.

— Comme il tarde !... — murmura-t-elle.

Elle rassembla les pages éparses sur la table, et les serra dans une petite cassette qu'elle poussa derrière le chevet de son lit.

— A demain ! dit-elle, comme si elle eût pris congé d'un compagnon de chaque jour.

Puis elle ferma sa fenêtre et prit sa guitare, dont elle tira quelques accords au hasard. Elle attendait. Aujourd'hui, elle avait relu toutes ces pages enfermées maintenant dans la cassette. Hélas ! elle avait le temps de lire. Ces pages contenaient son histoire, ce qu'elle savait de son histoire. L'histoire de ses impressions, de ses sentiments, de son cœur.

Pourquoi avait-elle écrit cela? Les premières lignes du manuscrit répondaient à cette question. Aurore disait :

« Je commence d'écrire un soir où je suis seule, après

avoir attendu tout le jour. Ceci n'est point pour lui. C'est la première chose que je fais qui ne lui soit point destinée. Je ne voudrais pas qu'il vît ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi? Je ne sais pourquoi : j'aurais peine à le dire.

« Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop plein de leur âme : peine et bonheur. Mais je n'ai point d'amie; je suis seule, toute seule; je n'ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui dirais-je? Il ne me demande rien.

« Et pourtant ce n'est pas pour moi que je prends la plume. Je n'écrirais pas si je n'avais l'espoir d'être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort. Je crois que je mourrai bien jeune. Je ne le souhaite pas : Dieu me garde de le craindre! Si je mourais, il me regretterait. Moi, je le regretterais, même au ciel. Mais, d'en haut, je verrais peut-être le dedans de son cœur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

« Il m'a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre. Ma mère, j'écris pour vous. Mon cœur est à lui tout entier; mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons-nous deux cœurs?

« J'écris pour vous. Il me semble qu'à vous je ne cacherais rien, et que j'aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompé-je? Une mère n'est-elle pas l'amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout guérir?

« Je vis une fois, par la fenêtre ouverte d'une maison, une jeune fille agenouillée devant une femme à la beauté douce et grave. L'enfant pleurait, mais c'étaient de bonnes larmes; la mère, émue et souriante, se penchait pour baiser ses cheveux. Oh! le divin bonheur, ma mère! je crois sentir votre baiser sur mon front. Vous aussi, vous devez être bien douce et bien belle! Vous aussi vous devez savoir consoler en souriant! Ce tableau est toujours dans mes rêves. J'envie les

larmes de la jeune fille. Ma mère, si j'étais entre vous et lui, que pourrait me donner le ciel?

« Moi, je ne me suis agenouillée jamais que devant un prêtre. La parole d'un prêtre fait du bien; mais c'est par la bouche des mères que parle la voix de Dieu.

« M'attendez-vous, me cherchez-vous, me regrettez-vous? Suis-je dans vos prières du matin et du soir? Me voyez-vous, vous aussi, dans vos songes?

« Il me semble, quand je pense à vous, que vous devez penser à moi. Parfois, mon cœur vous parle; m'entendez-vous? Si Dieu m'accorde jamais ce grand bonheur de vous voir, ma mère, ma mère chérie, je vous demanderai s'il n'était pas des instants où votre cœur tressaillait sans motif. Je vous dirai : C'est que vous entendiez le cri de mon cœur, ma mère!...

... Je suis née en France; on ne m'a pas dit où. Je ne sais pas mon âge au juste, mais je dois avoir aux environs de vingt ans. Est-ce rêve, est-ce réalité? Ce souvenir, si c'en est un, est si lointain et si vague! Je crois me rappeler parfois une femme au visage angélique, qui penchait son sourire au-dessus de mon berceau. Était-ce vous, ma mère?

« ... Puis, dans les ténèbres, un grand bruit de bataille. Peut-être la nuit de fièvre d'un enfant... Quelqu'un me portait dans ses bras. Une voix de tonnerre me fit trembler. Nous courûmes dans l'obscurité. J'avais froid...

« Il y a une brume autour de tout cela. Mon ami doit tout savoir; mais, quand je l'interroge sur mon enfance, il sourit tristement et se tait.

« Je me vois pour la première fois distinctement habillée er petit garçon, dans les Pyrénées espagnoles. Je menais p ître les chèvres d'un quintero montagnard qui nous donnait sans doute l'hospitalité. Mon ami était malade, et j'entendais dire souvent qu'il mourrait. Je l'appelais alors mon père. Quand je revenais le soir, il me faisait mettre à ge-

noux près de son lit, joignait lui-même mes petites mains, et me disait en français :

« — Aurore, prie le bon Dieu que je vive.

« Une nuit, le prêtre vint lui apporter l'extrême-onction. Il se confessa et pleura. Il croyait que je n'entendais pas; il dit :

« — Voilà ma pauvre petite fille qui va rester seule !

« — Songez à Dieu, mon fils ! exhortait le prêtre.

« — Oui, mon père... oh ! oui, je songe à Dieu... Dieu est bon ; je ne m'inquiète point de moi... Mais ma pauvre petite fille qui va rester seule sur la terre... Serait-ce un grand péché, mon père, que de l'emmener avec moi ?

« — La tuer ! se récria le prêtre avec épouvante ; mon fils, vous avez le délire !

« Il secoua la tête et ne répondit point. Moi je m'approchai tout doucement.

« — Ami Henri, dis-je en le regardant fixement (et si vous saviez, ma mère, comme sa pauvre figure était maigre et hâve), ami Henri, je n'ai pas peur de mourir et je veux bien aller avec toi au cimetière.

« Il me prit dans ses bras que brûlaient la fièvre. Et je me souviens qu'il répétait :

« — La laisser seule ! la laisser toute seule !...

« Il s'endormit, me tenant toujours dans ses bras. On voulait m'arracher de là, mais il eût fallu me tuer... Je pensais :

« — S'il s'en va, on m'emportera avec lui...

« Au bout de quelques heures il s'éveilla. J'étais baignée de sa sueur.

« — Je suis sauvé, — dit-il.

« Et, me voyant serrée contre lui, il ajouta :

« — Beau petit ange, c'est toi qui m'as guéri !...

« ... Je ne l'avais jamais bien regardé. Un jour, je le vis beau comme il est et comme je le vois toujours depuis.

« Nous avions quitté la ferme du quintero pour aller un

peu plus avant dans le pays. Mon ami avait repris ses forces et travaillait aux champs comme un manœuvre. J'ai su depuis que c'était pour me nourrir.

« C'était dans une riche alqueria des environs de Venasque. Le maître cultivait la terre et vendait en outre à boire aux contrebandiers.

« Mon ami m'avait bien recommandé de ne point sortir du petit enclos qui était derrière la maison, et de ne jamais entrer dans la salle commune. Mais, un soir, des seigneurs vinrent manger à l'alqueria, des seigneurs qui arrivaient de France. J'étais à jouer avec les enfants du maître dans le clos. Les enfants voulurent voir les seigneurs, je les suivis étourdiment. Ils étaient deux à table, entourés de valets et de gens d'armes : sept en tout. Celui qui commandait aux autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

« Quand il revint, je l'entendis qui disait :

« — C'est elle !

« — A cheval ! — commanda le grand seigneur.

« En même temps, il jeta au maître de l'alqueria un bourse pleine d'or. A moi, il me dit :

« — Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

« Le voir un instant plus tôt, moi, je ne demandais pas mieux. Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

« La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allai, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine !

« Puis, je demandai :

« — Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami ?

« — Bientôt, bientôt ! — me fut-il répondu. Et nous allions

toujours. Le crépuscule du soir venait. J'eus peur. Je voulus descendre de cheval. Le grand seigneur commanda :

« — Au galop!

« Et l'homme qui me tenait me mit sa main sur la bouche pour étouffer mes cris. Mais tout à coup, à travers champs, nous vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle ni sans bride; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée. La route tournait autour d'un bois taillis, coupé par une rivière; il avait traversé la rivière à la nage et coupé le taillis.

« Il arrivait, il arrivait. Je ne reconnaissais pas mon père si doux et si calme, je ne reconnaissais pas mon ami Henri toujours souriant près de moi. Celui-là était terrible et beau comme un ciel d'orage. Il arrivait. D'un dernier bond, le cheval franchit le talus de la route et tomba épuisé. Mon ami tenait à la main le soc de sa charrue.

« — Chargez-le! cria le grand seigneur.

« Mais mon ami l'avait prévenu. Le soc de charrue, brandi à deux mains, avait frappé deux coups. Deux valets armés d'épées étaient tombés par terre et gisaient dans leur sang, et à chaque fois que mon ami frappait, il criait :

« — J'y suis! j'y suis! Lagardère! Lagardère!

« L'homme qui me tenait, poursuivait le manuscrit d'Aurore, voulait prendre la fuite; mais mon ami ne l'avait pas perdu de vue. Il l'atteignit en passant par-dessus les corps des deux valets, et l'assomma d'un coup de soc. Je ne m'évanouis pas, ma mère. Plus tard, je n'aurais pas été aussi brave, peut-être. Mais pendant toute cette terrible bagarre, je tins mes yeux grands ouverts, agitant mes petites mains tant que je pouvais en criant :

« — Courage, ami Henri! courage! courage!

« Je ne sais pas si le combat dura plus d'une minute. Au bout de ce temps, il avait enfourché la monture de l'un des morts, et la lançait au galop, me tenant dans ses bras.

« Nous ne retournâmes point à l'alqueria. Mon ami dit que le maître l'avait trahi. Et il ajouta :

« — On ne peut se bien cacher que dans une ville.

« Nous avions donc à nous cacher. Jamais je n'avais réfléchi à cela. La curiosité s'éveillait en moi en même temps que le vague désir de lui tout devoir. Je l'interrogeai; il me serra dans ses bras en me disant :

« — Plus tard, plus tard.

« Puis, avec une nuance de mélancolie :

« — Es-tu donc fatiguée déjà de m'appeler ton père ?...

« — Il ne faut pas être jalouse, ma mère, ma mère chérie. Il a été pour moi toute la famille : mon père et ma mère à la fois. Ce n'est pas de ta faute : tu n'étais pas là...

« Mais quand je me souviens de mon enfance, j'ai les larmes aux yeux. Il a été bon, il a été tendre, et tes baisers, ma mère, n'auraient pas pu être plus doux que ses caresses. Lui si terrible ! lui si vaillant ! Oh ! si tu le voyais, comme tu l'aimerais !...

II

SOUVENIRS D'ENFANCE

« Je n'étais jamais entrée dans les murs d'une ville. Quand nous aperçûmes de loin les clochers de Pampelune, je demandai ce que c'était que cela.

» — Ce sont des églises, me répondit mon ami. Tu vas voir là beaucoup de monde, ma petite Aurore : de beaux seigneurs et de belles dames; mais tu n'auras plus les fleurs du jardin.

« Je ne regrettai point les fleurs du jardin dans le premier moment. L'idée de voir tant de beaux seigneurs et tant de belles dames me transportait. Nous franchîmes les portes. Deux rangées de maisons hautes et sombres nous dérobèrent la vue du ciel. Avec le peu d'argent qu'il avait, mon ami loua une chambrette. Je fus prisonnière.

« Dans les montagnes, et aussi à l'alqueria, j'avais le grand air et le soleil, les arbres fleuris, les grandes pelouses, et aussi la compagnie des enfants de mon âge. Ici, quatre murs; au dehors, le long profil des maisons grises avec le morne silence des villes espagnoles; au dedans, la solitude. Car mon ami Henri sortait dès le matin et ne revenait que le

soir. Il rentrait les mains noires et le front en sueur. Il était triste. Mes caresses seules pouvaient lui rendre son sourire.

« Nous étions pauvres et nous mangions notre pain dur; mais il trouvait encore moyen parfois de m'apporter du chocolat, ce régal espagnol, et d'autres friandises. Ces jours-là, je revoyais son pauvre beau visage heureux et souriant.

« — Aurore, me dit-il un soir, je m'appelle don Luiz à Pampelune, et si l'on vient vous demander votre nom, vous répondrez : Mariquita.

« Je ne savais que ce nom d'Henri qu'on lui avait donné jusqu'alors. Jamais il ne m'a dit lui-même qu'il était le chevalier de Lagardère. Il m'a fallu l'apprendre par hasard. Il m'a fallu deviner aussi ce qu'il avait fait pour moi quand j'étais toute petite. Je pense qu'il voulait me laisser ignorer combien je lui suis redevable.

« Henri est fait ainsi, ma mère; c'est la noblesse, l'abnégation, la générosité, la bravoure poussée jusqu'à la folie. Il vous suffirait de le voir pour l'aimer presque autant que je l'aime.

« J'eusse préféré en ce temps-là moins de délicatesse et plus de complaisance à répondre à mes questions.

« Il changeait de nom : pourquoi? lui si franc et si hardi! Une idée me poursuivait; je me disais sans cesse : C'est pour moi... c'est moi qui fais son malheur.

« Voici comment je sus quel métier il faisait à Pampelune, et comment j'appris du même coup le vrai nom qu'il portait jadis en France.

« Un soir, vers l'heure où d'ordinaire il rentrait, deux gentilshommes frappèrent à notre porte. J'étais à mettre les assiettes de bois sur la table. Nous n'avions point de nappe. Je crus que c'était mon ami Henri. Je courus ouvrir. A la vue de deux inconnus, je reculai épouvantée. Personne n'était encore venu nous voir depuis que nous étions à Pampelune. C'étaient deux cavaliers hauts sur jambes, maigres, jaunes comme des fiévreux, et portant de longues moustaches en

crochets aiguisés. Leurs rapières fines et longues relevaient le pan de leurs manteaux noirs. L'un était vieux et très-bavard; l'autre était jeune et taciturne.

« — *A Dios!* ma belle enfant, me dit le premier; n'est-ce pas ici la demeure du seigneur don Henri?

« — Non, senor, répondis-je.

« Les deux Navarrais se regardèrent. Le jeune haussa les épaules, et grommela :

« — Don Luiz!...

« — Don Luiz, sacramento santissimo! s'écria le plus âgé, don Luiz! c'est don Luiz que je voulais dire.

« Et comme j'hésitais à répondre :

« — Entrez, don Sanche, mon neveu, reprit-il, entrez!... Nous attendrons ici le seigneur don Luiz... Ne vous inquiétez pas de nous, *conejita*... Nous voilà bien... Asseyez-vous, mon neveu don Sanche... Il est médiocrement bien logé, ce gentilhomme... mais cela ne nous regarde pas... Allumez-vous une cigarille, mon neveu don Sanche?... Non? Ce sera comme vous voudrez.

« Le neveu don Sanche ne répondait mot. Il avait une figure de deux aunes, et de temps en temps se grattait l'oreille, comme un grand garçon fort en peine. L'oncle, qui s'appelait don Miguel, alluma une pajita, et se mit à fumer en causant avec une imperturbable volubilité. Je mourais de peur que mon ami ne me grondât.

« Quand j'entendis son pas dans l'escalier, je courus à sa rencontre; mais l'oncle don Miguel avait les jambes plus longues que moi, et, du haut de l'escalier :

« — Arrivez donc, seigneur don Luiz! s'écria-t-il; mon neveu don Sanche vous attend depuis une demi-heure. A Dios! a Dios! enchanté de faire votre connaissance... mon neveu don Sanche aussi... Je me nomme don Miguel de la Crencha. Je suis de Santiago, près de Roncevaux, où Roland le preux fut occis. Mon neveu don Sanche est du même nom et du même pays : c'est le fils de mon frère, don Ramon de

la Crencha, alcade mayor de Tudèle... Et nous vous baisons bien les mains, seigneur don Luiz, de bon cœur, sainte Trinité! de bon cœur!

« Le neveu don Sanche s'était levé, mais il ne parlait point.

« Mon ami s'arrêta au haut des marches. Ses sourcils étaient froncés, et une expression d'inquiétude se montrait sur son visage.

« — Que voulez-vous? demanda-t-il.

« — Entrez donc! fit l'oncle don Miguel, qui s'effaça courtoisement pour lui livrer passage.

« — Que voulez-vous? demanda encore Henri.

« — D'abord, je vous présente mon neveu don Sanche.

« — Par le diable! s'écria Henri en frappant du pied, que voulez-vous?

« Il me faisait trembler quand il était ainsi.

« L'oncle Miguel recula d'un pas en voyant son visage; mais il se remit bien vite. C'était un heureux caractère d'hidalgo.

« — Voici ce qui nous amène, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes pas en humeur de causer... Notre cousin Carlos de Burgos, qui a suivi l'ambassade de Madrid en l'an quatre-vingt-quinze, vous a reconnu chez Cuença, l'arquebusier. Vous êtes le chevalier Henri de Lagardère.

« Henri pâlit et baissa les yeux. Je crus qu'il allait dire non.

« — La première épée de l'univers! continua l'oncle Miguel, l'homme à qui nul ne résiste!... Ne niez pas, chevalier, je suis sûr de ce que j'avance.

« — Je ne nie pas, dit Henri d'un air sombre; mais, señores, il vous en coûtera peut-être cher pour avoir découvert mon secret.

« En même temps, il alla fermer la porte de l'escalier.

« Ce grand escogriffe de don Sanche se mit à trembler de tous ses membres.

« — Por Dios! s'écria l'oncle don Miguel sans se déconcerter, cela nous coûtera ce que vous voudrez, seigneur cavalier! Nous arrivons chez vous les poches pleines... Allons, mon neveu, vidons la *bolsa!*

« Le neveu don Sanche, dont les longues dents claquaient, posa sur la table, sans mot dire, deux ou trois bonnes poignées de quadruples; l'oncle en fit autant. Henri les regardait avec étonnement. Moi, je m'étais cachée dans l'alcôve.

« — Hé! hé! fit l'oncle en remuant le tas d'or, on n'en gagne pas tant que cela, n'est-ce pas, à limer des gardes d'épée chez maître Cuença? Ne vous fâchez pas, seigneur cavalier, nous ne sommes pas ici pour surprendre votre secret... Nous ne voulons point savoir pourquoi le brillant Lagardère s'abaisse à ce métier qui gâte la blancheur des mains et fatigue la poitrine... n'est-ce pas, neveu?

« Le neveu s'inclina gauchement.

« — Nous venons, acheva le verbeux hidalgo, pour vous entretenir d'une affaire de famille.

« — J'écoute, dit Henri.

« L'oncle prit un siége et ralluma sa pajita.

« — Une affaire de famille, continua-t-il, une simple affaire de famille... N'est-ce pas, mon neveu?... Il faut donc vous dire, seigneur cavalier, que nous sommes tous braves dans notre maison, comme le Cid, pour ne pas dire davantage... Moi qui vous parle, je rencontrai un jour deux hidalgos de Tolose, en Biscaye... C'étaient tous grands et forts lurons... Mais je vous conterai l'anecdote un autre jour... Il ne s'agit pas de moi... il s'agit de mon neveu don Sanche... Mon neveu don Sanche courtisait honnêtement une jolie fille de Salvatierra... Quoiqu'il soit bien fait de sa personne, riche et pas sot, non, la fillette fut longtemps à se décider... Enfin elle prit de l'amour, mais ce fut pour un autre que lui : figurez-vous, seigneur cavalier... N'est-ce pas, mon neveu?

« Le taciturne don Sanche fit entendre un grognement approbateur.

« — Vous savez, reprit l'oncle don Miguel, deux coqs pour une poule, c'est bataille! La ville n'est pas grande; nos deux jeunes gens se rencontraient tous les jours. Les têtes s'échauffèrent. Mon neveu, à bout de patience, leva la main... mais il manqua de promptitude, seigneur cavalier : ce fut lui qui reçut un soufflet. Or, vous sentez, interrompit-il, un Crencha qui reçoit un soufflet!... mort et sang!... n'est-ce pas, mon neveu don Sanche? il faut du fer pour venger cette injure!

« L'oncle Miguel ayant ainsi parlé, regarda Henri et cligna de l'œil d'un air bonhomme et terrible à la fois.

« Il n'y a que certains Espagnols pour réunir Croquemitaine à Sancho Pança.

« — Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous voulez de moi, dit Henri.

« Deux ou trois fois ses yeux s'étaient tournés malgré lui vers l'or étalé sur la table. Nous étions si pauvres!

« — Eh bien! eh bien! fit l'oncle Miguel, cela se devine, que diable! N'est-ce pas, mon neveu don Sanche? Les Crencha n'ont jamais reçu de soufflet. u'est la première fois que cela se voit dans l'histoire. Les Crencha sont des lions, voyez-vous, seigneur cavalier! et spécialement mon neveu don Sanche; mais...

« Il fit une pause après ce mais.

« La figure de mon ami Henri s'éclaira, tandis que son regard glissait de nouveau sur le tas de quadruples pistoles.

« — Je crois comprendre, dit-il, et je suis prêt à vous servir.

« — A la bonne heure! s'écria l'oncle don Miguel; par saint Jacques! voici un digne cavalier.

« Le neveu don Sanche, perdant son flegme, se frotta les mains d'un air tout content.

« — Je savais bien que nous allions nous entendre! poursuivit l'oncle; don Ramon ne pouvait pas nous tromper... Le faquin se nomme don Ramiro Nunez Tonadilla, du hameau de San José... Il est petit, barbu, les épaules hautes...

« — Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit Henri.

« — Si fait, si fait !... Diable !... il ne faudrait pas commettre d'erreur !... L'an dernier, j'allai chez le dentiste de Fontarabie, n'est-ce pas, mon neveu don Sanche? et je lui donnai un doublon pour qu'il m'enlevât une dent dont je souffrais dans le fond de la bouche... Le drôle garda ma double pistole et m'arracha une dent saine au lieu de celle que j'avais...

Je voyais le front d'Henri se rembrunir et ses sourcils se rapprocher. L'oncle don Miguel ne prenait point garde.

« — Nous payons, continua-t-il, nous voulons que la besogne soit faite mûrement et comme il faut !... N'est-ce pas juste !... Don Ramiro est roux de cheveux et porte toujours un feutre gris à plumes noires... Il passe tous les soirs, vers sept heures, devant l'auberge des *Trois-Maures*, entre San-José et Roncevaux...

« — Assez ! senores, interrompit Henri ; nous ne nous sommes pas compris.

« — Comment ! comment ! fit l'oncle.

« — J'ai cru qu'il s'agissait d'apprendre au seigneur don Sanche à tenir son épée.

« — Santa-Trinidad ! s'écria don Miguel; nous sommes tous de première force dans la maison de la Crencha... L'enfant s'escrime en salle comme saint Michel archange... mais sur le terrain il peut arriver des accidents... Nous avons pensé que vous vous chargeriez d'attendre don Ramiro Nunez à l'auberge des *Trois-Maures*... et de venger l'honneur de mon neveu don Sanche.

« Henri ne répondit point cette fois. Le froid sourire qui vint à ses lèvres exprimait un dédain si profond, que l'oncle et le neveu échangèrent un regard embarrassé. Henri montra du doigt les quadruples qui étaient sur la table. Sans mot dire, l'oncle et le neveu les remirent dans leurs poches. Henri étendit ensuite la main vers la porte. L'oncle et le

neveu passèrent devant lui le chapeau bas et l'échine courbée. Ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

« Ce jour-là, nous mangeâmes notre pain sec. Henri n'avait rien apporté pour mettre dans nos assiettes de bois.

« J'étais trop petite assurément pour comprendre toute la portée de cette scène. Cependant, elle m'avait frappée vivement. J'ai pensé longtemps à ce regard que mon ami Henri avait jeté à l'or des deux hidalgos de Navarre.

« Quant au nom de Lagardère, mon âge encore et la solitude où j'avais vécu m'empêchaient de connaître l'étrange renommée qui le suivait. Mais ce nom eut au dedans de moi comme un retentissement sonore. J'écoutais une fanfare de guerre. Je me souvins de l'effroi de mes ravisseurs lorsque mon ami Henri leur avait jeté ce nom à la face, lui seul contre eux tous. Plus tard j'appris ce que c'était le chevalier Henri de Lagardère. J'en fus triste. Son épée avait joué avec la vie des hommes ; son caprice avait joué avec le cœur des femmes. J'en fus triste, bien triste ! mais cela m'empêcha-t-il de l'aimer ?

« Mère chérie, je ne sais rien du monde. Peut-être les autres jeunes filles sont-elles faites autrement que moi. Je l'aimai davantage quand je sus combien il avait péché. Il me sembla qu'il avait besoin de mes prières auprès de Dieu. Il me sembla que j'étais un grand élément dans sa vie. Il avait si bien changé depuis qu'il s'était fait mon père adoptif !

« Mère, ne m'accuse pas d'être orgueilleuse ! je sentais que j'étais sa douceur, sa sagesse et sa vertu. Quand je dis que je l'aimai davantage, je me trompe peut-être : je l'aimai autrement. Ses baisers paternels me firent rougir, et je commençai à pleurer tout bas dans ma solitude.

« Mais j'anticipe, et je te parle là des choses d'hier...

« ... Ce fut à Pampelume que mon ami Henri entreprit mon éducation. Il n'avait guère de temps pour m'instruire, et point d'argent pour acheter des livres, car ses journées étaient longues et bien peu rétribuées. Il faisait alors l'ap-

prentissage de cet art qui l'a rendu célèbre dans toutes les Espagnes, sous le nom de Cincelador. Il était lent et maladroit. Son maître ne le traitait guère bien.

« Et lui, l'ancien chevau-léger du roi Louis XIV, lui le hautain jeune homme qui tuait naguère pour un mot, pour un regard, supportait patiemment les reproches et les injures d'un artisan espagnol ! Il avait une fille ! Quand il rentrait à la maison avec quelques maravédis gagnés à la sueur de son front, il était heureux comme un roi, parce que je lui souriais.

« Une autre que vous rirait de pitié, ma mère; mais je suis bien sûre qu'ici vous allez verser une larme. Lagardère n'avait qu'un livre : c'était un vieux *Traité d'escrime* par maître François Delapalme, de Paris, prévôt juré, diplômé de Parme et de Florence, membre du Handegenbund de Mannheim et de l'Académie *della scrima* de Naples, maître en fait d'armes de monseigneur le Dauphin, etc., etc., suivi de la *Description des différents coups, bottes et pointes courtoises en usage dans l'assaut de pied ferme*, par Giov.-Maria Ventura, de ladite Académie *della scrima* de Naples, corrigé et amendé par J.-F. Delambre-Saulxure, prévôt aux cadets. Paris, 1667.

« Ne vous étonnez point de ma mémoire. Ce sont les premières lignes que j'ai épelées. Je m'en souviens comme de mon catéchisme.

« Mon ami Henri m'apprit à lire dans son vieux traité d'escrime. Je n'ai jamais tenu d'épée dans ma main, mais je suis forte en théorie, je connais la tierce et la quarte, parades naturelles; prime et seconde, de demi-instinct; les deux contres, parades universelles et composées; le demi-cercle, les coupés simples et de revers... le coup droit, les feintes, les dégagements.

« La croix de Dieu ne vint que quand mon ami Henri eût économisé cinq douros pour m'acheter *l'alfabeto de Salamanque.*

« Le livre n'y faisait rien, croyez-moi, ma mère. Tout dépend du professeur. J'appris bien vite à déchiffrer cet absurde fatras, rédigé par un trio de spadassins ignorants. Que m'importaient ces grossiers principes de l'art de tuer? Mon ami Henri me montrait les lettres patiemment et doucement. J'étais sur ses genoux. Il tenait le livre, j'avais à la main une paille, et je suivais chaque lettre en la nommant. Ce n'était pas un travail, c'était une joie. Quand j'avais bien lu, il m'embrassait. Puis nous nous mettions à genoux tous les deux et il me récitait la prière du soir. Je vous dis que c'était une, mère!... une mère tendre et coquette pour sa petite fille chérie! Ne m'habillait-il pas, ne lissait-il pas lui-même mes cheveux? Son pourpoint s'en allait, mais j'avais toujours de bonnes robes.

« Une fois, je le surpris l'aiguille à la main, essayant une reprise à ma jupe déchirée... Oh! ne riez pas, ne riez pas, ma mère! C'était Lagardère qui faisait cela, le chevalier Henri de Lagardère, l'homme devant qui tombent ou s'abaissent les plus redoutables épées!

« Le dimanche, quand il avait bouclé mes cheveux et noué ma résille, quand il avait rendu brillants comme l'or les boutons de cuivre de mon petit corsage et noué autour de mon cou ma croix d'acier, son premier présent, à l'aide d'un ruban de velours, il me conduisait, bien brave et bien fière, à l'église des Dominicains de la basse ville. Nous entendions la messe; il était devenu pieux par moi et pour moi. Puis, la messe finie, nous franchissions les murs, laissant derrière nous la cité sombre et triste. Comme le grand air était bon à nos pauvres poitrines prisonnières! Comme le soleil était radieux et doux!

« Nous allions par les campagnes désertes. Il voulait être de mes jeux. Il était plus enfant que moi.

« Vers le haut du jour, quand la fatigue me prenait, il me conduisait à l'ombre d'un bois touffu. Il s'asseyait au pied d'un arbre, et je m'endormais dans ses bras. Il veillait, lui,

écartant de moi les mosquitos et les lances ailées. Parfois je faisais semblant de dormir, et je le regardais à travers mes paupières demi-closes. Ses yeux étaient toujours sur moi; en me berçant il souriait.

« Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir ainsi, mon ami, mon père, mon noble Henri ! L'aimez-vous à présent, ma mère ?

« Avant le sommeil ou après, selon mon caprice, car j'étais reine, le dîner était servi sur l'herbe; un peu de pain noir dans du lait. Souvenez-vous de vos plus délicieux festins, ma mère. Vous me les décrirez, à moi qui ne les connais pas. Je suis bien sûre que nos fêtes valaient mieux que les vôtres, notre pain, notre lait, le dictame trempé dans l'ambroisie ! La joie du cœur, les bonnes caresses, le rire fou à propos de rien, les chers enfantillages, les chansons, que sais-je ? Puis, le jeu encore; il voulait me faire forte et grande. Puis, le long de la route, au retour, la calme causerie, interrompue par cette fleur qu'il fallait conquérir, par ce papillon brillant qu'on voulait faire captif, par cette blanche chèvre qui bêlait là-bas, comme si elle eût demandé une caresse.

« Dans ces entretiens, il formait à mon insu mon esprit et mon cœur. Il lisait en cachette, et se faisait femme pour m'instruire. J'appris à connaître Dieu et l'histoire de son peuple, les merveilles du ciel et de la terre.

« Parfois, dans ces instants où nous étions seuls tous deux, j'essayai de l'interroger et de savoir ce qu'était ma famille; souvent, je lui parlais de vous, ma mère. Il devenait triste et ne répondait pas. Seulement il me disait :

« — Aurore, je vous promets que vous connaîtrez votre mère.

« Cette promesse, faite depuis si longtemps, s'accomplira, je l'espère, j'en suis sûre, car Henri n'a jamais menti. Et si j'en crois les avertissements de mon cœur, l'instant est proche. Oh ! ma mère, comme je vais vous adorer ! Mais je

veux finir tout de suite ce qui a rapport à mon éducation. Je continuai à recevoir ses leçons bien longtemps après que nous eûmes quitté Pampelune et la Navarre. Jamais je n'ai eu d'autre maître que lui.

« Ce ne fut point sa faute. Quand son merveilleux talent d'artiste eut percé, quand chaque grand d'Espagne voulut avoir, à prix d'or, la poignée de sa rapière ciselée par don Luiz el Cincelador, il me dit :

« — Vous allez être savante, ma fille chérie ; Madrid a des pensions célèbres où les jeunes filles apprennent tout ce qu'une femme doit plus tard connaître.

« — Je veux que vous soyez vous-même mon professeur, répondis-je, toujours, toujours !

« Il sourit, et répliqua :

« — Je vous ai appris tout ce que je savais, ma pauvre Aurore.

« — Eh bien, m'écriai-je, bon ami, je n'en veux point savoir plus long que vous.

III

LA GITANITA

« Je pleure souvent, ma mère, depuis que je suis grande; mais je suis faite comme les enfants : le sourire chez moi n'attend pas les larmes séchées.

« Vous vous êtes dit peut-être, en lisant ce bavardage incohérent, mes impressions de bataille, l'histoire des deux hidalgos, l'oncle don Miguel et le neveu don Sanche, mes premières études dans un livre d'escrime, le récit de mes pauvres plaisirs d'enfant; vous vous êtes dit peut-être : C'est une folle !

« C'est vrai, la joie me rend folle; mais je ne suis pas lâche dans la douleur. La joie m'enivre. Je ne sais pas ce que c'est que le plaisir mondain, et peu m'importe; ce qui m'attire, c'est la joie du cœur. Je suis gaie, je suis enfant, je m'amuse avec tout, hélas! comme si je n'avais pas bien souffert.

« Il fallut quitter Pampelune, où nous commencions à être moins pauvres. Henri avait même pu amasser une petite épargne, et bien lui en prit.

« Je pense que j'avais alors dix ans ou à peu près.

« Il rentra un soir, inquiet et tout soucieux. J'augmentai

sa préoccupation en lui disant que tout le jour un homme, enveloppé d'un manteau sombre, avait fait sentinelle dans la rue, sous nos croisées. Henri ne se mit point à table. Il prépara ses armes et s'habilla comme pour un long voyage. La nuit venue, il me fit passer à mon tour un corsage de drap, et me laça mes brodequins. Il sortit avec son épée. J'étais dans les transes. Depuis longtemps je ne l'avais pas vu si agité. Quand il revint, ce fut pour faire un paquet de ses hardes et des miennes.

« — Nous allons partir, Aurore, me dit-il.

« — Pour longtemps? demandai-je.

« Pour toujours.

« Quoi! m'écriai-je en regardant notre pauvre petit ménage, nous allons laisser tout cela?

« — Oui, tout cela, fit-il en souriant tristement; je viens d'aller chercher au coin de la rue un pauvre homme qui sera notre héritier... Il est content comme un roi, lui. Ainsi va le monde!

« — Mais où allons-nous, ami? demandai-je encore.

« — Dieu le sait! me répondit-il en essayant de paraître gai; en route! ma petite Aurore... il est temps!

« Nous sortîmes.

« Ici se place quelque chose de terrible, ma mère. Ma plume s'est arrêtée un instant, mais je ne veux rien te cacher.

« Comme nous descendions les marches du perron, je vis un objet sombre au milieu de la rue déserte. Henri voulut m'entraîner dans la direction des remparts; mais je lui échappai, embarrassé qu'il était par son fardeau, et je m'élançai vers l'objet qui avait attiré mon attention. Henri poussa un cri; c'était pour m'arrêter. Je ne lui avais jamais désobéi; mais il était trop tard. Je distinguais déjà une forme humaine sous un manteau, et je croyais reconnaître le manteau de la mystérieuse sentinelle qui s'était promenée sous nos fenêtres durant tout le jour. Je soulevai le manteau.

C'était bien l'homme que j'avais vu dans la journée. Il était mort, et son sang l'inondait. Je tombai à la renverse, comme si j'eusse reçu moi-même le coup de la mort. Il y avait eu combat, là, tout près de moi, car en sortant Henri avait pris son épée. Henri avait encore une fois risqué sa vie pour moi.. pour moi, j'en étais sûre.

«... Je m'éveillai au milieu de la nuit. J'étais seule, ou du moins je me croyais seule. C'était une chambre encore plus pauvre que celle dont nous sortions, cette chambre qui se trouve d'ordinaire au premier étage des fermes espagnoles dont les maîtres sont de pauvres hidalgos. Il y avait un bruit de voix à peine sensible dans la pièce située au-dessous, sans doute la salle commune de la ferme.

« J'étais couchée dans un lit à colonnes vermoulues, sur une paillasse recouverte d'une serpillière en lambeaux. La lumière de la lune entrait par les fenêtres sans carreaux. Je voyais en face du lit le feuillage léger de deux grands chênes liége qui se balançaient doucement à la brise nocturne. J'appelai doucement Henri, mon ami; on ne me répondit point. Mais je vis une ombre qui rampait sur le sol, et, l'instant d'après, Henri se dressait à mon chevet. Il me fit signe de la main de me taire, et me dit tout bas à l'oreille :

« — Ils ont découvert nos traces. Ils sont en bas.

« — Qui donc? demandai-je.

« — Les compagnons de celui qui était sous le manteau.

« Le mort! Je me sentis frémir de la tête aux pieds, et je crus que j'allais m'évanouir de nouveau. Henri me serra le bras et reprit :

« — Ils étaient là tout à l'heure derrière la porte. Ils ont essayé de l'ouvrir. J'ai passé mon bras comme une barre dans les anneaux. Ils n'ont pas deviné la nature de l'obstacle. Ils sont descendus pour chercher une pince, afin de jeter la porte en dedans; ils vont revenir!

« — Mais que leur avez-vous donc fait, Henri, mon ami,

m'écriai-je, pour qu'ils vous poursuivent avec tant d'acharnement ?

« — Je leur ai arraché la proie qu'ils allaient déchirer, les loups ! me répondit-il.

« Moi? c'était moi! je le comprenais bien; cette pensée m'emplissait le cœur et le navrait. J'étais cause de tout, j'avais brisé sa vie. Cet homme si beau naguère, si brillant, si heureux, se cachait maintenant comme un criminel. Il m'avait donné son existence tout entière. Pourquoi?...

« — Père, lui dis-je, père chéri, laissez-moi ici et sauvez-vous, je vous en supplie.

» Il mit sa main sur ma bouche.

« — Petite folle ! murmura-t-il, s'ils me tuent, je serai bien forcé de t'abandonner... mais ils ne me tiennent pas encore... Lève-toi !

« Je fis effort pour obéir; j'étais bien faible.

« J'ai su depuis que mon ami Henri, harassé de fatigue, car il m'avait porté dans ses bras, demi-morte que j'étais, depuis Pampelune jusqu'à cette maison éloignée, était entré là pour demander un gîte. C'étaient de pauvres gens. On lui donna cette chambre où nous étions.

» Henri allait s'étendre sur une couche de paille préparée pour lui, lorsqu'il entendit un bruit de chevaux dans la campagne. Les chevaux s'arrêtèrent à la porte de la maison isolée. Henri devina bien tout de suite qu'il fallait remettre le sommeil à une autre nuit. Au lieu de se coucher, il ouvrit tout doucement la porte et descendit quelques marches de l'escalier

« On causait dans la salle basse. Le fermier en haillons disait :

« — Je suis gentilhomme et je ne livrerai pas mes hôtes.

« Henri entendit le bruit d'une poignée d'or qu'on jetait sur la table. Le fermier-gentilhomme eut la bouche fermée.

« Une voix qu'il connaissait ordonna :

« — A la besogne, et que ce soit bien vite fait !

« Henri rentra précipitamment et ferma la porte de son mieux. Il s'élança vers la fenêtre pour voir s'il y avait moyen de fuir. Les branches des deux grands liéges frôlaient la croisée sans carreaux. C'était un petit potager, clos d'une petite haie. Au delà une prairie, puis la rivière d'Arga, que la lune montrait au travers des arbres.

« On montait l'escalier. Henri remplaça la barre absente par son bras qu'il mit en travers. On essaya d'ouvrir, on poussa, on pesa, on jura; mais le bras d'Henri valait une barre de fer.

« — Te voilà bien pâle, ma petite Aurore, reprit Henri quand il me vit levée; mais tu es brave et tu me seconderas.

« — Oh oui! m'écriai-je, transportée d'aise à la pensé de le servir.

« Il m'entraîna vers la fenêtre.

« — Descendrais-tu bien dans le verger par cet escalier-là? me demanda-t-il en me montrant les branches et le tronc de l'un des liéges.

« — Oui, répondis-je, oui, père, si tu me promets de me rejoindre bien vite.

« — Je te le promets, ma petite Aurore. Bien vite ou jamais, pauvre chérie! — ajouta-t-il à voix basse en me prenant dans ses bras.

« J'étais bien ébranlée. Je ne compris point; ce fut heureux. Henri ouvrit le châssis au moment où les pas se faisaient entendre de nouveau dans l'escalier. Je m'accrochai aux branches de liége, tandis qu'il s'élançait vers la porte.

« — Quand tu seras en bas, me dit-il encore, tu jetteras un petit caillou dans la chambre... ce sera le signal; ensuite tu te glisseras le long de la haie jusqu'à la rivière.

« J'étais encore tout contre la fenêtre lorsque j'entendis le bruit de la pince qu'on introduisait sous la porte. Je restai; je voulais voir.

« Descends! descends! fit Henri avec impatience.

« J'obéis. En bas, je pris un petit caillou que je lançai par l'ouverture de la croisée. J'entendis aussitôt un sourd fracas à l'étage supérieur. Ce devait être la porte que l'on forçait. Cela m'ôta mes jambes ; je restai clouée à ma place. Deux coups de feu retentirent dans la chambre, puis Henri m'apparut debout sur l'appui de la croisée. D'un saut, et sans s'aider du liége, il fut auprès de moi.

« — Ah ! malheureuse ! fit-il en me voyant, je te croyais déjà sauvée !... Ils vont tirer.

« Il m'enlevait déjà dans ses bras. Plusieurs détonations se firent entendre à la croisée. Je le sentis violemment tressaillir.

« — Êtes-vous blessé ? m'écriai-je.

« Il était au milieu du verger. Il s'arrêta en pleine lumière, et, tournant sa poitrine vers les bandits qui rechargeaient leurs armes à la croisée, il cria par deux fois :

« — Lagardère ! Lagardère !

« Puis il franchit la haie et gagna la rivière.

« On nous poursuivait. L'Arga est en ce lieu rapide et profonde. Je cherchais déjà des yeux un batelet, lorsque Henri, sans ralentir sa course, et me tenant toujours dans ses bras, se jeta au milieu du courant. C'était un jeu pour lui, je le vis bien. D'une main il m'élevait au-dessus de sa tête, de l'autre il fendait le fil de l'eau. Nous gagnâmes la rive opposée en quelques minutes.

« Nos ennemis se consultaient sur l'autre bord.

« — Ils vont chercher le gué, dit Henri, nous ne sommes pas encore sauvés.

« Il me réchauffait contre sa poitrine ; car j'étais trempée et je grelotais. Nous entendîmes bientôt les chevaux galopper sur l'autre rive. Nos ennemis cherchaient le gué pour passer l'Arga, et nous poursuivre. Ils comptaient bien que nous ne pourrions leur échapper longtemps. Quand le bruit de leur course s'étouffa au lointain, Henri rentra dans l'eau et traversa de nouveau l'Arga en ligne droite.

« — Nous voici en sûreté, ma petite Aurore, me dit-il en touchant le bord à l'endroit même d'où nous étions partis. Maintenant, il faut te sécher et me panser.

« — Je savais bien que vous étiez blessé! m'écriai-je.

« — Bagatelle... Viens!

« Ils se dirigeait vers la maison du fermier qui nous avait trahis. Le fermier et sa femme riaient en causant dans leur salle basse, ayant entre eux un bon brasier ardent. Terrasser l'homme et le garotter en un seul paquet avec sa femme fut pour Henri l'affaire d'un instant.

« — Taisez-vous, leur dit-il, car ils croyaient qu'on allait les tuer et poussaient des cris lamentables. J'ai vu le temps où j'aurais mis le feu à votre taudis, comme vous l'avez mérité si bien. Mais il ne vous sera point fait de mal : voici l'ange qui vous garde!

« Il passait sa main dans mes cheveux mouillés. Je voulus l'aider à se panser. Sa blessure était à l'épaule et saignait abondamment par les efforts qu'il avait faits. Pendant que mes habits séchaient, j'étais enveloppée dans son grand manteau, qu'il avait laissé, en fuyant, dans la chambre du haut. Je fis de la charpie ; je bandai la plaie. Il me dit :

« — Je ne souffre plus... tu m'as guéri!

« Le fermier-gentilhomme et sa femme ne bougaient pas plus que s'ils eussent été morts. Henri monta à notre chambre et redescendit bientôt avec notre petit bagage. Vers trois heures de nuit, nous quittâmes la maison, montés sur une grande vieille mulle qu'Henri avait prise à l'écurie, et pour laquelle il jeta deux pièces d'or sur la table. En partant, il dit au mari et à la femme :

« — S'ils reviennent, présentez-leur les compliments du chevalier de Lagardère, et dites-leur ceci : « Dieu et la « Vierge protégeront l'orpheline. En ce moment, Lagardère « n'a pas le loisir de s'occuper d'eux... mais l'heure vien- « dra! »

« La vieille grande mule valait bien mieux qu'elle n'en

avait l'air. Nous arrivâmes à Estella vers le point du jour, et nous fîmes marche avec un arriero pour gagner Burgos de l'autre côté de la montagne. Henri voulait s'éloigner définitivement des frontières de France. Les ennemis étaient des Français.

« Il avait dessein de ne s'arrêter qu'à Madrid.

« Nous autres, pauvres enfants, nous avons le champ libre. Notre imagination travaille toujours, dès qu'il s'agit de nos parents inconnus. Êtes-vous bien riches, ma mère? Il faut que vous soyez grande, pour que cette poursuite obstinée se soit attachée à votre fille.

« Si vous êtes riche, vous ne pouvez guère vous faire idée d'un long voyage à travers cette belle et noble terre d'Espagne, étalant sa misère orgueilleuse sous les splendides éblouissements de son ciel. La misère est mauvaise au cœur de l'homme. Je sais cela, quoique je sois bien jeune. Cette chevaleresque race des vainqueurs du Maure est déchue en ce moment. De toutes leurs anciennes et illustres qualités, ils n'ont guère gardé que leur orgueil. Un orgueil de comédie, drapé dans des lambeaux.

« Le paysage est merveilleux; les habitants sont tristes, paresseux, plongés jusqu'au cou dans la malpropreté honteuse. Cette belle fille qui passe, poétique de loin et portant avec grâce sa corbeille de fruits, ce n'est pas la peau de son visage que vous voyez, c'est un masque épais de souillures. Il y a des fleuves pourtant; mais l'Espagnol n'a pas encore découvert l'usage de l'eau.

« Quand il y a quelque part cent voleurs de grand chemin, cela s'appelle un village. On nomme un alcade. L'alcade et tous ses administrés sont également gentilshommes. Autour du village, la terre reste en friche. Il passe toujours bien assez de voyageurs, si déserte que soit la route, pour que les cent et un gentilshommes et leurs familles aient un ognon à manger par jour.

« L'alcade, meilleur gentilhomme que ses concitoyens,

est aussi plus voleur et plus gourmand. On a vu de ces autocrates manger jusqu'à deux ognons en vingt-quatre heures. Mais ceux qui font ainsi un dieu de leur ventre finissent mal. L'espingole les guette. Il ne faut pas que l'opulence abuse insolemment des dons du ciel.

« Il est rare qu'on trouve à manger dans les auberges. Elles sont instituées pour couper la gorge aux voyageurs, qui s'en vont sans souper dans l'autre monde. Le posadero, homme fier et taciturne, vous fournit un petit tas de paille recouvert d'une loque grise. C'est un lit. Si par hasard on ne vous a pas égorgé pendant la nuit, vous payez et vous partez sans déjeuner.

« Inutile de parler des moines et des alguazils.

« Les gueux à escopette sont également connus dans l'univers entier. Personne n'ignore que les muletiers sont les associés naturels des brigands de la montagne. Un Espagnol qui a trois lieues à faire dans une directton quelconque envoie chercher le garde-notes et dicte son testament.

« De Pampelune à Burgos, nous eûmes des centaines d'aventures, mais aucune qui eût trait à nos persécuteurs. C'est de celle-là seulement, ma mère, que je veux vous entretenir. Nous devions les retrouver encore une fois avant d'arriver à Madrid.

« Nous avions pris par Burgos afin d'éviter le voisinage des sierras de la Vieille-Castille. L'épargne de mon ami s'épuisait rapidement, et nous avancions peu, tant la route était pavée d'obstacles. Le récit d'un voyage en Espagne ressemble à un entassement d'accidents rassemblés à plaisir par une imagination romanesque et moqueuse.

« Enfin nous laissâmes derrière nous Valladolid et les dentelles de son clocher sarrasin. Nous avions fait plus de la moitié de la route.

« C'était le soir; nous allions côtoyant les frontières du Léon pour arriver à Ségovie. Nous étions montés tous deux sur la même mule, et nous n'avions point de guide. La route

était belle. On nous avait enseigné une auberge sur l'Adaja, où nous devions faire grande chère.

« Cependant le soleil se couchait derrière les arbres maigres de la forêt qui va vers Salamanque[1], et nous n'apercevions nulle trace de posada. Le jour baissait ; les muletiers devenaient plus rares sur le chemin ; c'était l'heure des mauvaises rencontres. Nous n'en devions point faire ce soir, grâce à Dieu : il n'y avait qu'une bonne action sur notre route. Ce fut ce soir-là, ma mère, que nous trouvâmes ma petite Flor, ma chère gitanita, ma première et ma seule amie.

« Voilà bien longtemps que nous sommes séparées, et pourtant je suis bien sûre qu'elle se souvient de moi. Deux ou trois jours après notre arrivée à Paris, j'étais dans la salle basse et je chantais. Tout à coup j'entendis un cri dans la rue : je crus reconnaître la voix de Flor. Un carrosse passait, un grand carrosse de voyage sans armoiries. Les stores en étaient baissés. Je m'étais sans doute trompée. Mais bien souvent, depuis lors, je me suis mise à la fenêtre, espérant voir sa fine taille si souple, son pied de fée effleurant la pointe des pavés, et son œil noir brillant derrière son voile de dentelles. Je suis folle ! Pourquoi Flor serait-elle à Paris ?

« La route passait au-dessus d'un précipice. Au bord même du précipice, il y avait un enfant qui dormait. Je l'aperçus la première, et je priai Henri, mon ami, d'arrêter la mule. Je sautai à terre, et j'allai me mettre à genoux auprès de l'enfant. C'était une petite bohémienne de mon âge, et jolie ! Je n'ai jamais rien vu de si mignon que Flor : c'était la grâce, la finesse, la douce espièglerie.

« Flor doit être maintenant une adorable jeune fille.

« Je ne sais pourquoi j'eus tout de suite envie de l'embrasser. Mon baiser l'éveilla. Elle me le rendit en souriant, mais la vue d'Henri l'effraya.

« — Ne crains rien, lui dis-je, c'est mon bon ami, mon père chéri, qui t'aimera, puisque déjà je t'aime. Comment t'appelles-tu ?

« — Flor... Et toi?

— Aurore.

« — Elle reprit son sourire.

« — Le vieux poëte, murmura-t-elle, celui qui fait nos chansons, parle souvent des pleurs d'Aurore qui brillent comme des perles au calice de la fleur. Tu n'as jamais pleuré, toi, je parie; moi je pleure souvent.

« Je ne savais ce qu'elle voulait dire avec son vieux poëte. Henri nous appelait. Elle mit la main sur sa poitrine et s'écria tout à coup :

« — Oh! que j'ai faim!

« Et je la vis toute pâle. Je la pris dans mes bras. Henri mit pied à terre à son tour. Flor nous dit qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille au matin. Henri avait un peu de pain qu'il lui donna avec le vin de Xérès qui était au fond de sa gourde. Elle mangea avidement. Quand elle eut bu, elle regarda Henri en face, puis moi.

« — Vous ne vous ressemblez pas, murmura-t-elle. Pourquoi n'ai-je personne à aimer, moi?

« Ses lèvres effleurèrent la main d'Henri, tandis qu'elle ajoutait :

« — Merci, seigneur cavalier, vous êtes aussi bon que beau... Je vous en prie, ne me laissez pas la nuit sur le chemin!

« Henri hésitait : les gitanos sont de dangereux et subtils coquins. L'abandon de cet enfant pouvait être un piége; mais je fis tant et j'intercédai si bien qu'Henri finit par consentir à emmener la petite bohémienne.

« Nous voilà bien heureuse! au contraire de la pauvre mule, qui avait maintenant trois fardeaux.

« En route, Flor nous raconta son histoire. Elle appartenait à une troupe de gitanos qui venaient du Léon et qui allaient, eux aussi, à Madrid. La veille au matin, je ne sais à quel propos, la bande avait été poursuivie par une escouade de la Sainte-Hermandad. Flor s'était cachée dans les buissons

pendant que ses compagnons fuyaient. Une fois l'alerte passée, Flor voulut rejoindre ses compagnons; mais elle eut beau marcher, elle eut beau courir, elle ne les trouva plus sur la route. Les passants à qui elle les demandait lui jetaient des pierres. De singuliers chrétiens, parce qu'elle n'était point baptisée, lui enlevèrent ses pendants d'oreilles en cuivre argenté et son collier de fausses perles.

« La nuit vint. Flor la passa dans une meule. Qui dort dine, heureusement! car la pauvre petite Flor n'avait point dîné. Le lendemain, elle marcha tout le jour sans rien se mettre sous la dent. Les chiens des quinterias aboyaient derrière elle, et les petits enfants lui envoyaient leurs huées. De temps en temps, elle trouvait sur la route l'empreinte conservée d'une sandale égyptienne; cela la soutenait.

« Les gitanos, en campagne, ont généralement un lieu de halte et de rendez-vous avant le but du voyage. Flor savait où retrouver les siens, mais bien loin, bien loin, dans une gorge du mont Baladron, situé en face de l'Escurial, à sept ou huit lieues de Madrid.

« C'était notre route: j'obtins de mon ami Henri qu'il conduirait la petite Flor jusque-là. Elle eut place auprès de moi sur ma paille, à l'hôtellerie; elle eut part de la splendide *marmite pourrie* qui nous fut servie pour notre souper.

« Ces *ollas podridas* de la Castille sont des mets qu'on se procurerait difficilement dans le reste de l'Europe. Il faut, pour les faire, un jarret de porc, un peu de cuir de bœuf, la moitié de la corne d'une chèvre morte de maladie, des tiges de choux, des épluchures de raves, une souris de terre, et un boisseau et demi de gousses d'ail. Tels furent du moins les ingrédients que nous reconnûmes dans notre fameuse *marmite pourrie* du bourg de Saint-Lucar, entre Pesquera et Ségovie, dans l'une des plus somptueuses auberges qui se puissent trouver dans les États du roi d'Espagne.

« A dater du moment où la jolie petite Flor fut notre compagne, la route devint moins monotone. Elle était gaie pres-

que autant que moi, et bien plus avisée. Elle savait danser, elle savait chanter. Elle nous amusait en nous racontant les tours pendables de ses frères les gitanos.

« Nous lui demandâmes quel dieu ils adoraient. Elle nous répondit : Une cruche.

« Mais à Zamore, dans le pays de Léon, elle avait rencontré un bon frère de la Miséricorde qui lui avait dit les grandeurs du Dieu des chrétiens. Flor désirait le baptême.

« Elle fut huit jours entiers avec nous : le temps d'aller de Saint-Lucar de Castille au mont Baladron. Quand nous arrivâmes en vue de cette montagne sombre et rocheuse où je devais me séparer de ma petite Flor, je devins triste ; je ne savais pas que c'était un pressentiment. J'étais habituée à Flor. Nous allions depuis huit jours assises sur la même mule, nous tenant l'une à l'autre, et babillant tout le long du chemin. Elle m'aimait bien, moi je la regardais comme ma sœur.

« Il faisait chaud. Le ciel avait été couvert tout le jour ; l'air pesait comme aux approches d'un orage. Dès le bas de la montagne, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber, Henri nous donna son manteau pour nous envelopper toutes deux, et nous continuâmes de grimper, pressant notre mule paresseuse sous une torrentielle averse.

« Flor nous avait promis l'hospitalité la plus cordiale au nom de ses frères. Une ondée n'était pas faite pour effrayer mon ami Henri, et nous deux, Flor et moi, nous étions d'humeur à partager la plus terrible tempête sous l'abri flottant qui nous unissait.

« Les nuées couraient, roulant l'une sur l'autre, et laissant parfois entre elles des déchirures où apparaissait parfois le bleu profond du ciel. La ligne de l'horizon, vers le couchant, semblait un chaos empourpré. C'était la seule lumière qui restât au ciel. Elle teignait tous les objets en rouge. La route grimpait en spirale une rampe raide et pierreuse. Les

rafales étaient si fortes, que notre mule tremblait sur ses jambes.

« — C'est drôle! m'écriai-je, comme cette lumière fait voir toutes sortes d'objets... Là-bas, à la crête de ce roc, j'ai cru apercevoir deux hommes taillés dans la pierre.

« Henri regardait vivement de ce côté.

« — Je ne vois rien, dit-il.

« — Ils n'y sont plus... prononça Flor à voix basse.

« — Il y avait donc réellement deux hommes? demanda Henri.

« Je sentis venir en moi une vague terreur que la réponse de Flor augmenta.

« — Non pas deux, répliqua-t-elle, mais dix pour le moins.

« — Armés?

« — Armés.

« — Ce ne sont pas tes frères?

« — Non, certes.

« — Et nous guettent-ils depuis long-temps?

« — Depuis hier matin ils rôdent autour de nous.

« Henri regardait Flor avec défiance; moi-même je ne pus me défendre d'un soupçon. Pourquoi ne nous avait-elle pas prévenus?

« — J'ai cru d'abord que c'étaient des voyageurs comme vous, dit-elle, répondant d'elle-même et d'avance à notre pensée; ils suivaient le vieux sentier vers l'ouest; nos hidalgos font presque tous ainsi. Il n'y a guère que le menu peuple à fréquenter les routes nouvelles... C'est seulement depuis notre entrée dans la montagne que leurs mouvements me sont devenus suspects... Je ne vous ai point avertis parce qu'ils sont en avant de nous désormais, et engagés dans une voie où nous ne pouvons plus les rencontrer.

« Elle nous expliqua que la vieille route, abandonnée à cause de ses difficultés, passait du côté nord de Baladron, tandis que la nôtre tournait de plus en plus vers le sud à

mesure qu'on approchait des gorges. Les deux routes se réunissaient à un passage unique, appelé *el paso de los Rapadores*, bien au delà du campement des bohémiens.

« Par le fait, en avançant dans l'intérieur de la montagne, nous n'aperçûmes plus ces fantastiques silhouettes découpant leurs profils sur le ciel écarlate. Les roches étaient désertes aussi loin que l'œil pouvait se porter. On n'apercevait d'autre mouvement que le frémissement des hêtres agités par la rafale.

IV

OU FLOR EMPLOIE UN CHARME

« La nuit tomba. Nous ne songions plus à nos rôdeurs inconnus. D'énormes ravins et des défilés infranchissables les séparaient de nous maintenant. Toute notre attention était pour notre mule, dont le pied sûr avait grand'peine à surmonter les obstacles du chemin.

« Il était nuit close quand un cri de joie de Flor nous annonça la fin de nos peines. Nous avions devant les yeux un grand et magnifique spectacle.

« Depuis quelques minutes, nous marchions entre deux hautes rampes qui nous cachaient l'horizon et le ciel. On aurait dit deux gigantesques remparts. L'averse avait cessé. Le vent du nord-ouest, chassant devant soi les nuées, balayait le firmament, toujours plus étincelant après l'orage. La lune répandait à flots sa blanche lumière.

« Au sortir du défilé, nous nous trouvâmes en face d'une sorte de vallée circulaire, entourée de pics dentelés où croissaient encore çà et là quelques bouquets de pins de montagne : c'était la *Taza del diablillo* (la Tasse du diablotin), point central du mont Baladron, dont les plus hauts sommets sont jetés de côté et penchent vers l'Escurial.

« La *Taza del diablillo* nous apparaissait en ce moment comme un gouffre sans fond. Les rayons de la lune, qui éclairaient vivement le tour de la Tasse et ses dentelures, laissaient le vallon dans l'ombre et lui donnaient une effrayante profondeur.

« Juste vis-à-vis de nous s'ouvrait une gorge pareille à celle que nous quittions, de telle sorte que l'une continuait l'autre, et que la Tasse située entre deux était évidemment le produit de quelque grande convulsion du sol. Un bon feu s'allumait à l'entrée de cette deuxième gorge. Autour du feu, des hommes et des femmes étaient assis. Leurs figures maigres et vigoureusement accentuées se rougissaient aux lueurs du brasier, ainsi que les saillies des rocs voisins, tandis que, tout près de là, les reflets blafards de la lune glissaient sur les rampes mouillées.

« A peine sortîmes-nous du défilé, que notre présence fut signalée. Ces sauvages ont une finesse de sens qui nous est inconnue. On ne cessa point de boire, de fumer et de causer autour du feu, mais deux éclaireurs se jetèrent rapidement à droite et à gauche. L'instant d'après, Flor nous les montra rampant vers nous dans la vallée. Elle poussa un cri particulier. Les éclaireurs s'arrêtèrent. A un second cri, ils rebroussèrent chemin et vinrent paisiblement reprendre leur place au devant du brasier.

« C'était loin de nous encore, ce brasier. Au premier moment, j'avais cru apercevoir des ombres noires derrière le cercle pailleté de gitanos; mais j'étais en garde désormais contre les illusions de la montagne. Je me tus, et, en approchant, je ne vis plus rien. Plût à Dieu que j'eusse parlé!

« Nous étions à peu près au milieu de la vallée, lorsqu'un grand gaillard à face basanée se dressa au devant du bûcher, tenant à la main une escopette d'une longueur démesurée. Il cria en langue orientale une sorte de qui-vive, et Flor lui répondit dans la même langue.

« — Soyez les bienvenus! dit l'homme à l'escopette; nous

vous donnons le pain et le sel, puisque notre sœur vous amène. Ceci était pour nous. Les gitanos d'Espagne, et généralement toutes les bandes qui vivent en dehors de la loi dans les différents royaumes de l'Europe, jouissent d'une réputation méritée sous le rapport de l'hospitalité. Le plus sanguinaire brigand respecte son hôte ; ceci même en Italie, où les brigands ne sont pas des lions, mais des hyènes.

« Une fois promis le sel et l'eau, nous n'avions plus rien à craindre, selon la commune croyance. Nous approchâmes sans défiance. On nous fit bon accueil. Flor baisa les genoux du chef, qui lui imposa les mains fort solennellement. Après quoi ce même chef fit verser du brandevin dans une coupe de bois sculptée, et le présenta à Henri en grande cérémonie. Henri but. Le cercle se reforma autour du foyer. Une gitana vint chanter et danser à l'intérieur du cercle, se jouant avec la flamme et faisant voltiger son écharpe au-dessus du brasier. Dix minutes s'écoulèrent, puis la voix d'Henri s'éleva, rauque et changée.

« — Coquins ! s'écria-t-il, qu'avez-vous mis dans ce breuvage ?

« Il voulut se lever ; mais ses jambes chancelèrent, et il tomba lourdement sur le sol. Je sentis que mon cœur ne battait plus. Henri était à terre et luttait contre un engourdissement qui garrottait chacun de ses membres. Ses paupières alourdies allaient se fermer.

« Les gitanos riaient silencieusement autour du feu. Derrière eux, je vis surgir de grandes formes sombres : cinq ou six hommes enveloppés dans leurs manteaux, et dont les visages disparaissaient complétement sous les larges bords de leurs feutres.

« Ceux-là n'étaient pas des bohémiens.

« Quand mon ami Henri cessa de lutter, je le crus mort. Je demandai à Dieu ardemment de mourir.

« Un des hommes à manteau jeta une lourde bourse au milieu du cercle.

« — Finissez-en et vous aurez le double! dit-il.

« Je ne reconnus point la voix de cet homme.

« Le chef des bohémiens répondit :

« — Il faut le temps et la distance... douze heures et douze milles. La mort ne peut être donnée ni au même lieu ni le même jour que l'hospitalité.

« — Momeries que tout cela! fit l'homme en haussant les épaules; en besogne, ou laissez-nous faire!

« En même temps, il s'avança vers Henri gisant sur la terre. Le bohémien se mit au-devant de lui.

« — Tant que douze heures ne seront pas écoulées, prononça-t-il résolûment, tant que douze milles ne seront pas franchis, nous défendrons notre hôte, fût-ce contre le roi!

« Singulière foi! étrange honneur! Tous les gitanos se rangèrent autour d'Henri.

« J'entendis Flor qui murmurait à mon oreille :

« — Je vous sauverai tous deux ou je mourrai!...

« ... C'était vers le milieu de la nuit. On m'avait couchée sur un sac de toile plein de mousse desséchée, dans la tente du chef, qui dormait non loin de moi. Il y avait auprès de lui son escopette d'un côté, son cimeterre de l'autre. Je voyais, à la lueur de la lampe allumée, ses yeux dont les paupières demi ouvertes semblaient avoir des regards, même dans le sommeil. Aux pieds du chef, un gitano était blotti comme un chien et ronflait. J'ignorais où l'on avait mis mon ami Henri, et Dieu sait que je n'avais garde de fermer les yeux.

« J'étais sous la surveillance d'une vieille bohémienne faisant près de moi l'office de geôlière. Elle s'était couchée en travers, la tête sur mon épaule, et, par surcroît de précaution, elle tenait en dormant ma main droite entre les siennes.

« Ce n'était pas tout : au dehors, j'entendais le pas régulier de deux sentinelles. L'horloge à sable marquait une heure après minuit, lorsque j'entendis un bruit léger vers l'entrée de la tente. Je me tournai pour voir. Ce simple mou-

vement fit ouvrir les yeux de ma duègne noire. Elle s'éveilla à demi en grondant. Je ne vis rien et le bruit cessa. Seulement, je n'entendis bientôt plus qu'un pas de sentinelle. Au bout d'un quart d'heure, l'autre sentinelle cessa aussi de se promener. Un silence complet régnait autour de la tente.

« Je vis la toile osciller entre deux piquets, puis se soulever lentement, puis un visage espiègle et souriant apparaître. C'était Flor. Elle me fit un petit signe de tête. Elle n'avait pas peur. Son corps souple et fluet passa après sa tête. Quand elle se mit sur ses pieds, ses beaux yeux noirs triomphaient.

« — Le plus fort est fait! prononça-t-elle des lèvres seulement.

« Je n'avais pu retenir un léger mouvement de surprise, et ma duègne s'était encore éveillée. Flor resta deux ou trois minutes immobile, un doigt sur la bouche. La duègne était rendormie. Je pensais :

« — Il faudrait être fée pour dégager mon épaule et ma main!

« J'avais bien raison. Ma petite Flor était fée. Elle fit un pas bien doucement, puis deux. Elle ne venait pas à moi; elle allait vers la natte où dormait le chef, entre son sabre et son escopette. Elle se plaça devant lui et le regarda un instant durement. La respiration du chef devint plus tranquille. Flor se pencha sur lui au bout de quelques secondes, et appuya légèrement l'index et le pouce contre ses tempes. Les paupières du chef se fermèrent.

« Elle me regarda; ses yeux petillaient comme deux gerbes d'étincelles.

« — Et d'un! fit-elle.

« Le gitano ronflait toujours, la tête sur ses genoux.

« Elle lui posa la main sur le front, tandis que son regard impérieux le couvrait. Peu à peu les jambes du gitano s'allongèrent, et sa tête renversée toucha le sol. Vous eussiez dit un mort.

« J'ai vu cela, ma mère; je l'ai vu de mes yeux, et j'étais

bien éveillée, puisque je craignais pour la vie de mon ami Henri.

« Flor riait, le charmant petit démon !

« — Et de deux ! dit-elle.

« Restait ma terrible duègne. Flor prit avec elle plus de précautions. Elle s'approcha lentement, lentement, la couvant du regard comme le serpent qui veut fasciner l'oiseau. Quand elle fut à portée, elle étendit une seule main qu'elle tint suspendue à la hauteur des yeux de l'Égyptienne. Je sentis celle-ci tressaillir intérieurement. A un moment, elle fit effort pour se dresser, Flor dit :

« — Je ne veux pas !

« La vieille poussa un grand soupir.

« La main de Flor descendit lentement du front à l'estomac, et s'y arrêta. Un de ses doigts faisait la pointe et semblait émettre je ne sais quel fluide mystérieux. Je sentais moi-même à travers le corps de la duègne l'influence étrange de ce fluide. Mes paupières voulaient se fermer.

« — Reste éveillée ! me commanda Flor avec un coup d'œil de reine.

Les ombres qui voltigeaient déjà autour de mes yeux disparurent. Mais je croyais rêver.

« La main de Flor se releva, glissa une seconde fois au-dessus du front de la vieille bohémienne, et revint pointer entre ses deux yeux. Tout son corps s'affaissa. Je la sentis plus lourde.

« Flor était droite, grave, impérieuse. Sa main descendit encore pour se relever de nouveau. Au bout de deux ou trois minutes elle se rapprocha, et fit comme un mouvement de brusque aspersion au-dessus du crâne de la vieille. Ce crâne était de plomb.

« — Dors-tu, Mabel ? demanda-t-elle tout bas.

« — Oui, je dors, répondit la vieille.

« Mon premier mouvement fut de croire à une comédie.

« Avant de regagner le campement, Flor avait pris de mes

cheveux et de ceux d'Henri pour les mettre dans un petit médaillon qu'elle portait au cou. Elle ouvrit le médaillon et plaça les cheveux d'Henri dans la main inerte de la vieille.

« — Je veux savoir où il est ! — dit-elle encore.

« La vieille s'agita et gronda. J'eus crainte de la voir s'éveiller. Flor la poussa du pied rudement, comme pour me prouver la profondeur de son sommeil. Puis elle répéta :

« — Entends-tu, Mabel, je veux savoir où il est?

« — J'entends, repartit la bohémienne; je le cherche. Quel est donc ce lieu ? une grotte ?... un souterrain? On l'a dépouillé de son manteau et de son pourpoint. Ah ! s'interrompit-elle en frissonnant, je vois ce que c'est... C'est une tombe !

« Tous mes pores rendirent une sueur glacée.

« — Il vit cependant? interrogea Flor.

« — Il vit, répliqua Mabel, il dort.

» — Et la tombe, où est-elle ?

« — Au nord du camp. Voilà deux ans qu'on y enterra le vieux Hadji. L'homme a la tête appuyée contre les os d'Hadji.

« — Je veux aller à cette tombe, dit Flor.

« — Au nord du camp, répéta la vieille femme, la première fissure entre les roches... une pierre à soulever, trois marches à descendre.

« — Et comment l'éveiller?

« — Tu as ton poignard...

« — Viens ! me dit Flor.

« Et sans prendre aucune précaution, elle rejeta de côté la tête de Mabel, qui tomba sur le sac de mousse. La vieille resta là comme une masse. Je vis avec stupéfaction qu'elle avait les yeux grands ouverts... Nous sortîmes de la tente. Autour du feu, qui allait s'éteignant, il y avait un cercle de gitanos endormis. Flor avait pris à la main la lampe, qu'elle couvrait d'un pan de sa mante. Elle me montra une seconde tente au loin, et me dit :

« — C'est là que sont les chrétiens.

« Ceux qui voulaient assassiner Henri, mon pauvre ami.

« Nous allâmes au nord du camp. Chemin faisant, Flor me fit détacher trois petits chevaux de la Galice qui paissaient les basses branches des arbres, retenus à des piquets par leur licol. Les gitanos ne se servent jamais de mules.

« Au bout de quelques pas, nous trouvâmes la fissure entre deux roches. Nous nous y engageâmes. Trois degrés taillés dans le granit descendaient à l'entrée d'un caveau fermé par une grosse pierre que nos efforts réunis firent tomber. Derrière la pierre, la lueur de la lampe nous montra Henri à demi dépouillé, plongé dans un sommeil de mort et couché sur la terre humide, la tête appuyée contre un squelette humain. Je m'élançai, j'entourai de mes bras le cou de Henri, je l'appelai. Rien!

« Flor était derrière nous.

« — Tu l'aimes bien, Aurore; me dit-elle; tu l'aimeras mieux!

« — Réveille-le! réveille-le! m'écriai-je, au nom de Dieu, réveille-le!

« Elle prit les deux mains d'Henri après avoir déposé la lampe sur le sol.

« — Mon charme ne peut rien ici, répondit-elle; il a bu le psaw des gypsies d'Ecosse; il dormira jusqu'à ce que le fer chaud ait touché le creux de ses mains et la plante de ses pieds.

« — Le fer chaud! répétai-je sans comprendre.

« — Et dépêchons! ajouta Flor, car maintenant je risque ma vie tout autant que vous deux!

« Elle souleva sa basquine et tira des plis de son jupon, alourdis par les morceaux de plomb cousus dans l'ourlet, un petit poignard à manche de corne.

« — Déchausse-le! — commanda-t-elle.

« J'obéis machinalement. Henri portait des sandales avec des guêtres de majo. Ma main tremblait si fort que je ne pouvais délacer les courroies.

« — Vite ! vite ! — répétait Flor.

« Pendant cela elle faisait rougir la pointe de son petit poignard à la flamme de la lampe... J'entendis un frémissement court : c'était le poignard brûlant qui s'enfonçait dans la paume de la main d'Henri. Le fer, mis au feu de nouveau, perça également le creux de l'autre main. Henri ne fit aucun mouvement.

« — A la plante des pieds ! s'écria Flor ; vite ! vite !... il faut les quatre douleurs à la fois.

« La pointe du poignard sépara encore une fois la flamme de la lampe. Flor se prit à chanter un chant dans sa langue inconnue. Puis elle piqua les deux pieds d'Henri dont les lèvres se crispèrent.

« — Je lui devais bien cela, disait Flor en guettant son réveil, ce cher jeune seigneur !... et à toi aussi, ma rieuse Aurore... Sans vous, je serais morte de faim... Sans moi vous n'auriez point pris cette route... c'est moi qui vous ai attirés dans le piége.

« Le psaw des sorcières d'Écosse est fait avec le suc de cette laitue rousse et frisée que les Espagnols nomment *lechuga pequena*, joint à certaine quantité de tabac distillé et à l'extrait simple du pavot des champs. C'est un narcotique foudroyant. Quand à la manière de mettre fin à ce redoutable sommeil qui ressemble à la mort, je vous dis ce que j'ai vu, ma mère. Les piqûres de fer rouge sans le chant bohême (au dire de ma petite Flor) ne produiraient absolument aucun résultat. De même que, dans les contes hongrois que disait si bien ma jolie compagne, la clef du trésor de Pesth ne saurait point ouvrir la porte de cristal de roche, si celui qui la porte ne connaissait le mot fée *maramaradno*.

« Quand Henri rouvrit les yeux, mes lèvres étaient sur son front. Il regarda tout autour de lui d'un air égaré. Nous eûmes chacune un sourire de sa pauvre bouche pâle. Quand ses yeux tombèrent sur le squelette du vieux Hadji, il reprit son air sérieux et froid.

« — Oh ! oh ! dit-il, voici donc le compagnon qu'ils m'avaient choisi... Dans un mois, nous aurions fait la paire !

« — En route ! s'écria Flor; il faut qu'au lever du soleil nous soyons hors de la montagne.

« — Henri était déjà debout.

« Les petits chevaux nous attendaient à l'entrée de la fissure. Flor se mit en avant comme guide, car elle était déjà venue plusieurs fois en ce lieu. Nous commençâmes à gravir au clair de la lune les derniers sommets du Baladron. Au soleil levant, nous étions en face de l'Escurial. Le soir, nous arrivions dans la capitale des Espagnes.

« Je fus bien heureuse, car il fut convenu que Flor resterait avec nous. Elle ne pouvait retourner près de ses frères après ce qu'elle avait fait. Henri me dit :

« — Ma petite Aurore, tu auras une sœur.

« Ceci alla très-bien pendant un mois. Flor avait désiré être instruite dans la religion chrétienne; elle fut baptisée au couvent de l'Incarnation, et fit sa première communion avec moi dans la chapelle des mineures. Elle était pieuse à sa façon et de bon cœur; mais les religieuses de l'Incarnation, dont elle dépendait en sa qualité de convertie, voulaient une autre piété.

« Ma pauvre Flor, ou plutôt Maria de la Santa-Cruz, ne pouvait leur donner ce qu'elle n'avait point.

« Un beau matin, nous la vîmes avec son ancien costume de gitanita. Henri se mit à sourire et lui dit :

« — Gentil oiseau, tu as bien tardé à prendre ta volée.

« Moi je pleurais, ma mère, car je l'aimais, ma chère petite Flor, je l'aimais de toute mon âme !

« Quand elle m'embrassa, les larmes lui vinrent aux yeux aussi, mais c'était plus fort qu'elle. Elle partit en promettant bien de revenir. Hélas ! le soir, je la vis sur la Plaza-Santa, au milieu d'un groupe de gens du peuple. Elle dansait au son d'un tambour de basque, avant de dire la bonne aventure aux passants.

« Nous demeurions au revers de la calle Real, dans une petite rue de modeste apparence dont les derrières donnaient sur de vastes et beaux jardins.

« C'est parce que je suis Française, ma mère, que je ne regrette pas à Paris le climat enchanté de l'Espagne.

« Nous ne souffrions plus du besoin. Henri avait pris sa place tout de suite parmi les premiers ciseleurs de Madrid. Il n'avait pas encore cette grande renommée qui lui eût permis de faire si facilement sa fortune, mais les maîtres intelligents appréciaient son habileté.

« Ce fut une période de calme et de bonheur. Flor venait les matins. Nous causions. Elle regrettait de ne plus être ma compagne, mais quand je lui proposais de reprendre notre vie d'autrefois, elle se sauvait en riant.

« Une fois, Henri me dit :

« — Aurore, cette enfant n'est pas l'amie qu'il vous faut.

« Je ne sais ce qui eut lieu, mais Flor ne vint plus que de loin en loin. Nous étions plus froides en face l'une de l'autre. Quand Henri, mon ami, a parlé, c'est son cœur qui obéit. Les choses et les personnes qu'il n'aime plus cessent de me plaire.

« Ma mère, n'est-ce pas ainsi qu'il faut aimer ?

« Pauvre petite Flor ! si je la voyais, je ne pourrais cependant m'empêcher de tomber dans ses bras...

« ... Que je vous dise, ma mère, une chose qui précéda de bien peu le départ de mon ami, car je devais éprouver bientôt la plus grande douleur de ma vie : Henri allait me quitter, j'allais rester seule et longtemps, bien longtemps sans le voir. Deux ans, bonne mère, deux ans, comprenez-vous cela ? Moi qui, chaque matin, m'éveillais par son baiser de père ! moi qui n'avais jamais été un jour entier sans le voir ! Quand je songe à ces deux années, elles me semblent plus longues que tout le reste de mon existence.

« Je savais qu'Henri amassait un petit trésor pour entreprendre un voyage ; il devait visiter l'Allemagne et l'Italie.

La France seule lui était fermée, et j'ignorais pourquoi. Les motifs de ce voyage étaient aussi un secret pour moi.

Un jour qu'il était parti dès le matin, selon sa coutume, j'entrai chez lui pour mettre sa chambre en ordre. Son secrétaire était ouvert, un secrétaire dont il emportait toujours la clef. Sur la table du secrétaire, il y avait un paquet de papiers enfermés dans une enveloppe jaunie par le temps. A cette enveloppe pendaient deux cachets pareils portant des armoiries avec un mot latin pour devise : *Adsum*. Mon confesseur, à qui je demandai la signification de ce mot, me répondit : *J'y suis !*

« Vous vous souvenez, ma mère : quand Henri, mon ami, courut après moi à Venasque, il prononça ce mot en se ruant sur mes ravisseurs : « J'y suis! j'y suis! »

« L'enveloppe portait un troisième sceau qui semblait appartenir à une chapelle ou à une église. J'avais déjà vu ces papiers une fois. Le jour où nous nous échappâmes de la maison au bord de l'Arga, en sortant de Pampelune, ce fut pour ravoir ce paquet précieux qu'Henri voulut retourner à la ferme.

« Quand il le retrouva intact, sa figure rayonna de joie. Je me rappelais tout cela.

« Auprès du paquet, dont l'enveloppe ne montrait aucune écriture, il y avait une sorte de liste, écrite récemment Je fis mal, je la lus... Hélas ! ma mère, j'avais tant d'envie de savoir pourquoi mon ami Henri me quittait. La liste ne m'apprit rien que des noms et des demeures. Je ne connaissais aucun de ces noms. C'étaient sans doute ceux des gens qu'Henri devait voir dans son voyage.

« La liste était ainsi faite :

« 1. Le capitaine Lorrain. — Naples.
« 2. Staupitz. — Nuremberg.
« 3. Pinto. — Turin.
« 4. El Matador. — Glascow.

« 5. Joël de Jugan. — Morlaix.

« 6. Faënza. — Paris.

« 7. Saldagne. — Paris.

« Puis deux numéros encore qui n'avaient point de nom au bout, les nos 8 et 9.

V

OU AURORE S'OCCUPE D'UN PETIT MARQUIS

« Je veux vous finir tout de suite, ma mère, l'aventure de cette liste.

« Quand Henri revint de son voyage, après deux ans, je revis la liste. Bien des noms y étaient effacés, sans doute les noms de ceux qu'il avait pu joindre. Par contre, il y avait deux noms nouveaux qui remplissaient les blancs.

« Le capitaine Lorrain était effacé, le numéro 1. — Le numéro 2, Staupitz, avait une large barre; Pinto aussi, le Matador aussi, Joël de Jugan de même. Ces cinq barres étaient à l'encre rouge. Faënza et Saldagne restaient intacts. Le numéro 8 portait le nom de Peyrolles; le numéro 9, celui de Gonzague, tous deux à Paris.

« ... Je fus deux ans sans le voir, ma mère. Que fit-il pendant ces deux années, et pourquoi sa conduite fut-elle toujours un mystère pour moi ?

« Deux siècles, deux longs siècles ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre tant de jours sans mon ami ! Si l'on me séparait de lui maintenant, je suis bien sûre que je mourrais ! J'étais retirée au couvent de l'Incarnation. Les religieuses furent bonnes pour moi ; mais elles ne pouvaient pas

me consoler. Toute ma joie s'était envolée avec mon ami. Je ne savais plus ni chanter ni sourire.

« Oh ! mais quand il revint, que je fus bien payée de ma peine ! Ce long martyre était fini ! Mon père chéri, mon ami, mon protecteur m'était rendu. Je n'avais point de parole pour lui dire combien j'étais heureuse.

« Après le premier baiser, il me regarda, et je fus étonnée de l'expression que prit son visage.

« — Vous voilà grande, Aurore, me dit-il, et je ne pensais pas vous retrouver si belle.

« J'étais donc belle ! il me trouvait belle ! La beauté est un don de Dieu, ma mère; je remerciai Dieu dans mon cœur. J'avais seize ou dix-sept ans quand il me dit cela. Je n'avais pas encore deviné qu'on pût éprouver tant de bonheur à s'entendre dire : Vous êtes belle. Henri ne me l'avait pas encore dit.

« Je sortis du couvent de l'Incarnation le jour même, et nous retournâmes à notre ancienne demeure. Tout y était bien changé. Nous ne devions plus vivre seuls, Henri et moi; j'étais une demoiselle.

« Je trouvai à la maison une bonne vieille femme, Françoise Berrichon, et son petit-fils Jean-Marie.

« La vieille Françoise dit en me voyant :

« — Elle lui ressemble !

« A qui ressemblais-je ? Il y a des choses sans doute que je ne dois point savoir, car on a été mon égard d'une discrétion inflexible.

« Je pensai tout de suite, et cette opinion s'est fortifiée en moi depuis, que Françoise Berrichon était quelque ancienne servante de ma famille. Elle a dû connaître mon père; elle a dû vous connaître, ma mère ! Combien de fois n'ai-je pas essayé de savoir !... Mais Françoise, qui parle si volontiers d'ordinaire, devient muette dès qu'on aborde certains sujets.

« Quant à son petit-fils Jean-Marie, il est plus jeune que moi et ne sait pas.

« Je n'avais pas revu ma petite Flor une seule fois au couvent de l'Incarnation. Je la fis chercher aussitôt que je fus libre. On me dit qu'elle avait quitté Madrid. Cela n'était pas, car je la vis peu de jours après chantant et dansant sur la Plaza-Santa. Je m'en plaignis à Henri, qui me dit :

« — On a eu tort de vous tromper, Aurore... On a bien fait de ne point vous rapprocher de cette pauvre enfant... Souvenez-vous qu'il est des choses qui éloigneraient de vous ceux que vous devez aimer.

« Qui donc dois-je aimer?

« Vous, ma mère, vous d'abord, vous surtout! Eh bien! vous déplairait-il que j'eusse de l'affection pour ma première amie, de la reconnaissance pour celle qui nous sauva d'un grand péril? Je ne crois pas cela. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

« Mon ami s'exagère vos sévérités. Vous êtes bonne encore plus que fière. Et puis je vous aimerai si bien! Est-ce que mes caresses vous laisseront le temps d'être sévère!...

« J'étais donc une demoiselle. On me servait. Le petit Jean-Marie pouvait passer pour mon page. La vieille Françoise me tenait fidèle compagnie. J'étais bien moins seule qu'autrefois; j'étais bien loin d'être aussi heureuse.

« Mon ami avait changé; ses manières n'étaient plus les mêmes; je le trouvais froid toujours, et parfois bien triste. Il semblait qu'il y eût désormais une barrière entre nous.

« Je vous l'ai dit, ma mère, une explication avec Henri était chose impossible. Henri garde mon secret, même vis-à-vis de moi. Je devinais bien qu'il souffrait et qu'il se consolait par le travail. De tous côtés on venait solliciter son aide. L'aisance était chez nous, presque le luxe. Les armuriers de Madrid mettaient en quelque sorte le Cincelador aux enchères.

« Medina-Sidonia, le favori de Philippe V, avait dit: « J'ai

trois épées; la première est d'or, je la donnerais à mon ami; la seconde est ornée de diamants, je la donnerais à ma maîtresse; la troisième est d'acier bruni, mais le Cincelador l'a taillée, je ne la donnerais qu'au roi! »

« Les mois s'écoulèrent. Je pris de la tristesse. Henri s'en aperçut et devint malheureux.

« ... Ma chambre donnait sur ces immenses jardins qui étaient derrière la calle Real. Le plus grand et le plus beau de ces jardins appartenait à l'ancien palais du duc d'Ossuna, tué en duel par M. de Favas, gentilhomme de la reine. Depuis la mort du maître, le palais était désert.

« Un jour, je vis se relever les jalousies tombées. Les salles vides s'emplirent de meubles somptueux, et de magnifiques draperies flottèrent aux croisées. En même temps, le jardin abandonné s'emplit de fleurs nouvelles. Le palais avait un hôte.

« J'étais curieuse comme toutes les recluses. Je voulus savoir son nom. Quand j'appris le nom, il me frappa; celui qui venait habiter le palais d'Ossuna se nommait Philippe de Mantoue, prince de Gonzague.

« Gonzague! j'avais vu ce nom sur la liste de mon ami Henri. C'était le second des deux noms inscrits pendant le voyage. C'était le dernier des quatre qui restaient : Faënza, Saldagne, Peyrolles et Gonzague.

« Je pensai que mon Henri devait être l'ami de ce grand seigneur, et je m'attendis presque à le voir.

« Le lendemain, Henri fit clouer des jalousies à mes fenêtres qui n'en avaient point.

« — Aurore, me dit-il, je vous prie de ne vous point montrer à ceux qui viendront se promener dans ce jardin.

« Je confesse, ma mère, qu'après cette défense, ma curiosité redoubla.

« Il C'était pas difficije d'avoir des renseignements sur le prince de Gonzague; tout le monde parlait de lui.

« C'était l'un des hommes les plus riches de France, et

l'ami particulier du régent. Il venait à Madrid pour une mission intime. On le traitait en ambassdeur; il avait une cour.

« Tous les matins, le petit Jean-Marie venait me raconter ce qui se disait dans le quartier. Le prince était beau, le prince avait de belles maîtresses, le prince jetait les millions par la fenêtre. Ses compagnons étaient tous de jeunes fous qui faisaient dans Madrid des équipées nocturnes, escaladant les balcons, brisant les lanternes, défonçant les portes et battant les tuteurs jaloux.

« Il y en avait un qui avait dix-huit à peine, un démon! Il se nommait le marquis de Chaverny.

« On le disait frais et rose comme une jeune fille, et l'air si doux! de grands cheveux blonds sur un front blanc, une lèvre imberbe, des yeux espiègles comme ceux des jeunes filles. C'était le plus terrible de tous! Ce chérubin troublait tous les cœurs des senoritas de Madrid.

« Par les fentes de ma jalousie, moi, je voyais parfois, sous les ombrages de ce beau jardin d'Ossuna, un jeune gentilhomme à la mine élégante, à la tournure un peu efféminée, mais ce ne pouvait être ce diablotin de Chaverny. Mon petit gentilhomme avait l'apparence si sage et si modeste! Il se promenait dès le matin. Ce Chaverny, lui, devait se lever tard, après avoir passé la nuit à mal faire.

« Tantôt sur un banc, tantôt couché dans l'herbe, tantôt allant pensif et la tête inclinée, mon petit gentilhomme avait presque toujours un livre à la main. C'était un adolescent studieux. Ce Chaverny ne se fût pas ainsi embarrassé d'un livre!

« Il y avait là impossibilité. Ce petit gentilhomme était exactement l'opposé de M. le marquis de Chaverny, à moins que la renommée n'eût déplorablement calomnié monsieur le marquis.

« La renommée n'avait eu garde. Mais mon petit gentilhomme était cependant bien le marquis de Chaverny.

« Le diablotin, le démon ! Je crois que je l'aurais aimé si Henri n'eût point été sur terre.

« Un bon cœur, ma mère, un cœur perdu par ceux qui égaraient sa jeunesse, mais noble encore, ardent et généreux. Je pense que le vent avait dû soulever par hasard un coin de ma jalousie, car il m'avait vue, et, depuis lors, il ne quittait plus le jardin.

« Ah ! certes, je lui ai épargné bien des folies ! Dans le jardin, il était doux comme un petit saint. Tout au plus s'enhardissait-il parfois jusqu'à baiser une fleur cueillie qu'il lançait ensuite dans la direction de ma fenêtre.

« Une fois, je le vis venir avec une sarbacane : il visa ma jalousie, et très-adroitement il fit passer un petit billet à travers les planchettes.

« Le charmant petit billet, si vous saviez, ma mère ! Il voulait m'épouser, et me disait que j'arracherais une âme à l'enfer. J'eus grand'peine à me retenir de répondre, car c'eût été là une bonne œuvre. Mais la pensée d'Henri m'arrêta, et je ne donnai même pas signe de vie.

« Le pauvre petit marquis attendit longtemps, les yeux fixés sur ma jalousie, puis je le vis essuyer sa paupière, où sans doute il y avait des larmes. Mon cœur se serra, mais je tins bon.

« Le soir de ce jour, j'étais au balcon de la tourelle en colimaçon qui flanquait notre maison, à l'angle de la calle Real. Le balcon avait vue sur la grande rue et sur la ruelle obscure. Henri tardait ; je l'attendais. J'entendis tout à coup que l'on parlait à voix basse dans la ruelle. Je me tournai. J'aperçus deux ombres le long du mur : Henri et le petit marquis. Les voix bientôt s'élevèrent.

« — Savez-vous à qui vous parlez, l'ami ? dit fièrement Chaverny. Je suis le cousin de M. le prince de Gonzague !

« A ce nom, l'épée d'Henri sembla sauter d'elle-même hors du fourreau.

« Chaverny dégaina de même, et se mit en garde d'un

petit air crâne. La lutte me sembla si disproportionnée, que je ne pus m'empêcher de crier :

« — Henri ! Henri ! c'est un enfant !

« Henri baissa aussitôt son épée. Le marquis de Chaverny me salua, et je l'entendis qui disait :

« — Nous nous retrouverons !

« J'eus peine à reconnaître Henri quand il rentra l'instant d'après. Sa figure était toute bouleversée. Au lieu de me parler, il se promenait à grands pas dans la chambre.

« — Aurore, me dit-il enfin d'une voix changée, je ne suis pas votre père...

« Je le savais bien. Je crus qu'il allait poursuivre, et j'étais tout oreilles. Il se tut. Il reprit sa promenade. Je le vis qui essuyait son front en sueur.

« — Qu'avez-vous donc, mon ami ? demandai-je bien doucement.

« Au lieu de répondre, il interrogea lui-même et me dit :

« — Connaissez-vous ce gentilhomme ?

« Je dus rougir un peu en répondant.

« — Non, bon ami, je ne le connais pas.

« Et pourtant, c'était la vérité. Henri reprit après un silence :

« — Aurore, je vous avais priée de tenir vos jalousies closes.

« Il ajouta, non sans une certaine nuance d'amertume dans la voix :

« — Ce n'était pas pour moi, c'était pour vous.

« J'étais piquée ; je répondis :

« — Ai-je donc commis quelque crime pour être obligée de me cacher toujours ainsi ?

« — Ah ! fit-il en se couvrant le visage de ses mains, cela devait venir ! Que Dieu ait pitié de moi.

« Je comprenais seulement que je l'avais blessé. Les larmes inondèrent ma joue.

« — Henri, mon ami, m'écriai-je, pardonnez-moi, pardonnez-moi !

« — Et que faut-il vous pardonner, Aurore? s'écria-t-il en relevant sur moi son regard étincelant.

« — La peine que je vous ai faite, Henri. Je vous vois triste, je dois avoir tort.

« Il s'arrêta tout à coup pour me regarder encore.

« — Il est temps ! — murmura-t-il.

« Puis il vint s'asseoir auprès de moi.

« — Parlez franchement et ne craignez rien, Aurore, dit-il; je ne veux qu'une chose en ce monde, votre bonheur. Auriez-vous quelque peine à quitter le séjour de Madrid ?

« — Avec vous? demandai-je.

« — Avec moi.

« — Partout où vous serez, ami, répondis-je lentement et en le regardant bien en face, j'irai avec plaisir. J'aime Madrid parce que vous y êtes.

« Il me baisa la main.

« — Mais, fit-il avec embarras, ce jeune homme?...

« Je mis ma main sur sa bouche en riant.

« — Je vous pardonne, ami, l'interrompis-je ; mais n'ajoutez pas un mot, et, si vous le voulez, partons.

« Je vis ses yeux qui devenaient humides. Ses bras faisaient effort pour ne point s'ouvrir. Je crus que son émotion allait l'entraîner. Mais il est fort contre lui-même. Il me baisa la main une seconde fois, en disant avec une bonté toute paternelle :

« Puisque cela ne vous contrarie point, Aurore, nous allons partir ce soir même.

« — Et c'est sans doute pour moi, m'écriai-je avec une véritable colère, non point pour vous !

« — Pour vous, non point pour moi, répondit-il en prenant congé.

« Il sortit. Je fondis en larmes.

« — Ah ! me disais-je, il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais !

« Cependant...

« Hélas! on cherche à se tromper soi-même. Il me chérit comme si j'étais sa fille. Il m'aime pour moi, non pour lui. Je mourrai jeune.

« Le départ fut fixé à dix heures de nuit. Je devais monter en chaise de poste avec Françoise. Henri devait nous escorter en compagnie de quatre espadins. Il était riche.

« Pendant que je faisais mes malles, le jardin d'Ossuna s'illuminait. M. le prince de Gonzague donnait une grande fête, cette nuit-là. J'étais triste et découragée. La pensée me vint que les plaisirs de ce monde brillant tromperaient peut-être ma peine. Vous savez cela, vous, ma mère? Sont-elles soulagées, celles qui souffrent et qui peuvent se réfugier dans ces joies.

« Je vous parle maintenant de choses toutes récentes. C'était hier. Quelques mois se sont à peine écoulés depuis que nous avons quitté Madrid. Mais le temps m'a semblé long. Il y a quelque chose entre mon ami et moi. Oh ! que j'aurais besoin de votre cœur pour y verser le mien, ma mère !

« Nous partîmes à l'heure dite, pendant que l'orchestre jetait ses premiers accords sous les grands orangers du palais. Henri chevauchait à la portière. Il me dit :

« — Ne regrettez-vous rien, Aurore?

« — Je regrette mon ami d'autrefois, répondis-je.

« Notre itinéraire était fixé d'avance. Nous allions en droite ligne à Saragosse, pour gagner de là les frontières de France, franchir les Pyrénées vis-à-vis de Venasque, et redescendre à Bayonne, où nous devions prendre la mer et retenir passage pour Ostende.

« Henri avait besoin de faire cette pointe en France; il devait s'arrêter dans la vallée de Louron, entre Luz et Bagnères-de-Luchon.

« De Madrid à Saragosse, aucun accident ne marqua notre voyage. Même absence d'événements de Saragosse à la frontière. Et, sans la visite que nous fîmes au vieux château de Caylus, après avoir passé les monts, je n'aurais plus rien à vous dire, ma mère.

« Mais, sans que je puisse expliquer pourquoi, cette visite a été l'une des pages les plus émouvantes de ma vie. Je n'ai couru aucun danger, à proprement parler; rien ne m'y est advenu, et pourtant, dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai des impressions que ce lieu a fait naître en moi.

« Henri voulait s'entretenir avec un vieux prêtre nommé dom Bernard, et qui avait été chapelain de Caylus sous le dernier seigneur de ce nom.

« Une fois passé la frontière, nous laissâmes Françoise et Jean-Marie dans un petit village au bord de la Clarabide. Nos quatre espadins étaient restés de l'autre côté des Pyrénées. Nous nous dirigeâmes seuls, Henri et moi, à cheval, vers la bizarre éminence qu'on appelle dans le pays *le Hachaz*, et qui sert de base à la noire forteresse.

« C'était par une matinée de février, froide, triste, mais sans brume. Les sommets neigeux que nous avions traversés la veille détachaient à l'horizon, sur le ciel sombre, l'éclatante dentelle de leurs crêtes. A l'orient, un soleil pâle brillait et blanchissait encore les pics couverts de frimas.

« Le vent venait de l'ouest et amenait lentement les grands nuages, suspendus comme un terne rideau derrière la chaîne des Pyrénées.

« Nous voyions se dresser devant nous, repoussé par le ciel blafard de l'est, et debout sur son piédestal géant, ce noir colosse de granit, le château de Caylus-Tarrides.

« On chercherait longtemps avant de trouver un édifice qui parle plus éloquemment des lugubres grandeurs du passé. Il était là comme une sentinelle, ce manoir assassin et pillard; il guettait le voyageur passant dans la vallée. Ses fauconneaux muets et ses meurtrières silencieuses avaient alors

une voix; les chênes ne croissaient pas dans les murs crevassés; les remparts n'avaient point ce glacial manteau de lierre mouillé; les tourelles montraient leurs menaçants créneaux, cachés aujourd'hui par cette couronne rougeâtre ou dorée que leur font les giroflées et les énormes touffes de gueules-de-loup. Rien qu'à le voir, l'esprit s'ouvre à mille pensées mélancoliques ou terribles. C'est grand, c'est effrayant. Là dedans, personne n'a jamais dû être heureux.

« Aussi le pays est plein de légendes noires comme de l'encre. A lui tout seul, le dernier seigneur, qu'on appelait Caylus-Verrou, a tué, dit-on, ses deux femmes, sa fille, son gendre, etc. Les autres, ses ancêtres, avaient fait de leur mieux avant lui.

« Nous arrivâmes au plateau du Hachaz par une route étroite et tortueuse, qui autrefois aboutissait au pont-levis. Il n'y a plus de pont-levis. On voit seulement les débris d'une passerelle en bois dont les poutres vermoulues pendent dans le fossé. A la tête du pont est une petite Vierge dans sa niche.

« Le château de Caylus est maintenant inhabité. Il a pour gardien un vieillard grondeur et d'abord repoussant, qui est à demi sourd et tout à fait aveugle. Il nous dit que le maître actuel n'y était pas venu depuis seize ans.

« C'est le prince Philippe de Gonzague. Remarquez-vous, ma mère, comme ce nom semble me poursuivre depuis quelque temps?

« Le vieillard apprit à Henri que dom Bernard, l'ancien chapelain de Caylus, était mort depuis plusieurs années. Il ne voulut point nous laisser voir l'intérieur du château.

« Je pensais que nous allions retourner dans la vallée; il n'en fut rien, et je dus bientôt m'apercevoir que ce lieu rappelait à mon ami quelque tragique et touchant souvenir.

« Nous nous rendîmes pour déjeuner au hameau de Tarrides, dont les dernières maisons touchent presque les douves du manoir. La maison la plus proche des douves et de

cette ruine de pont dont je vous ai parlé était justement une auberge. Nous nous assîmes sur deux escabelles, devant une pauvre table en bois de hêtre, et une femme de quarante à quarante-cinq ans vint nous servir. Henri la regarda attentivement.

« — Bonne femme, lui dit-il tout à coup, vous étiez déjà ici la nuit du meurtre?

« Elle laissa tomber un broc de vin qu'elle tenait à la main. Puis, fixant sur Henri son œil plein de défiance :

« — Oh! oh! fit-elle, pour en parler, vous, est-ce que vous y étiez?

« J'avais froid dans les veines, mais une curiosité invincible me tenait. Que s'était-il donc passé en ce lieu?

« — Peut-être, répliqua Henri; mais cela ne vous importe point, bonne femme... Il y a des choses que je veux savoir... Je payerai pour cela.

« Elle ramassa son broc en grommelant ces étranges paroles :

« — Nous fermâmes nos portes à double tour et les volets de nos croisées. Le mieux est de ne rien voir dans ces affaires-là.

« — Combien trouva-t-on de morts dans le fossé le lendemain? demanda Henri.

« — Sept, en comptant le jeune seigneur.

« — Et la justice vint-elle?

« — Le bailli d'Argelès... et le lieutenant criminel de Tarbes... et d'autres... Oui, oui, la justice vint... la justice vient toujours assez, mais elle s'en retourne... On dit que notre vieux monsieur avait eu raison... à cause de cette petite fenêtre-là qu'on avait trouvée ouverte...

« Elle montrait du doigt une fenêtre basse, percée dans la douve même, sous l'assise chancelante du pont.

« Je compris que les gens de justice accusèrent le jeune seigneur défunt d'avoir voulu s'introduire dans le château

par cette voie. Mais pourquoi? La vieille femme répondit elle-même à cette question que je m'adressais.

– Et parce que, acheva-t-elle, notre jeune demoiselle était riche.

« C'était toujours une lamentable histoire racontée en quelques paroles. Cette fenêtre basse me fascinait. Je n'en pouvais détacher les yeux. Là, sans doute, s'étaient donné les rendez-vous d'amour. Je repoussai l'assiette de bois qu'on avait fait placer devant moi. Henri fit de même. Il paya notre repas et nous sortîmes de l'auberge. Devant la porte passait un chemin qui conduisait dans les douves. Nous prîmes ce chemin. La bonne femme nous suivait.

« — Ce fut là, dit-elle en montrant le poteau qui faisait une des assises du pont du côté du rempart, ce fut là que le jeune seigneur déposa son enfant.

« — Ah ! m'écriai-je, il y avait un enfant !

« Le regard qu'Henri tourna vers moi fut extraordinaire, et je ne puis encore le définir. Parfois, mes paroles les plus simples lui causaient ainsi des émotions soudaines et qui me paraissaient n'avoir point de motif.

« Cela donnait carrière à mon imagination. Je passais ma vie à chercher en vain le mot de toutes ces énigmes qui étaient autour de moi.

« Ma mère, on se moque volontiers des pauvres orphelines qui voient partout un indice de leur naissance. Moi, je vois dans cet instinct quelque chose de providentiel et de souverainement touchant. Eh bien! oui, notre rôle est de chercher sans cesse, de ne nous point lasser dans notre tâche difficile et ingrate. Si l'obstacle que nous avons soulevé à demi retombe et nous terrasse, nous nous redressons plus vaillantes, jusqu'à l'heure où le désespoir nous prend. Cette heure-là, c'est la mort. Que d'espoirs avant que cette heure arrive ! que de chimères ! que de déceptions !

« Le regard d'Henri semblait me dire : « L'enfant, Aurore, c'était vous ! »

« Mon cœur battit, et ce fut avec d'autres yeux que je regardai le vieux manoir.

« Mais, tout de suite après, Henri demanda :

« — Qu'est devenu l'enfant ?

« Et la bonne femme répondit :

« — Il est mort !... »

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES EN FAIT D'ARMES

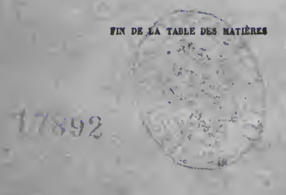
DEUXIÈME PARTIE

L HOTEL DE NEVERS

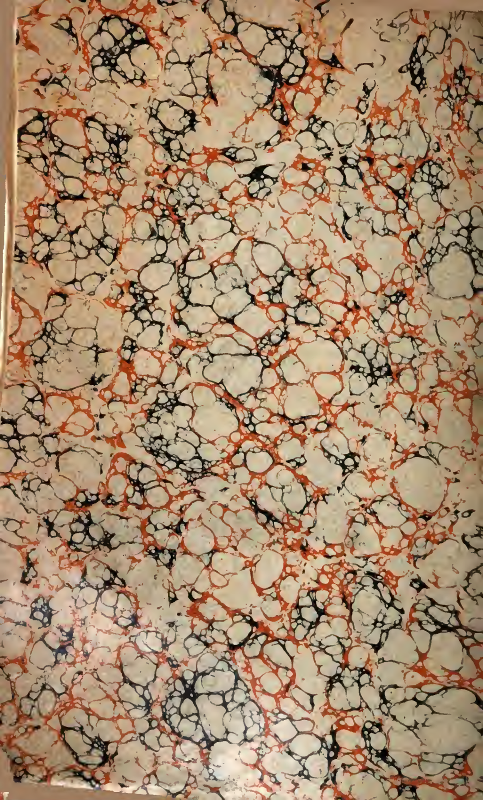
TROISIÈME PARTIE

LES MÉMOIRES D'AURORE

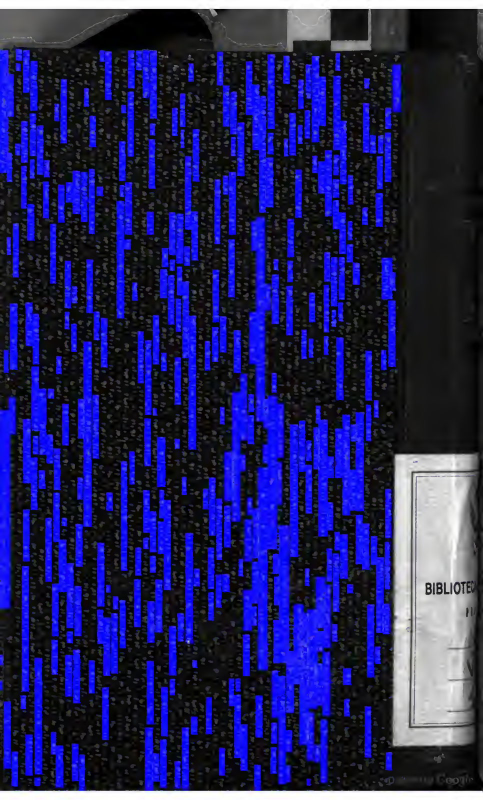
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



POISSY. — TYP. ET S^T ÉR. DE AUG. BOURET.






BIBLIOTEC


BIBLIO